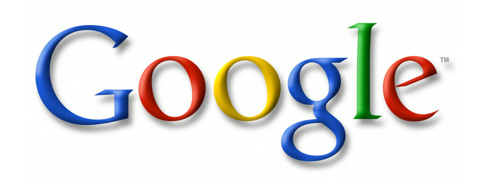










MÉMOIRES

DU

COMTE HORACE DE VIEL CASTEL

SUR

LE RÈGNE DE NAPOLÉON III

(1851—1864)



Imprimerie B.-F. Haller, Berne

MÉMOIRES

DU

COMTE HORACE DE VIEL CASTEL

SUR

LE RÈGNE DE NAPOLÉON III

(1851 — 1864)

PUBLIÉS D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

L. LÉOUZON LE DUC

IV

1857—1858

PARIS
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
1883

SOMMAIRE.

ANNÉE 1857.

JANVIER.

FÉVRIER.

MARS.

JUILLET.

AOUT.

SEPTEMBRE.

ANNEE 1858.

JANVIER.

FÉVRIER.

MARS.

AVRIL.

MAI.

JUIN.

JUILLET.

DÉCEMBRE.

(Fin de l'année 1858).

ANNÉE
1857

VENDREDI 2 JANVIER.

Toutes nos visites officielles sont terminées; nous allons reprendre notre train de vie ordinaire, nous calmer après la *furia* des étrennes.

On se préoccupe toujours de l'affaire de Neuchâtel qui peut amener en Europe de graves complications si la diplomatie ne parvient pas à l'arranger; grâce à cette malencontreuse situation, l'Angleterre espère conduire assez secrètement ses démélés avec la Perse et se créer une position en Chine où sur un prétexte peu expliqué encore, elle vient de bombarder Canton.

On parle beaucoup pour cette année du sacre de l'Empereur, si toutefois on peut décider le pape à venir en France.

Nos ardents démagogues gagnent à petit bruit la Suisse où ils comptent soulever des tempêtes capables de faire rentrer l'Europe dans la voie des révolutions.

Les conférences pour Belgrade et l'île des serpents sont décidément commencées, mais jusqu'à présent il n'est pas parvenu au public un seul mot des délibérations.

DIMANCHE 4 JANVIER.

Hier, l'Archevêque de Paris a été assassiné à trois heures dans l'église Saint-Etienne du Mont par un prêtre interdit nommé Verger qui me semble à moitié fou, et qui, interrogé sur le motif de son action, a dit que c'était à cause de l'Immaculée Conception.

VENDREDI 9 JANVIER.

L'enterrement de notre pauvre archevêque aura lieu demain matin; depuis deux jours il est exposé dans une chapelle ardente au palais archiépiscopal, rue de Grenelle.

Le choix de son successeur est embarrassant; on voudrait pouvoir éviter un ultramontain ardent comme aussi un Gallican trop significatif; c'est difficile.

Les journaux font à l'envi l'un de l'autre l'éloge de Monseigneur Sibour, chacun selon son opinion pour une cause différente.

On loue non seulement ses vertus ce qui est juste, car il était charitable et bon, mais on vante ses capacités ce qui est contestable et on le cite parmi les prédicateurs remarquables.

Monseigneur Sibour aimait à parler et à préchailler sans élégance, ce n'était pas même un robinet d'eau tiède, ses paroles quoique vulgaires tombaient très pénible-

ment. Ambitieux, sans convictions politiques, il s'attelait à tous les chars, et un jour il a cru de bonne foi, nous l'avons écrit dans son temps, qu'il serait nommé Président de la République!... alors il était républicain.

Le mariage de M. de Morny va avoir lieu à Saint-Pétersbourg; les bans seront affichés à Saint-Valère sous peu de jours. Il épouse une jeune personne de dix-huit ans que l'on dit charmante. Cette jeune personne est fille de la princesse Troubetskoï que nous connaissons tous, femme séparée de son mari et qui vit à peu près publiquement avec Kisseleff, non pas l'ambassadeur russe actuel à la cour de France, mais l'ambassadeur qui représentait la Russie à Paris au moment de la guerre. Mme la princesse Troubetskoï a des enfants de Kisseleff, mais la jeune personne qu'épouse Morny est fille du prince Troubetskoï.

Madame Lehon est, dit-on, furieuse, ce que j'ai peine à croire, ce que je ne crois même pas du tout. Mme Lehon se console depuis dix-huit mois avec Rouher, ministre du commerce, des chagrins à venir. Mme Rouher, très agréable et très charmante femme, est jalouse de cette infidélité, et de là l'aigreur dans les relations sociales.

SAMEDI 10 JANVIER.

La cérémonie des funérailles de Monseigneur Sibour se termine, et malgré les sottes terreurs de quelques bourgeois il n'y a eu ni désordre ni même tentative de désordre.

M. Havin, propriétaire du journal *Le Siècle*, mauvais journal écrit dans un esprit détestable, sorte d'exutoire aux mauvaises passions, est l'ami de M. Abbatucci, ministre de la Justice; il fait presque tous les soirs la partie de Whist de S. E., aussi *Le Siècle* a-t-il une impunité presque assurée.

Garder Abbatucci c'est continuer le systéme de Caussidière : faire de l'ordre avec le désordre.

J'ai su par Longpérier, dans une longue conversation à propos de notre personnel du Louvre, une petite platitude qui me sert à ranger parmi les faux bonshommes, un de nos collègues que certes on prendrait à son air patelin et à la rondeur de ses manières pour un véritable bon homme.

Reiset, puisqu'il faut le nommer, disait, lorsque la Princesse Mathilde eut l'idée d'acheter le château de Saint-Gratien :

« Je suis désolé de ce caprice de la Princesse; elle va « venir passer ses étés sur les bords de notre lac d'Enghien, « et ma femme et ma fille sont exposées à la rencontrer; « vous comprenez combien cela m'est peu agréable; la « Princesse a trop peu tenu de compte de l'opinion pu- « blique, la présence perpétuelle de Nieuwerkerke, l'ab- « sence de contrainte dans leurs relations, tout cela pour « ma femme et pour ma fille m'est fort pénible!!! »

Aujourd'hui, Reiset est le plus plat des courtisans, sa femme et sa fille ne bougent de chez la Princesse, elles lui baisent les mains à tout propos et Marie Reiset nomme par plaisanterie familière Nieuwerkerke son grand papa!!

Encore une famille à joindre aux Chennevières, Soulié, *etc. etc.*

Si du moins la Princesse et Nieuwerkerke connaissaient ces adorateurs de la fortune comme l'Empereur et le Prince Napoléon connaissent ceux qui les entourent.

Exemples :

L'Empereur revenait de visiter les inondations, il était accompagné du fameux général Goyon, connu pour n'avoir jamais vu le feu. Le dit Goyon était à ce qu'il paraît fort halé, l'Impératrice en fit la remarque.

« On croirait vraiment à le voir qu'il a fait une campagne, » dit l'Empereur, de son air le plus narquois.

Pendant l'Exposition Universelle le prince Napoléon émit un avis que développa et soutint chaleureusement Alfred Arago ; vers la fin de la séance le prince énonça des doctrines différentes, Alfred Arago trouva moyen de les adopter et de les soutenir tout aussi chaleureusement, puis comme il se retirait, le prince dit à l'assistance :

« Ce n'est pas bien couteux de faire changer d'opinion « à Arago ! »

DIMANCHE 11 JANVIER.

La ville et la cour, comme on disait jadis, ont été hier soir donner une marque de sympathie à Mme Lehon que le mariage de Morny afflige, dit-on, beaucoup.

La pauvre femme a eu une audience de l'Empereur qui s'est montré fort sensible à son affliction, mais qui n'y *peut rien.*

Mme Lehon a du reste fait très bonne contenance hier, personne ne pouvait se douter en la voyant souriante et aimable du froissement intérieur qu'elle éprouvait. Le froissement ou plutôt cette blessure d'amour-propre a dû être vive: elle ne se doutait de rien, nul ne lui avait même parlé du mariage déjà cependant assez avancé de Morny avec une jeune Anglaise et dont les bans allaient être publiés.

La famille de la jeune Anglaise composée d'un père encore vigoureux et de ses deux fils aussi vigoureux et aussi désagréablement déçus dans leurs rêves de grandeur par cette bombe inattendue et ravissante qui a nom Mlle Troubetskoï, est au dernier paroxysme de la fureur. Le père est parti pour St-Pétersbourg avec l'intention de forcer Morny à un duel.

Mme Lehon avait une telle confiance en Morny qu'elle laissait toute sa fortune entre ses mains et qu'elle y est encore. Pour l'en retirer il faudra entretenir des relations horriblement pénibles.

On affirme qu'en faveur du mariage l'Empereur de Russie donne cent cinquante mille francs de pension à la jeune Troubetskoï, ceci ne serait pas pour Morny le beau côté de l'affaire et tout le monde le blâmerait étant ambassadeur de la France, d'avoir accepté ce cadeau pécuniaire d'un monarque auprès duquel il est accrédité pour soutenir les intérêts et l'honneur de son pays.

Les journaux Florentins annoncent que par decret du 29 décembre dernier, le grand-duc de Toscane m'a nommé chevalier de son ordre du mérite. Je n'ai pas encore entendu parler de cette faveur.

VENDREDI 23 JANVIER.

L'assassin de l'archevêque a été condamné à mort par la cour d'assises. Ce misérable s'est montré d'une insolence inouie, il a injurié tout le monde, calomnié tous ses bienfaiteurs, enfin le tribunal s'est vu dans la nécessité de l'expulser de l'audience. Il a fait alors un appel au peuple pour protester contre la justice. Le peuple qui composait l'auditoire, s'est soulevé par un mouvement énergique et lui a crié d'une voix formidable:

« Tais-toi, assassin ! »

Verger a pâli, puis il est enfin sorti. Rentré dans sa prison, il est devenu moins violent et enfin il a eu peur. Aujourd'hui il cherche avec terreur à se rattacher à la vie; il a ordonné à son avocat de profiter de tous les délais que la loi lui accorde; peu confiant dans les moyens de cassation qu'il oppose à l'arrêt qui le condamne il a dicté un recours en grâce à l'Empereur; il s'y représente comme un homme peu dangereux dont le *délit* ne mérite qu'un exil honorable; il demande une retraite, du loisir et la faculté de se promener et de travailler.

Après avoir dicté ce recours en grâce, il a écrit à la Princesse Mathilde pour la prier de s'intéresser à son sort !

La peur de mourir s'est emparée de lui; il dort mal et perd l'appétit; ses actes et ses paroles n'indiquent pas en son cœur la présence du remords, mais la terreur de l'échafaud. L'agonie lente qu'il s'est faite et dont les journaux publient les détails chaque matin, produira peut-être un avertissement salutaire à quelques âmes perverses.

Verger n'est pas fou, c'est un vaniteux de bruit et de renommée qui, enfermé dans une sphère où sa personnalité se trouvait trop à l'étroit, n'a pas craint de commettre un crime pour sortir de l'ombre et du silence où son mince mérite l'enfermait.

Il avait déjà souillé son caractère de prêtre, il avait osé et tenté tout ce qui pouvait le mettre en évidence et il n'était arrivé qu'à se faire interdire par ses supérieurs écclésiastiques.

Il y a malheureusement à Paris six ou sept cents prêtres interdits qui ne sont certes pas tous des assassins, mais qui sont tous des hommes dangereux. Ces êtres déclassés n'ont plus de place dans la société et ils en sont par conséquent les ennemis. En révolte contre l'obéissance que leurs vœux leur prescrivent ils regardent comme ennemis et tyrans tous leurs supérieurs et ils mettent leur raison individuelle au-dessus de la raison de l'église. Lamennais a ouvert la voie dans laquelle se précipitent tant de jeunes prêtres qui sans avoir son talent, sont rongés de son ambition.

La cour de cassation prononcera jeudi prochain sur le pourvoi de Verger ; son recours en grâce sera rejeté, la fin de la semaine prochaine sera le terme de la vie de cette bête féroce. Huit jours encore de tortures, de terreurs, d'angoisses, de calculs sur le nombre des heures, d'horreur du moindre bruit, parce que le bruit peut annoncer le bourreau ou le montage de la guillotine. Le jour du supplice arrivé, Verger sera déjà à moitié mort, il aura vieilli de vingt ans, et à l'insolence de l'accusé devant la cour, aura succédé si je ne me trompe pas dans mes prévisions, l'abattement le plus complet.

Le Prince Impérial a été assez souffrant d'un gros rhume, mais il est mieux, et toute crainte est dissipée.

Hier soir, il y a eu un grand bal aux Tuileries, j'y suis resté une heure.

SAMEDI 24 JANVIER.

Au bal du château j'ai vu de Vigny empaqueté dans son habit d'académicien, joufflu comme un vieil ange et le visage luisant et pommadé comme une vieille actrice qui vient d'ôter son fard. Il cherche son esprit en parlant, il s'écoute, il s'applaudit et s'admire ; c'est une *Eloa* fanée qui lance encore des œillades en coulisse auxquelles personne ne fait plus attention.

De Vigny se considère naïvement comme une des gloires du siècle et il est passé comme un taffetas rose abandonné dix ans aux ardeurs du soleil. Sa figure est vieille, ses allures sont vieilles, son esprit est vieux. Il raconte l'esprit qu'il a eu hier et avant-hier; il me représente parfaitement les pauvres abbés de ruelles et de boudoirs qui après la révolution, ne trouvant plus ni ruelles ni boudoirs, erraient plaintifs et partout dépaysés.

De Vigny était encore avant-hier tout gonflé d'avoir été invité au dernier voyage de Compiègne, et il recommence à qui veut l'entendre le bulletin de son séjour dans ce château. Il se complait à corriger et à embellir sa narration déjà tellement complétée et embellie qu'elle ne *ressemble plus à la* vérité.

L'Empereur a été charmant pour lui, l'Empereur l'a comblé d'égards, l'Empereur ne pouvait se passer de sa conversation et l'intérêt des sujets qu'ils traitaient ensemble était si grand que l'Empereur lui avait dit :

« Vous vous levez de bonne heure, et moi aussi, Mon- « sieur de Vigny, veuillez donc bien avant que personne « soit éveillé venir le matin dans mon cabinet, nous cau- « serons longuement et sérieusement. »

Et de Vigny, sans l'articuler tout à fait, donne à entendre que l'Empereur l'a consulté sur bien des choses !

J'en parlai à Toulongeon qui s'est mis à rire.

« De Vigny, m'a-t-il dit, est un ennuyeux très affecté, « l'Empereur lui a très peu parlé et n'a pas causé avec « lui, mais lui, a adressé une demande à l'Empereur. »

« Laquelle, me suis-je écrié, il veut peut-être devenir « sénateur ? »

« Non, reprit Toulongeon, il a sérieusement demandé « à l'Empereur d'être chargé d'apprendre à lire au Prince « Impérial ! »

MERCREDI 28 JANVIER.

Le cardinal Morlot, archevêque de Tours, est nommé à l'archevêché de Paris. C'est un bon choix ; l'Empereur a eu toutes les peines du monde à décider ce prélat à accepter son nouveau siége.

Verger est toujours en prison, c'est demain que la cour de cassation s'occupera de son pourvoi. Cet assassin n'est préoccupé que de la terreur du supplice.

Les journaux ne parlent plus de lui, ils ont été mis en demeure de silence à son égard, et le gouvernement a raison.

J'ai fait admettre hier mon fils au nombre des élèves attachés aux archives des Affaires étrangères.

Edouard a dix huit ans, il commence son droit, et ses études ont été fort bonnes; son caractère est réfléchi, il aime les choses sérieuses et ses réflexions sont justes, j'espère qu'un jour Edouard sera un homme distingué.

Coislin a vu Walewski, il a eu avec lui une longue conversation à propos de l'ambassade birmane. Coislin a trouvé le ministre tout à fait sous le joug anglais et traînant sa politique à la remorque de celle de nos *bons* voisins.

Le gouvernement qui a montré tant d'énergie lorsqu'il s'est agi de s'opposer à la confiscation de l'Orient par la Russie, laisse l'Angleterre s'emparer de la succession du Czar, il n'ose pas se prononcer en présence de ce qui se passe en Perse et en Chine.

Notre campagne de Crimée n'aura été qu'une seconde édition de la bataille de Navarin, mais cette fois au profit de l'Angleterre.

Walewski a proposé à Coislin de l'envoyer en Birmanie.

« Mais, Monsieur le ministre, » a répondu Coislin, « vous « avez si bien traité les ambassadeurs birmans et vous avez « si dédaigneusement traité le général d'Orgoni que la tête « de ce dernier peut tomber à son retour chez les Birmans « qui ne lui pardonneront pas votre dédain. Je n'ai nulle « envie de joindre ma tête à la sienne. Les journaux anglais « de l'Inde *impriment* qu'ils ont reçu de vous l'assurance

« que le gouvernement français n'aurait aucun égard pour « les envoyés de l'empereur des Birmans; toute votre con- « duite prouve la vérité de leur assertion. Qu'irais-je faire « en Birmanie? et d'ailleurs ce voyage exigerait au moins « un an, un an c'est long, Monsieur le ministre, dans mon « esprit un gouvernement tel que le vôtre doit avant un « an se trouver au milieu de graves complications; vous « ne m'inspirez aucune confiance, vos agents à l'intérieur « sont aussi mauvais que ceux de l'extérieur, et dans un « an vous aurez le socialisme devant vous fort et menaçant; « permettez que je reste pour combattre le socialisme.

« Vous ne voulez pas des Birmans et de leur empire, « vous ne voulez pas du commerce de l'Inde et de la Chine « qu'ils vous offrent : réfléchissez y bien encore, car je crois « devoir vous en prévenir, à votre défaut et plutôt que « d'abandonner ce pays intéressant à l'Angleterre votre « alliée, je le placerais entre les bras de la Russie qui « nous fait des avances, et qui a bien moins peur que « vous de déplaire à l'Angleterre. »

J'ai vu, il y a trois jours, le général d'Orgoni qui m'a fait une longue visite et qui m'a entretenu des affaires de l'Inde et de l'indigne réception qu'on lui a faite ici; c'est à ne pas le croire.

En Bretagne m'a dit Coislin qui en arrive, le socialisme fait des progrès, je compte y retourner pour le combattre de mon influence.

L'Empereur a un entourage qui ne lui laisse point voir les choses sous leur vrai jour; où tout cela nous mènera-t-il?

VENDREDI 30 JANVIER.

Les deux pourvois de Verger en cassation et en grâce ont été rejetés hier, et ce matin à huit heures l'assassin de Monseigneur Sibour a été exécuté en face de la prison de la Roquette où il était détenu.

Nieuwerkerke assistait non seulement à l'exécution, mais il est entré dans la prison du condamné avec le prêtre et le directeur de la Roquette chargés de lui annoncer que l'heure de l'expiation était arrivée. Alors Verger est devenu fort pâle, il a dit qu'on n'avait pas remis sa lettre à l'Empereur, qu'il était impossible que l'Empereur ne lui accorde pas sa grâce, puis il est entré en fureur, s'est roulé sur son lit, criant qu'il voulait vivre, que ce serait une lutte à mort, et comme l'aumônier cherchait à le calmer, il l'a repoussé.

« Vous allez encore me parler de la Vierge, de scapu-
« laire, de chapelet, vous savez quelles sont mes convic-
« tions, laissez moi en repos ! . . . je ne peux pas mourir
« ainsi, n'ayant près de moi que des personnes étrangères !
« . . . on ne peut pas à mes derniers moments me priver
« de la présence de mes amis, de mes parents, je veux
vivre ! . , . »

L'heure s'avançait et le condamné sourd aux exhortations de l'aumônier criait, se débattait, mordait ses draps. Le directeur de la prison a fait venir le bourreau, grand et athlétique personnage de près de six pieds de haut, à la face large, dure et commune, coiffé d'un chapeau graisseux à bords *étroits,* vêtu d'un habit noir, sale et usé.

Ce personnage s'est emparé sans beaucoup de cérémonie et avec quelque brutalité du condamné qui se roulait dans ses draps et dans ses couvertures ; il l'a habillé de force et l'a emporté dans la chambre de la dernière toilette. En y arrivant Verger était plus calme, il a demandé que l'on ne prît pas contre lui tant de précautions et a promis de ne faire aucune résistance.

Depuis un quart d'heure Verger avait pris dix ans de plus, ses yeux étaient hagards, et la contraction des traits devenait hideuse ; cependant il conservait sa présence d'esprit. L'aumônier a profité de ce moment de calme pour faire un dernier appel à ses sentiments de chrétien, pour éveiller en son cœur un sincère repentir.

Verger l'a cette fois écouté, il a pendant quelques secondes incliné sa tête sur sa poitrine, puis il l'a relevée et a fait une complète amende honorable. Il a renié son crime et les principes qu'il professait, enfin il s'est réconcilié avec l'idée religieuse et il a embrassé l'aumônier.

Huit heures allaient sonner, le funèbre cortége s'est mis en marche, Verger pâlissait de plus en plus, son regard devenait effaré, sa tête fléchissait sur son épaule, mais il s'avançait cependant, soutenu par l'aumônier et par le bourreau.

Sur la plate forme de l'échaffaud, au moment où on le bouclait sur la bascule, Verger a crié d'une voix assez forte : « *Vive Jésus-Christ ! Vive l'Empereur !* »

Le reste de l'exécution n'a pas eu la durée de trois secondes, l'assistance était nombreuse et tout s'est passé avec le plus grand ordre.

Ainsi a fini cet assassin autour duquel on a fait trop de bruit et dont le jugement aurait peut-être dû être en-

touré de formes moins solennelles. *L'Indépendance Belge* prenait en quelque sorte, il y a peu de jours, la défense de Verger, elle prétendait que l'opinion publique se prononçait en sa faveur et que l'Empereur ne pourrait sans la froisser vivement refuser de signer sa grâce.

Pour l'*Indépendance*, pour les mal intentionnés et pour la bourgeoisie niaise, ce procès n'avait pas tenu les promesses de scandale que les écrits et les paroles de l'assassin laissaient entrevoir.

Il fallait le recommencer pour faciliter à Verger une diffamation plus large, pour lui donner l'occasion de vider la lie de l'injure sur le clergé, de lui prodiguer les noms de débaucheur de femmes et de sodomiste. Le *Journal des Débats* aurait entendu sans peine de telles calomnies; cette mauvaise feuille est encore toute imprégnée de l'esprit des Bertin, c'est à dire aussi anti-religieuse que possible. Elle professe un respect hypocrite pour le culte, mais elle dénigre les ministres, compte parmi les adversaires les plus passionnés de la cour de Rome, s'attaque même quelquefois au dogme et voudrait en un mot une bonne petite religion qui ne fût gènante pour personne, qui fut l'esclave de tout le monde et dont les croyances ne fussent pas trop définies.

Le *Journal des Débats* croit au parlementarisme, à ses tribulations, aux révolutions qu'il amène, mais il ne veut pas toujours croire aux bienfaits de leurs œuvres.

Quel beau temps que celui où Bertin forçait la volonté royale et pliait un ministère sous sa férule. Le journalisme prétend que c'était une ère de liberté. Oui de liberté pour quatre ou cinq journalistes sans croyances, sans foi ni loi qui gouvernaient tout et se moquaient de tout.

SAMEDI 7 FÉVRIER.

J'ai eu hier une longue conversation à propos de la prise de Canton par les Anglais avec l'amiral Cécile qui commandait la station française dans les mers de la Chine lorsqu'éclata la première guerre des Anglais pour le commerce de l'opium.

Il résulte de cette conversation que les motifs mis en avant par les Anglais pour bombarder Canton sont sans aucune valeur. Les Chinois saisis à bord de la barque faussement dite propriété anglaise sont tout simplement des espions des insurgés chinois, et quant au grief articulé par le cabinet de la Grande-Bretagne résultant de l'interdiction prétendue contraire aux traités de pénétrer dans la ville de Canton, ce grief comme la saisie de la barque, n'a aucune valeur.

En effet, Canton se divise en deux villes fort distinctes, l'une où se trouvent les factoreries, les magasins, en un mot, tout le commerce et où les Européens peuvent trafiquer tout à leur aise.

L'autre, ville sans commerce et sans intérêt pour le commerce qu'on pourrait désigner sous le nom de cité de la vie privée chinoise.

Si l'Angleterre n'avait pas eu d'autres idées, d'envahissement, certes la faculté d'entrer dans la ville commerçante lui suffisait, mais l'idée mise au jour par les journaux *de l'Inde est* bien réellement l'idée anglaise :

« L'empire chinois doit devenir un second empire « anglo-indien. »

Il y avait aussi profit pour l'Angleterre à détruire Canton pour Schang-Haï, et le bombardement d'une cité peuplée d'un million d'habitants fut résolu.

Voilà l'Angleterre, et l'on peut apprécier sa bonne foi lorsqu'elle réclamait au nom de l'Europe l'entente de toutes les puissances pour empêcher en Orient la prépondérance de la Russie.

J'ai voulu savoir de l'amiral Cécile si notre marine était en assez bon état pour nous permettre de jouer un rôle dans les transformations de l'extrême Orient.

L'amiral m'a répondu :

« Nous ne pouvons opposer notre flotte à celle de « l'Angleterre, nous serions écrasés, tout au plus pouvons « nous servir de point de ralliement aux flottes des Etats « secondaires, ou si l'Amérique portait une sérieuse atten- « tion à son état maritime nous allier à elle pour opposer « une digue au torrent anglais. »

« Ainsi, Monsieur l'amiral, ai-je répliqué, voilà donc « la situation qui nous a été faite par soixante-dix ans de « révolutions, car de 1778 à 1786 la marine française dis- « puta glorieusement et avec succès l'empire des mers à « l'Angleterre. Nous avions alors de belles flottes, un corps « d'officiers de marine des plus distingués, un bailli de « Suffren qui portait fièrement et victorieusement le pa- « villon de France à son mât d'amiral sur toutes les mers.

« La révolution arrive, supprime comme aristocratie « ce beau corps des officiers de marine, bouleverse tout, met « à néant nos ateliers de construction de telle sorte que de « 1792 à *1802 pendant* une période de dix ans il ne s'y

« construit pas une péniche, et notre marine est anéantie.
« Louis XVI avait organisé de belles flottes et fait con-
« struire de bons vaisseaux dont les derniers embarquaient
« encore comme le trois ponts *l'Océan* en 1831. »

« Tout cela est vrai, reprit l'amiral Cécile d'un air
« triste, mais il y a encore d'autres causes à la décadence
« de notre marine et à la supériorité de celle de l'Angle-
« terre.

« La marine est l'armée active des Anglais, ils y con-
« sacrent tous leurs soins, et ils n'ont besoin pour garder
« l'Angleterre que d'une armée de 40,000 hommes. En
« France, avec tous les partis qui nous divisent, et les
« révolutions dont le peuple s'est fait une habitude il nous
« faut 400,000 hommes; la marine n'est qu'un intérêt se-
« condaire car le gouvernement ne peut lui consacrer tout
« l'argent qu'il faudrait à son entretien.

« Puis, faut-il le dire, à la honte de notre commerce
« si petit et si mesquin, nous n'avons point de marine
« marchande parce que nous n'avons pas de véritables
« commerçants; nous avons des industriels à vues étroites
« sans patriotisme, qui se disent volontiers libéraux dans
« l'occasion et feront du chauvinisme à propos d'élections,
« mais qui n'entreprendront rien pour s'opposer à l'abaisse-
« ment de la France et au despotisme de l'Angleterre ou
« de l'Amérique.

« Il y a plus, jadis le commerce français jouissait
« d'une grande réputation de probité sur toutes les places
« du monde, aujourd'hui on le tient en défiance, car il
« trompe, il vole autant qu'il le peut; moi qui vous parle,
« j'ai vu vendre au Pérou par des maisons françaises des
« *bijoux de chrysocale* pour des bijoux d'or, et du strass

« pour du diamant, j'ai vu des pièces de drap et de soierie « dont l'aunage était juste, mais si la largeur était d'un « mètre et demi au commencement de la pièce, elle n'était « plus que de cinquante centimètres à la fin.

« Le commerce français exporte des drogues; le com- « merce anglais exporte ce qu'il a de mieux fabriqué.

« Avec de tels empêchements et un tel esprit comment « voulez-vous avoir une marine ? »

« Cela est profondément triste, ai-je ajouté aux paroles « de l'amiral, et il est facile de comprendre l'intérêt que « l'Angleterre a et aura toujours de nous entourer de diffi- « cultés, soient révolutionnaires, soient européennes. La « question italienne peut lui servir merveilleusement !

« Tenez, Monsieur l'amiral, nous avons joué au profit « de l'Angleterre dans la guerre de Crimée la contre-partie de la scène de duperie dont nous avons déjà été les vic- « times à Navarin, mais cette fois là au profit de la « Russie. »

« C'est possible, ... c'est possible, a murmuré l'amiral, « mais ... tenez, M. de Viel Castel, l'île dont l'Angleterre « s'empare dans le Golfe Persique appartient à la France « en vertu de traités qui ne sont pas abrogés, nous n'en « réclamerons même pas la propriété !!

MERCREDI 18 FEVRIER.

L'Empereur a ouvert la session législative par un beau et long discours dans lequel, après avoir passé en revue la situation politique extérieure, il énumère les

améliorations intérieures qu'il se propose : dégrèvement du décime de guerre, impôt sur les valeurs mobilières, amélioration du traitement des petits employés civils, etc. etc. Puis, il termine par une phrase de M. Thiers décrivant l'état de bien être que chacun éprouvait pendant le Consulat au sortir de la grande révolution, et il espère dit-il, qu'on pourra faire le même tableau de son époque.

Hier soir, il y a eu un beau bal costumé au ministère des Affaires étrangères. L'Empereur s'y trouvait en domino et se divertissait fort à intriguer ; mais sa démarche lente et de côté, l'habitude qu'il a de tirer sa moustache en parlant, le faisaient facilement reconnaître.

La comtesse de Castiglione que chacun dit être du dernier bien avec l'Empereur, avait adopté le costume le plus fantaisiste et le plus hardi qui puisse être imaginé.

Ce costume, moitié Louis XV, moitié actuel, portait pour titre : *dame des cœurs*. Les jupes retroussées sur le jupon de dessous ainsi que le corsage se trouvaient enlacés de chaînes formant des gros cœurs. La merveilleuse chevelure de la comtesse ruisselait autour de ses tempes, de son front et retombait en cascades sur son cou. Le costume éblouissant d'or était magnifique, et quelques bons béotiens admiraient le talent de la comtesse pour subvenir avec quinze mille francs de rente à une vie de luxe et de plaisir.

Les sages murmuraient : « il n'y a d'Empereur que « l'Empereur et la Castiglione est son prophète ! »

Plus d'une femme laissait éclater sa jalousie, les hommes impartiaux ne pensaient qu'une chose qu'ils ne *disaient pas : je voudrais être à la place de l'Empereur !*

Quant à la comtesse, elle portait avec insolence le poids de sa beauté, elle en étalait les preuves avec ostentation, nous ne saurions dire qu'elle fût décolletée, mais nous pouvons affirmer la nudité de sa gorge qu'entourait à peine une gaze zéphyr, l'œil en suivait le contour et les moindres détails, enfin la partie que la gaze elle-même laissait complètement à découvert s'étendait jusqu'au bout du sein.

La fière comtesse n'a pas de corset; elle poserait volontiers devant quelque Phidias s'il s'en trouvait un par le temps qui court, et elle poserait parée de sa seule beauté. Sa gorge est vraiment admirable, elle se dresse fièrement comme la gorge des jeunes Mauresques; les attaches n'ont pas un pli, en un mot les deux seins semblent jeter un défi à toutes les femmes.

La Castiglione est une courtisane comme les Aspasie, elle est fière de sa beauté et ne la voile qu'autant qu'il le faut pour être reçue dans un salon.

Un homme lui a dit hier soir en fixant sa gorge:

« Je les connais maintenant les deux superbes rebelles
« à tout frein, prenez garde, comtesse, tout à l'heure les
« vêtements des hommes vont devenir trop étroits! »

Cela est plus que leste, cependant le propos n'a pas déplu à la comtesse.

La Castiglione était l'évènement du bal... l'Empereur ne connaît pas ceux qui partagent son bonheur!... J'en sais qui font mille finesses pour éloigner tout soupçon, et mille maladresses qui disent aux clairvoyants: je couche avec la Castiglione!

SAMEDI 7 MARS.

Voici un bien long silence, mais enfin je viens reprendre ma tâche avec des impressions tristes. Ce qui se fait et ce qui se dit n'a pas de quoi réjouir le cœur des gens affectionnés à l'Empereur.

Je ne raconterai point les bals et les fêtes de ces temps derniers, je dirai seulement qu'au dernier bal de la Princesse Mathilde je n'avais pu faire inviter La Guéronnière et Latour Dumoulin, ni obtenir de lui présenter le fils d'un riche et estimable banquier de mes amis, M. Cahen, mais qu'en revanche, toute la clique Giraud s'y trouvait, et que huit jours après Emile de Girardin, ayant sollicité dans une lettre fort obséquieuse l'honneur d'être admis, venait accompagné de sa jeune femme y montrer son visage de fouine.

Alexandre Dumas fils que la Princesse poussée par les Giraud tient en particulière affection, lui a joué un tour dont je ne suis pas autrement chagrin :

La Princesse, pensant faire une belle chose, avait annoncé à l'Empereur qu'Alexandre Dumas fils serait à son bal, et l'Empereur avait demandé qu'il lui fût présenté. Alors grande joie au camp Giraud, beaux projets de la Princesse et de Nieuwerkerke.

« L'Empereur, disait Nieuwerkerke, devrait lui re-
« mettre au milieu du bal la croix de la légion d'honneur. »

On était fier de montrer Dumas fils, on lui rêvait *une ovation . . .*

Dumas fils vient chez la Princesse qui toute joyeuse lui annonce que sur le désir exprimé par l'Empereur, lui, Alexandre Dumas fils, sera présenté au prochain bal !

Mais Alexandre Dumas fils refuse, l'Empereur a des torts envers lui, je ne sais plus lesquels, on insiste vainement, et je lui entends dire comme dernière raison de son refus :

« *Je suis timide et orgueilleux.* »

Allez, faites des avances à vos ennemis, choyez les, caressez les, faites pour cela peu d'attention et peu de cas de vos amis, vous en obtiendrez ainsi la récompense.

Par l'influence de l'Impératrice notre ancien Léon de Laborde dont j'ai déjà eu tant de fois l'occasion de parler est nommé directeur général des archives de l'Empire.

De Laborde est un Philippiste ainsi que ses sœurs, mais c'est cependant sur leurs instances que l'Impératrice a agi auprès de l'Empereur, Madame Delessert, sa fille et ses sœurs ne consentent pas à montrer leurs museaux aux Tuileries, mais elles daignent faire le matin en cachette quelques visites à l'Impératrice et Edouard Delessert est de tous les voyages dans les résidences.

Morny, dit-on, ne reviendra pas de la Russie, il restera Russe pour éviter en France des affaires désagréables, il aurait, si l'on en croit les *on dit,* fait de tels tripotages dans les comptes du *Grand Central*, si bien manœuvré quelques millions, que sa fortune particulière en aurait reçu un très notable accroissement, alors que la caisse du *Grand Central* en devenait plus pauvre ! !

Berryer fils subit un procès en police correctionnelle à propos de la société des Docks ; qu'il soit condamné ou acquitté, il n'en restera pas moins établi que, commissaire

du gouvernement chargé de surveiller la société Cusin et Legendre, il se faisait rétribuer par ces messieurs et les aidait à dépouiller les actionnaires. Commissaire appointé par le ministre à 5000 francs, il recevait de Cusin et Legendre 15,000 francs par an de supplément et de plus après de honteuses supplications et pour éviter des poursuites de créanciers, il soutirait encore cent mille francs de la caisse des actionnaires !

La Patrie, *le journal La Patrie* s'entend, est réorganisée sous la direction de la Guéronnière, j'entre dans la nouvelle combinaison.

Le traité entre la Perse et l'Angleterre a été signé à Paris ces jours derniers par Lord Cowley et Feruch Khan, il faut maintenant qu'il soit ratifié par l'empereur persan.

Le ministère Palmerston s'est trouvé battu devant la Chambre des communes à propos de l'affaire de Canton ; il a eu une minorité de seize voix.

Le Parlement va être dissous.

L'affaire de Neuchâtel est toujours en suspens, celle de Naples en même état et l'empereur d'Autriche essaye de la clémence et de la mansuétude en Lombardie.

La cour de Turin recommence avec l'Autriche une guerre de plume et de mauvais procédés.

Quant au sultan, il marie sa fille au fils du pacha d'Egypte ; l'industrie parisienne est chargée ainsi que l'industrie lyonnaise de la confection de la corbeille. Il y aura pour six ou huit cent mille francs de soieries, cinq paires de pantoufles brodées de diamants à 30,000 francs pièce, etc. etc.

Les féeries des mille et une nuits sont éclipsées.

L'Empereur qui veut que la vérité puisse se faire entendre de lui recevra tous les lundis les députés et les hauts fonctionnaires! Que voilà qui est bien trouvé avec le choix de députés et de fonctionnaires dont nous sommes ornés.

Si j'avais une supplique à présenter à l'Empereur je lui dirais:

« Sire,

« Que Votre Majesté daigne prendre un large et puissant « balai, et qu'elle rapproprie elle-même ses écuries. »

L'évêque de Moulins, Monseigneur de Dreux Brézé, s'est fait avec son clergé de telles affaires, qu'il y a maintenant appel comme d'abus porté au Conseil d'Etat et que le peuple de la ville épiscopale qui prend parti contre l'évêque est tellement remué et agité par cette affaire, que le régiment qui tient garnison à Moulins est obligé de monter à cheval tous les jours pour veiller au maintien de l'ordre.

LUNDI 9 MARS.

Le père Ventura a prêché hier dimanche à la Chapelle des Tuileries devant l'Empereur, l'Impératrice et une nombreuse assistance. Il avait pris pour texte de son sermon le danger des études classiques et dans l'exorde de son discours il a prévenu ses auditeurs qu'il ne venait pas prononcer un sermon ordinaire.

« Je viens, Sire, devant le Chef d'Etat lui faire en- « tendre un discours politique. »

Alors, dans un mauvais charabias moitié italien, moitié français, il s'est livré aux plus violentes diatribes contre l'enseignement universitaire; il a demandé en propres termes la suppression des classiques grecs et romains et que l'instruction fut exclusivement nourrie de l'enseignement catholique et de la lecture des pères.

Puis, il a tonné contre le protestantisme qui par lui-même, a-t-il dit, n'a aucune vertu et si l'apparence de quelqu'une peut encore être saisie chez lui, c'est un dernier reflet de ses traditions catholiques!

« Savez-vous, Sire, qui arme le bras de tous les assas-« sins politiques, des Fieschi, des Alibaud, de tous ceux « enfin, qui lévent une main sacrilège sur la personne des « souverains ? . . . ce sont les Grecs et les Romains, c'est « ce funeste enseignement classique, ces exemples des « Brutus donnés en pâture à l'admiration de la jeunesse!

« Si les anges descendaient sur la terre, ils remonte-« raient corrompus par votre enseignement classique, vers « le père Eternel! »

Enfin ce père Ventura, l'ancien révolutionnaire romain, l'ami de Mazzini, qui le jour où le pape fuyait Rome, caché dans la voiture de l'ambassadeur français, célébrait la délivrance de Rome par un *Te Deum* d'actions de grâces. Ce père Ventura, disons-nous, vient aujourd'hui tonner contre l'enseignement libéral.

L'Impératrice favorise cette tendance d'une partie du clergé, elle aura peut-être un jour à déplorer cet égarement, nous le craignons; quant à l'Empereur impassible et impénétrable, il écoute et se forme peu à peu un jugement que suivra une détermination inflexible. Quelques *paroles de* M. Rouland, ministre des Cultes, le font pré-

sumer. Ce ministre est effrayé du chemin qu'ont fait les ultramontains, et il a laissé échapper *« qu'avant peu il y « serait porté remède. »*

Que le remède arrive donc, mais sans réaction vive, car il ne faut pas non plus lâcher la bride à l'enseignement de la philosophie universitaire, il ne faut pas que nos enfants aillent recevoir dans les universités des leçons de scepticisme.

Le scepticisme n'a besoin des leçons de personne pour pénétrer dans nos cœurs, lorsque nos cœurs sont disposés par les penchants de notre nature à le recevoir.

VENDREDI 13 MARS.

Tout Paris se préoccupe du sorcier américain ou pour parler plus sérieusement de l'illuminé Hume. Il ne sort de chez les Beauvau, et il est continuellement aux Tuileries où l'Empereur et l'Impératrice le font venir avec un sentiment qui est plus que de la curiosité.

Cet homme s'est converti au catholicisme, et tourmenté par des visions ou, comme il le dit, par *des esprits,* il s'est confessé au père Ravignan qui obtint de lui la promesse écrite de renoncer à ce commerce avec les esprits.

« Je le veux bien, répondit-il, et j'y tacherai; les es- « prits me laisseront en repos jusqu'au 10 février. »

Les esprits revinrent après le 10 février et il retourna à ses invocations. Il prétend qu'il lui a été prédit qu'il mourrait *dans l'année.*

Ces évocations et ces entretiens avec les esprits se rattachent dans sa pensée à une régénération du Christianisme et c'est le principal motif qui engageait le père Ravignan à lui interdire ce commerce et ces expériences.

Quoiqu'il en soit, ce qu'il fait est très extraordinaire et ne peut être expliqué. Au château il a fait apparaître une main sur la table, l'Impératrice a voulu la toucher et à ce contact elle s'est écriée: *« c'est la main de mon « père ! »* puis elle a eu une crise nerveuse.

L'Empereur à son tour a touché la main, puis, avec une sorte de terreur instinctive il l'a lâchée presque aussitôt en disant: *« Dieu que c'est froid. »*

Le duc de Mortemart a vu lui aussi une main s'avancer vers lui.

Enfin, Chevreau, préfet de la Loire, répète à qui veut l'entendre: « Je ne suis pas crédule, loin de là, je connais « l'adresse des jongleurs et j'ai toujours pu comprendre « comment ils opéraient ou du moins m'expliquer leur « sorcellerie par des moyens humains, Hume m'a fait pâlir « et je n'explique rien, mais j'ai vu. Ainsi, il a commandé « à une sonnette de monter le long de mes jambes, et quand « j'ai voulu la retenir elle s'est échappée en glissant malgré « moi entre mes doigts. Il a commandé à une table de « répondre par des coups frappés, la table répondait, et « ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que les coups « étaient également frappés sous la plante de mes pieds!... »

Un autre jour, chez les Beauvau, il a ordonné à une table de s'enlever de terre, la table est montée vers le plafond, il a dit à la petite de Beauvau de la tirer pour la faire redescendre, mais chaque fois que la petite de Beauvau lâchait prise, la table remontait. Tout à coup,

d'une voix brève il a dit: *tiens ferme*, et les efforts de trois hommes n'ont pu faire redescendre la table.

Si quelque jour on lit ces pages on sourira de pitié et je passerai pour un être faible et crédule, mais qu'y faire? je raconte ce que vingt personnes ont vu, et je ne me l'explique pas.

MERCREDI 18 MARS.

Le comte de Laborde a été nommé directeur général des archives!! Il est utile pour la moralité de cette nomination de transcrire ici les deux pièces suivantes:

Journal la Réforme, 8 juin 1849.

« Nous avons dans notre numéro du 18. mai dernier « d'après une note communiquée, pris la liberté de demander quelques explications à M. Léon de Laborde au sujet « des trois livraisons de planches *du Parthénon* transformées en six au moyen d'une couverture et cela pour obtenir 18,000 au lieu de 9000 tant du ministère de l'Intérieur que du ministère de l'Instruction publique.

« M. Léon de Laborde n'a pas cru devoir répondre à « cette note. On nous assure qu'à cet égard il a même « refusé de donner des explications au ministère de l'Instruction publique.

« Quand on a l'honneur d'être membre de l'Institut « (académie des Inscriptions et Belles-Lettres) et d'avoir été « député satisfait et ambassadeur du roi Louis-Philippe, on « est au-dessus de pareilles criailleries et l'on s'enveloppe « silencieusement dans sa vertu.

« Mais enfin, comme nous tenons à nos richesses natio-« nales, nous voudrions bien savoir si M. Léon de Laborde « nommé conservateur adjoint avec les attributions de con-« servateur en titre est ou n'est pas entré en fonctions. On « nous assure que M. le directeur des Musées Nationaux a « protesté contre cette nomination. Il eût bien mieux valu « l'avoir empêchée.

« Bien convaincus que M. Léon de Laborde ne peut « être conservateur de quoi que ce soit sinon de la politique « de M. Thiers, nous croirions de notre devoir de protester « contre un pareil scandale, alors même que M. Thiers serait « ministre et nous sommes persuadés qu'il suffira de le « signaler à M. Dufaure pour que justice en soit faite. »

La Princesse Mathilde demanda un jour à M. Fortoul, ministre de l'Instruction publique, la vérité sur cette affaire, et je transcris plus bas la note toute de son écriture que le ministre remit, j'ai l'original sous les yeux.

« Les articles relatifs aux livraisons fournies aux mi-« nistères de l'Intérieur et de l'Instruction ont paru le « 18 mai et le 8 juin 1849. Dans un journal du 4 mai 1849 « a paru un article relatif aux voyages en Syrie et en « Asie Mineure pour lesquels le même auteur avait reçu « environ 60,000 francs depuis plusieurs années sans avoir « jamais fourni une ligne de texte de l'un d'eux.

« Les *douze quittances* au moyen desquelles on s'est « fait payer par les ministères 18,000 francs au lieu de « 9000 qui auraient été dus si les livraisons du Parthénon « eussent été complètes, contiennent un certificat attestant « que ces livraisons sont complètes, ce qui constituait un « double mensonge, puisque outre que les planches étaient « *de moitié moins* nombreuses, il n'y avait pas une page

« de texte (c'est un faux matériel). Le libraire Leleux, « rue des Poitevins N° 11, qui n'était pas l'éditeur du « Parthénon, a consenti à toucher l'argent au Ministère; « mais il a exigé de M. de L. des quittances originales « pour dégager sa responsabilité d'une affaire qu'il regar- « dait comme très mauvaise.

« Les articles sur ce sujet ont été répétés sept fois par « divers journaux sans amener de réponse.

« M. de Falloux cependant a fait écrire au coupable « pour lui annoncer (juin 1849) qu'il n'aurait plus part « aux souscriptions d'un ministère qu'il avait indignement « trompé. » —

Nous dirons comme la Réforme de 1849: M. Léon de Laborde ne peut être conservateur de quoi que ce soit!

L'Impératrice, bien convaincue de cette vérité, l'a fait nommer directeur général des archives de l'Empire!

Le remplacement de M. Chabrié aux archives a pour cause un différent grave avec Fould. Ce ministre voulait faire disparaître des archives les pièces du procès criminel du duc de Praslin; Chabrié s'y opposait énergiquement.

Pendant un congé de Chabrié, Fould fait rendre un décret qui organisait le service des archives de telle sorte que l'enlèvement des pièces devenait possible malgré l'opposition du directeur général.

En lisant ce decret au *Moniteur*, Chabrié accourt à Paris, va droit à l'Empereur et lui démontre le vice du décret rendu. L'Empereur comprend la faute que le ministre lui a fait commettre et demande un nouveau projet de décret à Chabrié.

A quelques jours de là, l'Empereur accompagné du ministre d'Etat se rendit aux archives où Chabrié lui

remit le projet qu'il lui avait demandé, mais en le remettant il ajouta :

« Je suis trop attaché à Votre Majesté pour lui laisser « ignorer les causes secrètes de toute cette affaire et quel« que pénible qu'il me soit de le faire devant M. le mi« nistre, je remplirai mon devoir. »

Alors, il dévoila l'intrigue ourdie pour arriver à l'enlèvement des pièces du procès Praslin (M. de Breteuil, père du gendre de Fould, a été le tuteur des enfants Praslin.)

En terminant il dit: « Je sais qu'en agissant ainsi, « c'est ma démission que je remets à Votre Majesté. »

Le lendemain, à l'issue du conseil, Fould fit comprendre qu'après ce qui s'était passé Chabrié son subordonné ne pouvait garder son emploi.

Chabrié fut donc remplacé, mais l'Empereur lui écrivit:

« Mon cher Chabrié, les nécessités de la discipline « hiérarchique me forcent à vous remplacer aux archives, « mais soyez sans inquiétudes, je ne vous oublierai pas, » etc. etc.

De Laborde livrera-t-il les pièces? . . . l'Empereur est averti, ce sera grave, cependant d'un autre côté de Laborde trouverait ainsi un appui dans M. Fould!

M. Léon de Laborde ne saurait être conservateur de quoi que ce soit!

Ce qui était vrai en 1849 l'est encore plus en 1857.

LUNDI 30 MARS.

La duchesse d'Orléans est, dit-on, accouchée d'un fils; elle aurait épousé depuis longtemps Montguyon, ancien officier attaché à sa maison.

M. Guizot à qui Mme la princesse de Lieven avait laissé par testament sa voiture ornée d'une rente viagère de 8000 francs destinée à l'entretien du carrosse, avait d'abord refusé ce leg, puis mieux avisé, après avoir consulté des compagnies d'assurances pour connaître le taux de la capitalisation, il a fait demander aux héritiers de la princesse s'ils voulaient racheter cette rente moyennant 75,000 francs. Les héritiers y ont consenti, et M. Guizot a touché ce capital.

Le père Ventura a encore prêché hier à la cour; il a pris pour texte de son sermon les dangers des mauvais exemples *venant de haut,* ceux surtout qui sont donnés par le mauvais entourage des princes. Puis, il a parlé de la corruption des mœurs, des femmes entretenues, des maisons de filles, etc. etc.

MERCREDI 1er AVRIL.

Emile Augier a été hier élu par l'académie par 19 voix contre 18 données à Laprade son concurrent par la coalition Guizot, *Cousin* et duc de Noailles.

Le maréchal Canrobert est venu me chercher hier pour me conduire chez H. Vernet qui vient de terminer son portrait destiné aux galeries de Versailles. Le maréchal ne se trouve ni assez joli, ni assez élégant, il a toute la coquetterie d'une jolie femme, il aurait voulu persuader à Vernet de le faire plus mince et plus élancé; mais H. Vernet a tenu bon et j'ai vu le moment où le peintre et le maréchal se fâchaient tout à fait.

Horace Vernet avait pris un compas, et mesurant l'original à la peinture, il avait prouvé au maréchal que toutes les proportions étaient exactes. A bout de raisonnements le maréchal s'écria:

« Si je suis comme-ça, je suis diablement laid! »

H. Vernet crut que l'observation s'adressait à la manière dont le portrait était peint et sur le champ il se monta en vivacité et répondit:

« Eh bien, Monsieur le maréchal, je vais le déchirer « car je n'y tiens pas plus que cela. »

Le maréchal protesta contre la portée donnée à ses paroles et affirma que l'observation, le reproche s'adressaient au modèle et non à la peinture.

J'intervins alors dans la discussion et le calme reparut.

Mais le maréchal est froissé par la ressemblance trapue de sa personne, il veut être élégant. Il convient qu'il est petit, un peu fort; mais il veut malgré tout cela *être élégant*, c'est son idée fixe. Il se croit bien, et ses manières, sa démarche, sa toilette, la frisure de ses longs cheveux indiquent ses prétentions.

La guerre de Crimée a un peu tourné sa tête en amour-propre; il veut être un héros non seulement de *fait, mais encore* d'apparence, après avoir été un héros

sur le champ de bataille, il ne serait pas fâché d'être un peu héros de roman, et malheureusement rien en lui ne prête à cette illusion.

Le soir, j'ai dîné chez E. Dubufe avec Penguilly, E. Lami, Blanchard le graveur, Gounod le musicien, E. Ciceri, Dubufe père, Dedreux, etc.

Nous avons fait un dîner charmant, et jusqu'à minuit nous sommes restés à fumer, à causer art et littérature et à écouter Gounod qui nous a chanté en s'accompagnant sur le piston les plus belles parties du Don Juan de Mozart et de magnifiques chants de Gluck.

Cette soirée a été charmante, elle m'a reposé de toutes les stupides réunions où l'on reste jusqu'à deux heures du matin à voir danser *le quadrille des Lanciers* ou à parler des *affaires du temps !*

Le ministre Fould vient de commettre la plus haute inconvenance et la plus grossière injustice qu'il soit possible de signaler, voici le fait :

M. Théophile Silvestre publie une sorte de pamphlet qu'il nomme *Histoire des artistes contemporains.*

Ce monsieur, après avoir abusé de la confiance de Vernet pour publier sans son aveu des lettres particulières (abus qui a amené un procès), l'a injurié et maltraité d'une façon ignoble ; il a également injurié et maltraité M. Ingres ; enfin ce monsieur Silvestre est une sorte de drôle répudié par les honnêtes gens.

Il n'y avait que M. Fould pour lui tendre les bras et souffleter ainsi deux de nos plus grands artistes. Le ministre des Beaux-arts a pris parti pour le pamphlétaire contre les artistes ; voici ce qu'on lit ce matin dans les *journaux :*

« Le ministre d'Etat vient de charger M. Théophile « Silvestre, auteur de l'*Histoire des artistes vivants* d'une « mission à l'étranger ; cette mission a pour objet l'inspec- « tion et l'étude des divers musées et autres établissements « des beaux arts. »

Le passage de M. Fould au ministère d'Etat pèsera comme une mauvaise action sur le règne de l'Empereur. Ce Fould joint à l'insolence d'un coquin, l'outrecuidance d'un parvenu ; il abuse de la fortune et croit à son étoile qui lui permet de tout oser. L'étoile de Fould ! certainement le bon Dieu n'a pas créé celle-là. A côté de ce puissant seigneur nous trouvons sa digne moitié, ancienne coquette dont les amants commencent par H. Vernet pour finir, on ne sait par qui ; puis au milieu de ses enfants légitimes Soubeyran, chef du cabinet, fils d'une dame Soubeyran, Mlle de Rovigo, sœur de Madame de Serlay, dame d'honneur de la Princesse Mathilde, et qui profite de la position de son neveu pour se faire donner en cachette, malgré sa situation aisée, une pension assez ronde sur les fonds du ministère.

Le père Ventura avait raison de tonner contre le mauvais entourage des princes, celui de l'Empereur est fétide.

JEUDI 2 AVRIL.

Dans les hauts bas fonds de la société parisienne il existe une certaine Madame de Païva qui est la reine des *femmes* entretenues, la lionne du genre. Cette femme, *Russe d'origine,* a été longtemps la maîtresse de Hertz,

le pianiste, puis celle du duc de Guiche aujourd'hui duc de Grammont, puis aussi celle d'une certaine quantité de notabilités plus ou moins notables. Bref comme les années se passaient sans amener ni une position, ni la fortune, elle prit la ferme résolution de conquérir l'une et l'autre.

D'abord elle sut rendre amoureux fou un certain Portugais nommé le marquis de Païva, cousin de l'envoyé actuel de Portugal, et elle le rendit si bien amoureux et si bien fou que l'infortuné lui offrit sa main qui fut, comme on le pense, acceptée.

Le lendemain du mariage, au réveil des nouveaux époux, Madame de Païva tint à peu près ce langage à son amoureux satisfait :

« Vous avez voulu coucher avec moi, et vous y êtes « parvenu en faisant de moi votre femme. Vous m'avez « donné votre nom, je me suis acquittée cette nuit. J'ai « agi en honnête femme, je voulais une position, je la « tiens, mais vous, Monsieur de Païva, vous n'avez pour « femme qu'une p..., vous ne pouvez la présenter nulle « part, vous ne pouvez recevoir personne ; il est donc né- « cessaire de nous séparer, retournez en Portugal, moi je « reste ici avec votre nom, et je demeure p... »

Le Païva, honteux et confus, suivit le conseil de l'épousée, et il a enseveli dans la solitude d'un château portugais le souvenir de sa déplorable aventure.

L'ex-Hertz devenue Païva ne pouvait avec le douaire que lui fait son mari, mener la vie tant rêvée par son imagination. Elle se mit en quête d'un prince riche et généreux qu'elle pût faire tomber dans ses filets.

Ce prince, ou comte, ou duc, elle l'a rencontré voyageant, et elle s'est attachée à ses pas à Constantinople, à

Pétersbourg, à Naples, à Paris; le prince la trouvait partout entourée de luxe, resplendissante de beauté étrange et voluptueuse, beauté un peu composée, un peu peinte et très manégée; la Païva ne paraissait aucunement s'occuper du prince, mais un beau jour ce ne fut plus elle qui suivit le mortel prédestiné, ce fut le mortel prédestiné qui la suivit.

Il était amoureux tant et si fort qu'il arriva chez elle, non pour lui offrir sa main, la Païva n'en aurait que faire, mais les accessoires.

« J'ai trois millions de rente, lui dit-il, consentez à « vivre avec moi, ils nous deviendront communs. »

La Païva qui avait dépensé trois cent mille francs à la conquête du prince, accepta pour recouvrer ses avances.

Le nom du comte, duc ou prince, je l'ignore, mais la Païva a aujourd'hui la meilleure et la plus élégante maison de Paris, ses dîners sont exquis, elle reçoit beaucoup d'artistes et de littérateurs et sa conversation est réputée spirituelle.

Arsène Houssaye lui disait: *« C'est l'amour qui vous « a appris le français. »*

« Non, » a-t-elle répondu, *« c'est le français qui m'a « appris l'amour. »*

J'ai vu les plans d'un palais que l'architecte Mangin lui bâtit aux Champs Elysées, terrain et bâtisse coûteront sans le mobilier un million et demi.

La Païva étale sur sa personne des diamants, des perles et des pierreries qui valent deux millions, elle est *la grande débauchée* du siècle.

Elle a toujours des soupirants qu'elle écoute, mais qu'elle contente peu, elle ne veut pas descendre aux vulgarités des abandons faciles.

Un de ces soupirants, à bout de patience, lui exprima crûment la volonté bien arrêtée de coucher avec elle, il le lui dit, écrivit si bien et si souvent qu'un matin elle le prit à part et lui parla ainsi :

« Vous voulez absolument coucher avec moi, vous y « tenez, c'est votre idée fixe, il faut donc en finir pour « vivre désormais en paix avec vous. Que pouvez-vous « m'offrir ? Vous êtes pauvre, vous possédez trente mille « livres de rentes, j'aime l'argent, je n'en ai jamais assez, « pourtant j'en ai plus que vous ; je veux vous faire acheter « la faveur, que vous sollicitez, avez-vous dix mille francs ?

« Non, » répondit le solliciteur.

« Vous avez bien répondu, car si vous aviez avoué « posséder dix mille francs, je vous en demanderais vingt « mille. Puisque vous n'avez pas dix mille francs, apportez « les moi, nous les brûlerons, et je serai à vous aussi long« temps que ce feu de dix mille francs durera. »

L'amoureux salua et dit :

« A demain, marquise. »

Le lendemain, la marquise, assise sur le divan de son boudoir, était sous les armes les plus coquettes ; un guéridon de marbre comme un autel antique semblait attendre une victime ; l'air était parfumé, et le jour pénétrait à peine à travers les épais rideaux des croisées.

L'amoureux arriva jusqu'à la déesse, non pas orné de bandelettes, mais paré de douze billets de mille francs de la banque de France ; il avait voulu rendre son sacrifice plus complet.

La Païva, sans changer d'attitude et avec un sourire et des regards de vipère amoureuse, palpe les douze mille francs, les trouve adorables, et les disposant sur la table de marbre du guéridon de façon à ce qu'ils ne puissent brûler que les uns après les autres, met le feu au premier.

Aussitôt, le jeune homme vole dans les bras de la Païva et laissant de côté les préliminaires, il arrive droit au but et profite de sa bonne fortune en homme qui connaît le prix du temps.

Les billets brûlés; l'amoureux satisfait, la Païva souriante, chiffonnée et goguenarde se trouvent en présence et pendant le rajustement de sa toilette, le lutteur, répondant aux regards moqueurs de la courtisanne, lui dit:

« Ma pauvre enfant, je me suis f... de toi; les billets « avaient été si admirablement photographiés par mon « ami Aguado, que tu y as été trompée. »

A ces mots, la Païva bondit comme une panthère vers l'imprudent. Ni Camille, ni Hermione dans leurs fureurs ne pourraient faire comprendre la colère de la courtisane baffouée. Elle aurait voulu poignarder, étrangler l'insolent, mais il y a des cours d'assises. Elle se contenta des coups de poignard que la langue peut porter; elle les prodigua, elle accabla de termes de mépris le satisfait qui n'était plus amoureux, et qui partit en époussetant ses genoux.

Quand la Païva logera dans son palais, *les gens comme il faut* feront des bassesses pour y être admis!

LUNDI 6 AVRIL.

On s'entretient tout bas d'un évènement qui aurait pu avoir des conséquences les plus fatales; voici ce qui s'est passé :

L'Empereur sortait à trois heures du matin de chez Madame de Castiglione, il était très incognito dans son petit coupé, sans domestique et conduit par son cocher de confiance.

Au moment où les chevaux quittaient l'hôtel de la comtesse, trois hommes se précipitèrent à leur tête en cherchant à les arrêter. Le cocher les a vigoureusement fouettés, ils ont bondi et renversé un des assaillants, puis ils ont pu entraîner sans accident l'Empereur jusqu'aux Tuileries.

De nombreuses arrestations ont encore été faites hier, dit-on, d'autres auraient eu lieu ces jours derniers; l'*Indépendance Belge* les relatait en désignant un certain F. M., écrivain attaché à une de nos grandes revues comme un des arrêtés. Elle désignait encore comme fort compromis par les correspondances saisies Ledru Rollin, elle donnait à entendre que ces correspondances qui le plaçaient comme l'instigateur d'un complot contre la vie de l'Empereur, permettaient de demander son extradition.

J'ai causé hier avec quelques conseillers d'Etat du projet soumis à leurs délibérations, d'une loi contre les usurpateurs de noblesse; ils m'ont affirmé que la pensée *de l'Empereur ne* s'arrêtait pas à ce seul moyen de re-

constituer une vraie noblesse, qu'il voulait encore rendre aux pères de famille, le droit de disposer plus suivant leur volonté, de leur succession, en un mot, rétablir la création des majorats comme elle est constituée en Angleterre.

MERCREDI 8 AVRIL.

La conspiration découverte ces jours derniers tenait ses réunions chez un serrurier. Les correspondances des réfugiés de Londres ont été saisies chez le fils d'un architecte de Versailles qu'on était loin de soupçonner. Cet homme ne passait nullement pour un conspirateur et il était cependant affilié aux socialistes et très avant dans leur confiance.

L'Empereur qui croit beaucoup à son étoile ne prend et ne veut prendre aucune précaution personnelle, il s'est même fâché contre le maréchal Magnan qui lui représentait l'imprudence de sa témérité.

« Je ne veux pas de représentations, a-t-il dit, j'en-« tends ne pas être mis en tutelle et rester libre d'agir à « ma guise, retenez bien mes paroles, M. le maréchal. »

L'Empereur oublie qu'un chef de nation ne s'appartient pas et n'est pas libre de s'exposer, le salut de tous est dans son salut, il peut être comparé à un joueur qui tient les cartes, les parieurs ont droit de conseil.

MERCREDI 15 AVRIL.

J'ai vu hier soir chez S. A. I. la Princesse Mathilde le général Totleben, le défenseur de Sébastopol ; c'est un homme encore fort jeune d'apparence, on lui donnerait à peine quarante ans, sa figure est très militaire, mais peu distinguée.

Il y avait peu de monde chez la Princesse.

JEUDi 16 AVRIL.

J'ai vendu hier à la salle des commissaires priseurs une grande partie des curiosités qui encombraient mon cabinet. Ces curiosités se sont assez bien placées quoique mes amis n'eussent pas fait un effort pour soutenir ma vente. Si j'avais été un inconnu pour eux, j'aurais pu compter sur leur concours.

Aujourd'hui, je fais vendre une collection de 1800 gravures historiques des XVIIe et XVIIIe siècles.

J'ai conservé quelques belles choses.

Je veux absolument m'acheter un pied à terre près Paris pour pouvoir de temps à autre aller m'y reposer et m'y retremper dans le calme. Vers le soir de la vie, il est bon de se recueillir un peu et de vivre ce qu'il nous reste de vie en écoutant sonner les minutes. Lorsque l'on n'a plus vingt *ans, on* devient avare de ses heures. A Paris

je ne me sens pas vivre et j'ignore presque le calme des nuits et la fraicheur des matins.

Le marché que j'avais conclu pour faire bâtir une maison au bois de Boulogne est rompu; l'entrepreneur a voulu augmenter ses devis, j'ai refusé de souscrire à ses prétentions, alors il m'a proposé de tout reprendre à son compte, terrain et construction; j'ai accepté.

DIMANCHE 19 AVRIL.

La vente de la belle collection des tableaux de Patureau commence demain; l'exposition dure depuis plusieurs jours. L'Empereur est allé hier la voir, et il a trouvé laid le plus bel Hobbema connu. Quant à la Princesse Mathilde, elle a dit qu'elle ne donnerait pas mille francs de toute la collection, qu'elle n'était composée que de peintures fort maussades. Décidément les Bonaparte ne connaissent pas grand chose aux beaux arts, et ils ont le tort de décider sans consulter ceux qui s'y connaissent.

Reiset passe pour un oracle; hier, il dînait à la cour avec sa femme et sa fille, car toute cette famille est devenue très courtisanne et le devient de plus en plus à mesure que l'Empereur s'affermit. Avant le 2 décembre on ne les voyait jamais à l'Elysée; j'ai raconté plus haut comment de Reiset se désespérait, lorsque pour la première fois la Princesse Mathilde alla habiter la propriété de M. de Custine. Reiset marchait à grands pas dans le *cabinet de Longpérier* et lui disait :

« Ma femme et ma fille seront exposées à rencontrer « cette femme ! »

L'Empire est arrivé, les Reiset se sont fait présenter à la Princesse et *cette femme* a maintenant Mme de Reiset au nombre des dames attachées à son service. Mlle Reiset ne bouge de chez elle, et mère et fille lui baisent les mains avec force révérences.

Quant à Reiset, il est devenu fat d'importance, il se carre dans sa courte et épaisse taille et se donne les airs d'un grand seigneur. Reiset est le pape des amateurs de dessins, ils croient à son infaillibité et lorsqu'il a prononcé une sentence, il ne peut comprendre qu'il y ait appel. C'est du reste un homme à vues étroites qui exploite la conservation des dessins du Louvre au point de vue de son goût particulier. Il crie sur tous les toits qu'il est le premier connaisseur du monde et il le persuade à tous les ignorants, Villot excepté, qui ne veut céder ce rang à personne.

Voici sur ces deux conservateurs et sur M. de Lassalle leur ami, une bonne anecdote dont je garantis l'authenticité ; elle m'a été contée par Patureau.

Patureau visitait à Rouen la collection d'un amateur nommé Ducuit. Il aperçoit assez haut placé un tableau qui fixe son attention, il prie le propriétaire de le faire poser sur un chevalet, et après l'avoir bien examiné, il lui dit :

« *Mon cher Monsieur, vous possédez une copie assez « adroitement faite.* »

« Que dites-vous, une copie ? c'est bien l'original, je « l'ai acheté chez le marchand de tableaux anciens de la « Place de la *Bourse,* et avant de me décider à cette acqui-

« sition, j'ai fait voir le tableau à MM. Villot, Reiset et de « Lassalle, qui m'ont affirmé que je pouvais être sans « crainte, que c'était bien un original. »

« Mais ces messieurs se trompaient, reprit Patureau, « l'original n'était-il pas placé dans le cabinet Périer ? »

« Oui. »

« Eh bien, je l'ai acquis à sa vente, apportez votre « tableau à Paris, j'y ferai venir le mien et la question « sera décidée. »

Les deux tableaux vinrent à Paris. M. Ducuit dut reconnaître qu'il n'avait qu'une copie que le marchand reprit en disant :

« Monsieur Ducuit devait bien penser que je ne pou« vais lui donner pour 4 ou 5000 francs un tableau qui en vaut 20,000. »

Les Villot, Reiset et compagnie, furieux, mais non confus, jurèrent que le tableau qui leur avait été présenté n'était pas celui que rapportait Ducuit. On aurait pu leur demander : « *lequel avez-vous donc vu ?* » car à l'époque de votre mémorable jugement l'original était entre les mains de Patureau.

Voilà les connaisseurs qui décident des acquisitions des musées et qui ont fait supprimer les experts !

Dans ce monde il suffit d'un peu d'audace et de beaucoup d'outrecuidance pour réussir, Reiset est le demi dieu de la cour de la Princesse Mathilde, l'oracle de Nieuwerkerke. Un jour, le Louvre signalera son passage parmi les conservateurs, comme celui d'une funeste inutilité.

Avec la nouvelle loi sur la noblesse on devrait le faire Duc d'Enghien.

JEUDI 23 AVRIL.

La conspiration contre l'Empereur dont j'ai dernièrement parlé, a été éventée très curieusement.

Un socialiste pur sang du nom de Giraud avait combiné dans sa tête l'assassinat de l'Empereur comme moyen pour amener l'avénement de la République rouge. Il faut savoir que le dit Giraud est un lâche drôle, peu scrupuleux sur le choix des moyens, homme énergique et très ambitieux du rôle d'assassin politique. Après avoir tourné et retourné dans sa tête la résolution qui devait pour la postérité le transformer en Brutus, il court chez le grand citoyen Bastide dont il était probablement connu et il lui fait part de son idée en lui demandant une lettre pour Ledru Rollin. Bastide écoute et dit à Giraud:

« Partez pour Londres et vous trouverez ma lettre « dans telle maison . . . »

Giraud part aussitôt, mais la police qui depuis longtemps le surveillait, fait partir par le même paquebot une fine mouche de la police qui débarque avec lui, et va loger dans le même hôtel.

A Londres, Giraud court au logis du correspondant de Bastide; de ce logis on le conduit après cinq intermédiaires chez le véritable correspondant qui lui remet enfin la lettre pour le grand Ledru.

La mouche ne perdait pas de vue Giraud, s'étant liée avec lui, elle *savait toutes* ses démarches.

[illegible] enfin reçu par Ledru à qui la lettre de [illegible] recommande; il fait part de son projet, et demande [illegible] des moyens d'exécution, mais une entente [illegible] fractions socialistes pour saisir le pouvoir [illegible] de l'exécution.

[illegible] approuve, loue le patriotisme de Giraud et lui [illegible] qu'il va sans délai réunir tous les socialistes de [illegible] qu'il leur fera part des propositions héroïques [illegible] Brutus; puis il lui assigne un rendez-vous [illegible].

Giraud dont le but était rempli, n'avait qu'à attendre [illegible]-vous, et pour tromper les ennuis de cette attente, [illegible] mit à visiter Londres avec son ami *la mouche.*

Ledru Rollin cependant allait de porte en porte réveiller les vrais et sensibles socialistes en leur apportant la bonne nouvelle.

Les conciliabules se multipliaient; Ledru se donnait beaucoup de mouvement, on ne voyait plus que lui dans les rues de Londres.

Dans ses courses multipliées, Ledru fit la rencontre de Giraud et de *la mouche* qui flanaient bras dessus, bras dessous en vrais amis.

La mouche était connue de Ledru, où l'avait-il déjà vu? je l'ignore, il est probable que *la mouche* bourdonnait en 1848 au ministère de l'Intérieur, occupé à cette triste époque par le citoyen Ledru et la citoyenne G. Sand.

Ledru vit toute une révélation dans l'intimité de ces deux hommes. Giraud devient à ses yeux un second agent de police envoyé pour le faire tomber dans un piège; la lettre de Bastide est fausse, on n'abuse pas longtemps du *grand citoyen.* Son parti est pris, il dénonce Giraud, il

livre la lettre de Bastide et retourne chez lui en se frottant les mains.

Giraud arrêté demeure d'abord stupéfait et muet, mais à la vue de la lettre de Bastide livrée par Ledru, il se croit trahi par le socialisme tout entier et trahit alors tout le monde. Ses révélations ont fait arrêter 80 personnes. Cette affaire sera probablement étouffée et n'arrivera pas à la connaissance du public.

SAMEDI 2 MAI.

L'académie des Beaux-arts a été réintégrée dans ses fonctions de jury des expositions. Hier a eu lieu sa première séance. Elle a voulu revenir sur ce qui a été décidé par l'Empereur, c'est à dire que la section des musiciens siégerait dans le jury ; mais Nieuwerkerke lui a fait remarquer qu'elle était sans droit pour critiquer et réformer le décret impérial, et l'incident n'a pas eu de suites.

L'académie objectait qu'elle ne se scindait jamais et que la section musique siégeait dans toutes les questions intéressant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture, qu'elle votait, et que par réciprocité les peintres, sculpteurs, graveurs et architectes votaient également dans les concours de musique.

Le grand-duc Constantin, qui depuis deux jours est à Paris, vient aujourd'hui à une heure visiter le Louvre ; nous le recevrons en habit de ville et cravate blanche.

Ayant résilié le traité que j'avais avec la compagnie du bois de *Boulogne* pour la maison que je faisais bâtir,

j'ai acheté trois arpents dans le parc de Plessis Lalande, au-dessus de Nogent sur Marne. Ce terrain est bien boisé, je vais y faire placer une vraie chaumière à l'Anglaise, autrement dit: *cottage.*

DIMANCHE 3 MAI.

Le grand-duc Constantin est resté hier deux heures et demi au Louvre qu'il a visité un peu en courant. Disons tout d'abord que ce grand-duc qui passe dans le monde pour nous aimer peu, est un jeune homme blond d'une figure agréable. ayant de bonnes manières et montrant de l'instruction. Il a bien parlé des choses qu'il admirait et il les comparait non sans justesse aux monuments des mêmes époques d'art qu'il avait pu visiter dans d'autres musées. Le Musée des Souverains l'a intéressé, les insignes et l'Evangiliaire de Charlemagne, le livre d'heures de St-Louis, l'ont fort intéressé. Il s'est aussi arrêté quelque temps devant le soulier de la reine Marie-Antoinette et devant l'épée de Pavie. L'armure ciselée de Henri II a été pour lui un objet d'admiration. Il m'a dit à plusieurs reprises: *c'est un merveilleux chef-d'œuvre.*

La salle impériale l'a retenu un quart d'heure, le lit de camp, le chapeau de Napoléon, sa redingote grise, l'habit porté à Marengo, l'épée de consul, tout enfin le captivait. Le grand-duc lisait de l'histoire presque contemporaine.

« *Nous conservons* », m'a-t-il dit, « *deux de ses nécessaires de voyages, ils sont dans un des palais de l'Empereur.* »

Arrivé au Musée de la Marine, il y a tout examiné quoique rapidement avec un grand intérêt.

Morel Fatio, conservateur de ce musée, fut amené à lui dire dans la conversation qu'il avait été, il y a deux ans, devant Cronstadt, mais qu'il n'avait rien pu voir.

Le grand-duc, avec cette parole brève et impérieuse qui le distingue, a répondu :

« *Il fallait revenir l'année suivante, vous auriez pu* « *dessiner quelque chose.* »

Le commandement doit être dur de sa part, hautain et sans indécision, car le bas de la figure du grand-duc accuse beaucoup de fermeté et de volonté.

Le soir, il y a eu grand bal au ministère de la Marine. La comtesse Castiglione que le public s'obstine à croire renvoyée y trônait plus que jamais. Le ministre avait refusé de lui envoyer une invitation ; elle n'en a reçu une que sur la demande de la Princesse Mathilde !

Lorsque la Princesse Mathilde a fait le tour des salons donnant le bras au grand-duc, la Castiglione venait immédiatement après elle, donnant le bras à un Russe. Le ministre, Madame Hamelin et le service d'honneur de la Princesse ne venaient qu'ensuite.

Dans le petit salon réservé pour les princes, il ne se trouvait sauf le ministre de la Marine, sa femme et une jeune femme russe, que la comtesse Castiglione.

Je ne comprends plus la Princesse, elle est froissée non sans raison du peu d'amabilité de l'Impératrice à son égard, de n'être point invitée aux dîners de famille avec le grand-duc, et la voilà qui se met à chaperonner la maîtresse *de l'Empereur* ! Cela est triste.

Je tiens du capitaine de vaisseau, La Roncière, intime du prince Napoléon, que ce prince déteste le grand-duc.

La Roncière et moi, nous dinions hier dans la petite salle à manger du Cercle Impérial, et il m'a raconté que le prince Napoléon avait reproché à l'Empereur le trop bon accueil qu'il faisait au prince russe, et comme l'Empereur voulait que Napoléon allât à l'Hôtel de Ville pour faire honneur au grand-duc, et qu'il s'y refusait, l'Empereur, affirme La Roncière, aurait fini par lui dire :

« *Fais comme tu voudras.* »

Alfred de Musset, notre poëte le plus original et le plus vraiment poëte, est mort hier à peine âgé de quarante-six ans. Je l'ai beaucoup connu dès sa plus tendre jeunesse, je le voyais souvent, moins depuis qu'il se livrait à la passion de la boisson dont les excès l'ont tué. Musset ne buvait pas pour être gai, il buvait pour vivre d'une autre vie étrange, intérieure, fantastique dont il ne révélait rien. Des chagrins l'ont, je crois, conduit pas à pas à cet abrutissement.

C'était un vrai poëte, un grand poëte, mais la poésie était morte déjà en lui, et ce n'est que le corps humain que l'on rend aujourd'hui à la terre.

Pauvre Alfred ! Je le vois encore blond, rose et timide avec ses dix-sept ans venant me lire le manuscrit de ses *Contes d'Espagne et d'Italie*. Pauvre poëte, personne ne saura quelle coupe d'amertumes tu as vidée avant d'aller chercher l'oubli en vidant les sales verres des cabarets ! On ne te plaindra pas et moi je te plains. On te méprisait en te voyant passer ivre et chancelant, moi je te plaignais. On s'éloignait de toi sans même chercher à rallumer le flambeau de ton intelligence, et

moi, pauvre Alfred, je serrais ta main froide et fiévreuse avec un bonheur douloureux, et j'étais heureux lorsque après avoir remis sous tes yeux tous les souvenirs de ta fraîche jeunesse, je voyais ta fantaisie sourire dans ton regard et qu'en poëte tu retournais vers le passé.

Pauvre, pauvre Alfred, paix à ton âme, je te regrette!!

LUNDI 4 MAI.

Décidément, la Princesse Mathilde est en défaveur auprès de l'Impératrice, elle n'a pas encore été invitée depuis l'arrivée du grand-duc Constantin aux dîners de la cour.

L'Impératrice est froissée de la popularité de la Princesse, du succès qu'elle a parce qu'elle se donne la peine d'être aimable, enfin elle n'aime pas à la voir près d'elle aux Tuileries.

Le grand dîner de la cour a été curieux hier; les deux princesses admises étaient deux vieilles rabacheuses fort peu avenantes, la grande-duchesse de Bade et la princesse Camerata.

Que voilà qui est bien trouvé pour donner bonne idée de la cour de France au jeune grand-duc.

L'Impératrice ne peut pardonner à la Princesse Mathilde les prévenances du grand-duc, la visite matinale qu'il lui a faite avant tous les autres membres de la famille.

Aux Tuileries, il déplait à l'Impératrice que la Princesse aille causer avec qui lui convient, qu'elle soit gaie et en bonne humeur, aussi arrive-t-il que deux ou trois fois dans la soirée elle fait dire à la Princesse de venir prendre place à ses côtés.

L'Impératrice, dès que le dîner est terminé, se place dans un fauteuil dont elle ne bouge que pour se retirer dans son appartement. Ce fauteuil est un épouvantail, nul n'a le droit de s'en approcher sans y être convié par un ordre que transmet un chambellan. Partout ailleurs dans le salon on cause, on est du monde, mais autour du fauteuil impérial le monde n'existe plus, l'étiquette remplace tout, glace tout, paralyse tout.

L'Impératrice fait du moins approcher sous la conduite de son chambellan les gens d'esprit, les causeurs intéressants? point!... M. de Flamarens et M. le duc de Bauffremont sont presque les seuls favorisés et Dieu sait si l'esprit ou la causerie de ces deux sénateurs, ci-devant *beaux* de profession, a quoi que ce soit de séduisant.

Les gens d'esprit ne sont pas de mise à la cour impériale, on a épuré; passez au crible tous les dignitaires et fonctionnaires de la Maison, pas une parcelle d'esprit ne se rencontrera.

La Castiglione est en faveur chez la Princesse Mathilde. Giraud va faire son portrait. Giraud lui aussi est à l'apogée de la faveur, tout ce qu'il fait est admirable, il se plaint toujours, il demande toujours, on lui donne toujours et il n'est jamais satisfait. Sa faveur rejaillit sur son frère qui est aussi un peintre *admirable;* sur son fils qui a beaucoup de talent. Tout ce qu'on peut leur donner de travaux on le leur donne; et le jeune Giraud qui n'a

jamais rien produit, encore élève d'atelier, va lui aussi avoir sa commande.

Giraud a maison de ville et maison de campagne et bon nombre d'artistes meurent de faim, qu'importe *ce bon* Giraud a encore appétit.

Les autres personnages en faveur auprès de la Princesse sont les Vimercati mari et femme, fort peu réjouissants et de fort peu d'esprit; le marquis et la marquise de la Valette plus spirituels et fort assidus.

La Princesse s'engoue puis elle se désengoue sans bien raisonner ses engouements et ses désengouements. Son salon assez agréable autrefois et où se rencontraient bon nombre de gens d'esprit, devient triste parce qu'on n'y rencontre plus que des vanités stupides comme les Reiset, les Vimercati, des importants comme l'abbé Coquereau ou des esprits pointus comme le peintre Ch. Muller.

Les Giraud ont voulu à plusieurs reprises y implanter les deux Dumas, père et fils, mais leur outrecuidance a été trop forte.

Le soir, la porte de l'hôtel est en général fermée à qui n'est pas de la coterie intime; je regrette vivement la pente que suit la petite cour de la rue de Courcelles. Le service d'honneur est presque exclusivement fait par une vieille fée, Madame de Fly, jadis attachée comme dame de compagnie à Lady Wittingham, maîtresse du prince Paul de Wurtemberg. Le secrétaire des commandements, ancien ami intime de Madame Desprez, est un homme à réputation suspecte que les indulgents n'accusent que de p......

Le chevalier d'honneur est un bon et brave général qui a nom Bougenel, fort familiarisé avec la poudre, mais qui ne l'a pas inventée.

La dame d'honneur est la baronne de Serlay née Rovigo, intrigante affectant le dévouement, dont la grande faveur est déjà passée.

La baronne de St-Marsault et la comtesse Ratomska sont bien aimables et de bonnes façons, mais on n'en use que modérément.

Voici venir la fleur des pois!... tirez vos chapeaux, ce marquis de Mascarille c'est Reiset! le grand Reiset, le sublime myope comme Homère est resté pour l'éternité le sublime aveugle!... C'est Reiset qui à force d'avoir frotté son nez sur les vieux tableaux, s'est fait passer pour le plus grand connaisseur en fait d'art.

Il est ou semble préoccupé, il se carre dans sa courte taille, il se donne des airs de fatuité hautaine, si vous n'êtes pas de son avis, il sourit dédaigneusement, c'est le premier moutardier du pape, le grand amiral du lac d'Enghien et le plus courtisan des hommes sous un faux air de bonhommie.

Voici sa femme, maigre et blonde créature qu'un mot légèrement hasardé effarouchait jadis, et qui maintenant entend sans sourciller les gaillardises.

Voici Mademoiselle Reiset, jeune fille assez gentille d'ensemble et surtout de jeunesse, très joliment coquette qui a la tête tournée des grandeurs de sa famille, et qui jusqu'à présent refuse tous les maris qui se présentent, comme peu dignes d'elle.

Mlle Reiset ne sourcille non plus pas aux égrillarde-*ries qui se débitent* devant elle.

Comme l'esprit et la moralité de cette famille ont changé!

Au dîner que Reiset nous donna à sa campagne en 1850 en l'absence de sa femme et de sa fille, nous étions entre hommes. Un propos seulement léger sortit de la bouche de l'un de nous, et Reiset se récria en disant:

« *Pour Dieu ne polluez pas la demeure où ma femme* « *et ma fille vont bientôt se trouver.* »

Depuis ce jour Madame et Mademoiselle Reiset se sont aguerries, et le prude Reiset a pris son parti.

Ce que c'est cependant que la faveur des cours pour former les gens.

MERCREDI 6 MAI.

Aujourd'hui à deux heures, grande revue de 36,000 hommes au Champ de Mars pour le grand-duc Constantin. Il fait beau temps.

Hier, la comtesse Castiglione est venue seule chez Nieuwerkerke passer deux heures, prendre du thé, manger des gâteaux, etc. etc.

Nieuwerkerke a pris la peine de me dire ce matin que quoiqu'il n'y eût rien entre la comtesse et lui, il n'avait pas raconté à la Princesse Mathilde la visite de la Pompadour impériale.

Nieuwerkerke raconte même qu'il n'a aucune envie d'être son amant, que ce serait à lui une faute énorme que de compromettre pour cette petite satisfaction sa position auprès de la Princesse Mathilde et de l'Empereur.

Quoiqu'il en dise, il existe des relations d'une intimité quelconque entre la comtesse Castiglione et lui, et son imprudence est grande de la recevoir au Louvre.

Il avait dernièrement pour maîtresse une petite jeune fille ravissante, une de celles qui peignent dans les galeries du Louvre. Il lui a loué un logement dans le faubourg St-Honoré sur le chemin qu'il prend tous les jours pour aller chez la Princesse. Depuis quelque temps la jeune fille et sa mère qui favorisait le commerce de sa fille, se plaignent; elles parlent de déceptions douloureuses; c'est le bruit public, on en cause parmi les gardiens du Musée, et même dans la domesticité de la Princesse.

Mlle et Mme Poisson, c'est ainsi que se nomment ces deux dames, passent aux vétérans; *leur cause est entendue*, la Castiglione les éclipse de sa beauté fulgurante et surtout de son titre de maîtresse de l'Empereur.

Toutes les fois, et cela arrive souvent, que Nieuwerkerke honore de ses faveurs une nouvelle favorite, il vient, me prenant pour un *naïf*, me démontrer que les rendez-vous qu'il assigne ou qu'il obtient se passent en conversations insignifiantes; j'accepte tout ce qu'il me raconte et je crois ce que je veux croire.

La Castiglione annonce l'intention de venir un soir à minuit sur le toit du Louvre entendre sonner les cloches de toutes les paroisses de Paris! je sais bien quelles matines seront chantées au bruit de ces cloches. Hier, la folle comtesse parcourait avec Nieuwerkerke cette immense toiture, elle gravissait les pentes des frontons, et tout le monde en levant la tète pouvait l'apercevoir accompagnée *le surintendant* des beaux arts de Sa Majesté.

Il y a déjà trois ans au moins, Morny donnait un dîner où se trouvaient la Princesse, Nieuwerkerke et Edouard Delessert. La Princesse partit d'assez bonne heure, Nieuwerkerke partit de son côté et Delessert ne demeura pas deux minutes après le départ de la Princesse.

Nous étions quelques personnes chez la Princesse à attendre son retour en jouant un petit lansquenet avec la Desprez et je ne sais plus qui.

La Princesse arriva assez tard fort décoiffée, enfin un peu en désarroi et les joues vermillonées; cinq minutes après son arrivée on annonce Edouard Delessert, le jeu continue, la Princesse et Edouard y prennent part.

Sur un coup gagné par Edouard et comme il *passait la main*, la Princesse lui dit:

« *Vous vous en tenez à un seul coup?* »

Edouard avec un air d'assurance et de fatuité inconcevable lui répondit:

« *Mieux qu'une autre vous devriez savoir que je n'ai*
« *pas l'habitude de m'en tenir à un seul coup!* »

Le vermillonage des joues de la Princesse prit une teinte plus foncée, et il y eut un peu d'embarras dans sa contenance en présence de l'air triomphant du monsieur qui ne s'en tenait pas à un seul coup.

Nieuwerkerke et la Princesse se permettent des licences ... poëtiques, nous sommes dans un siècle de tolérance.

JEUDI 7 MAI.

Au bal donné samedi dernier par S. E. le ministre de la marine la Princesse Mathilde fit la rencontre de M. Chabrié ancien directeur des archives impériales remplacé récemment comme je l'ai raconté par le comte Léon de Laborde.

La Princesse alla vers M. Chabrié et lui dit tout haut:

« J'ai été bien désolée, M. Chabrié, de votre remplacement aux archives, surtout en sachant qui on vous a donné pour remplaçant. »

M. Chabrié ému a beaucoup remercié la Princesse et lui a répondu:

« Je remercie d'autant plus Votre Altesse Impériale qu'elle me fait entendre la première une parole sympathique. »

Quelques jours avant cette scène, Mme de la Redorte était venue trouver la Princesse et lui avait dit au nom de de Laborde que:

« Maintenant qu'il se trouvait investi par le choix de l'Empereur de hautes fonctions publiques, il espérait le retour des bonnes grâces de S. A. I. et la permission de se présenter de nouveau devant elle. »

La Princesse a répondu à Mme de la Redorte:

« *Que Monsieur de Laborde soit ce que l'on voudra, qu'on l'investisse de fonctions publiques, cela ne me regarde pas, mais je suis maîtresse chez moi, et Monsieur de Laborde n'y remettra jamais les pieds, dites le lui de ma part.* »

La Princesse a raison et cette exécution est juste.

La Princesse a de la droiture, un excellent premier mouvement, elle pourrait occuper une grande et importante position; malheureusement personne ne lui donne de conseils éclairés, et les gens qui l'entourent sont ou des intrigants, ou des gens qui ne connaissent ni le monde ni les cours. Il en résulte qu'elle n'a pas le crédit qu'elle devrait avoir parce qu'on ne lui fait pas tenir la ligne de conduite qui lui convient, parce que sous prétexte d'assurer son indépendance, on ne la fait pas insister sur le maintien de ses prérogatives.

VENDREDI 8 MAI.

Hier, Nieuwerkerke a vu Chabrié qui lui a raconté toute la scène avec Fould en présence de l'Empereur, scène après laquelle Chabrié a donné sa démission.

« L'Empereur prenait plaisir, a dit Chabrié, à me « pousser de questions, et comprenait très bien, que je ne « reculerais devant aucune révélation, il semblait jouir de « l'embarras de son ministre.

« L'Empereur a sur son bureau des verres qui por- « tent des noms; les uns sont à moitié pleins, les autres « le sont aux trois quarts, celui de Fould débordera in- « cessament.

« L'Empereur après ma démission m'a comblé, non « seulement il m'a nommé commandeur de la légion d'hon- « neur et conseiller maître à la Cour des comptes, mais « il a dit aux *Tuileries* en me désignant aux personnes

« qui l'accompagnaient : Messieurs, voici le plus honnête « homme que je connaisse. «

Le prince Napoléon est parti avant-hier pour Berlin où l'on dit qu'il espère récolter une femme ; je plains la malheureuse.

Son départ est la suite de son mauvais vouloir pour le grand-duc Constantin.

Hier, il y a eu pour ce prince une fête de jour au château de Villeneuve l'Etang ; ce soir nous avons un concert chez S. A. I. la Princesse Mathilde.

DIMANCHE 10 MAI.

Hier, il y a eu grand bal aux Tuileries, j'y ai rencontré Régnault le directeur de Sèvres qui m'a demandé de lui venir en aide pour la décoration de ses fayences et pour les modèles des vases ; nous allons donc travailler à restaurer en France l'industrie de la belle fayence.

LUNDI 11 MAI.

La cour part aujourd'hui pour Fontainebleau avec le grand-duc Constantin qui n'y demeurera que peu de jours.

Le roi de Bavière y est attendu le 17.

Hier, chez la Princesse Mathilde, j'ai dîné avec la *comtesse Castiglione* et son mari ; je lui ai offert mon

bras pour passer dans la salle à manger, et tout naturellement je me suis trouvé placé à côté d'elle à table.

Il est impossible de voir une plus séduisante créature, plus parfaitement belle: de beaux yeux, un nez fin, une bouche petite, des cheveux admirables, une gorge et des épaules ravissantes, et des bras, des mains, d'un contour irréprochable. La conversation de la comtesse est vive et légère; on peut lui dire des choses graveleuses et elle ne fait point la prude. Vimercati ne s'est point gêné pour lui faire entendre les polissonneries les plus fortes; ainsi comme elle mangeait un bonbon à la fleur d'oranger et qu'elle en aspirait la liqueur sucrée en le tenant serré entre ses lèvres.

« *Aimez-vous à sucer, comtesse?* » lui a-t-il dit.

La Castiglione lui a répondu:

« *A sucer quoi?* » . . . puis elle a ri d'une petite façon égrillarde fort réjouissante.

Après cette soirée, je demeure plus convaincu que jamais des relations intimes qui existent entre la Castiglione et Nieuwerkerke qui a fait toutes les maladresses imaginables. Avant l'arrivée de la Princesse il lui parlait bas; quand il s'est agi de passer dans la salle à manger, il ne lui a pas offert son bras, et il s'est placé aussi loin d'elle que possible.

Quant au comte Castiglione, jeune homme assez bien de sa personne, il est impossible de trouver un mari complaisant plus complètement dans son rôle qu'il ne l'est. Il nous a répété vingt fois:

« Je suis le modèle des maris, je n'entends et je ne « vois jamais *rien.* »

La Princesse a été fort aimable pour la Castiglione, elle ne voit point quelle rivale elle rapproche, et elle ne comprend pas que cette amabilité fera mauvais effet chez l'Impératrice. Nieuwerkerke lui fait jouer un vilain jeu.

Cet été nous verrons la Castiglione à Enghien.

Nieuwerkerke enhardi par le succés de ses imprudences, court je le crains pour lui, à sa perte.

VENDREDI 15 MAI.

Girardin donnait une soirée mardi dernier, les meilleurs chanteurs, pianistes, violons et autres musiciens avaient tenu à honneur de s'y faire entendre sans vouloir de rénumération, mais comme Girardin, l'homme du progrès, recevait une société d'élite, il avait parqué ses musiciens dans un salon particulier d'où il ne leur était possible de sortir que pour l'exécution de la partie du concert confiée à leur talent.

Girardin ce soir là tenait l'art à distance. Telle était l'étiquette inventée par l'ex-directenr de la *Presse.*

Le monde *d'élite,* admis chez Girardin, ne fut pas compromis par le contact de l'art ; ces amalgames *inconvenants* sont bons chez des parvenus tels que les grands seigneurs, mais chez Girardin ! . . . on pourrait croire que les artistes sont ses amis.

Vers la fin de la soirée, le *grand* Dumas précédant le *grand* Lamartine, se dirigea vers le parc aux artistes et lorsqu'il en eut entr'ouvert la porte, il cria de sa voix *la plus puissante :*

« Sa Majesté Lamartine, messieurs, cela vaut au moins « l'Empereur ! »

Lamartine ainsi annoncé se présenta dans sa superbe la plus superbe, et joua son rôle de roi avec une digne affabilité. Il avait laissé ce soir là son casque de Bélisaire dans son hôtel de la rue de la Ville l'Evêque.

Lamartine Bélisaire est tous les jours à son bureau rue de la Ville l'Evêque; en vous abonnant pour vingt francs à ses publications périodiques, vous êtes reçu par le grand homme, il vous tend lui-même son casque et vous dit :

« *Date obolum Belisario.* »

Vous laissez tomber votre napoléon dans la coiffure de bronze du vieux romain, vous recevez sa quittance et il vous reconduit jusqu'à l'antichambre.

Le général Ornano a mis la main sur deux lettres du maréchal Marmont. Le comte de Caen nous disait hier soir au Cercle Impérial :

« J'ai vu ces deux lettres; dans la première, écrite « lorsque Bonaparte n'était encore que général, Marmont « son aide de camp, le traite en parlant de lui comme une « sorte de crétin qui sera la cause de grands malheurs. »

« Dans la seconde, Marmont avoue sa trahison de 1814. »

Je veux voir le texte même de ces deux lettres pour leur accorder la portée qu'on leur donne; je sais combien il est facile de faire dire aux gens ce qu'on veut leur faire dire, en interprêtant une expression ou en changeant un mot. Enfin ces deux lettres seront publiées, nous verrons alors.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SAMEDI 20 MAI

La fameuse Païva dont j'ai parlé, il y a quelque temps, à propos de son entreteneur au présent royal ; disons d'abord que le dit entreteneur est un seigneur allemand, propriétaire de mines de [illegible] d'une richesse fabuleuse, et venons au présent qui n'est autre que la terre et le château de Pontchartrain, vendu deux millions par les d'Osmond.

La Païva a de compte fait : l'hôtel que Manguin bâtit aux Champs-Élysées et qui terminé et meublé aura coûté trois millions, deux millions de rente sur les fonds publics, des diamants et des bijoux pour des sommes énormes, et la terre de Pontchartrain.

La Païva a au moins quarante ans, elle est peinte et fardée comme une vieille danseuse de corde, elle a couché avec tout le monde, et son Allemand a tout au plus trente-six ans.

L'alcôve de la Païva cache des mystères qui seuls donneraient la clef de ces immorales prodigalités.

DIMANCHE 17 MAI.

Hier, en visitant l'Exposition des Beaux arts où quelques uns des meilleurs tableaux avaient été placés provisoirement dans une salle à part, pour donner au grand-duc Constantin une idée des travaux de nos artistes actuels, le prince remarqua un gardien amputé décoré de la légion d'honneur; il se le fit présenter et lui demanda où il avait perdu sa jambe.

« A Sébastopol, Monseigneur, » répondit le soldat.

Le grand-duc le complimenta sur sa croix.

Le soldat sans se déconcerter reprit:

« Si vous m'en donniez une, Monseigneur, je la place-« rais avec plaisir à côté de mon ruban rouge. »

Le prince ne put s'empêcher de sourire.

« Quand nous aurons inventé une décoration pour ré-« compenser nos ennemis, j'y songerai. »

Le prince aurait pu se souvenir qu'à Tilsit l'empereur Alexandre décorait les plus braves soldats français, et l'Empereur Napoléon les plus braves soldats russes.

L'Empereur, ayant reçu à Fontainebleau avant-hier de fâcheuses nouvelles de son ancien précepteur Vieillard, atteint d'une fluxion de poitrine, est parti hier matin par un convoi ordinaire du chemin de fer suivi seulement du général Montebello. Arrivé à Paris il a pris un fiacre à la gare et s'est immédiatement rendu chez Vieillard auquel il a prodigué toutes sortes de marques d'affection et de sollicitude; puis il a voulu dire encore une fois adieu au

grand-duc Constantin surpris et charmé de cette visite inattendue, et il est reparti pour Fontainebleau par le convoi ordinaire.

Le prince Napoléon est reçu en Prusse par la famille royale et par la population de la façon la plus cordiale et la plus distinguée.

Ces gens là ne le connaissent pas. Je causais hier soir de lui avec Plancy, frère de l'écuyer du roi Jérôme, ancien député à l'assemblée législative, qui me disait:

« *On ne saurait croire à quel point il est mauvais à « moins de l'avoir vu de près.* En 1848, 1849, 1850 il ne « se mêlait point avec nous, mais il avait soin de se tenir « en parfaite amitié avec les plus ardents socialistes; nous « le méprisions à tel point, qu'un jour me promenant avec « Achille Fould et l'ayant rencontré je crus devoir le sa- « luer, car il venait quelquefois en visite chez ma mère. « Achille Fould qui ne le salua point, me dit: comment, « saluez-vous une canaille comme ça! »

J'ai vu hier soir Mérimée au Cercle Impérial, nous avons longuement parlé des travaux du Louvre, de l'architecte Lefuel, et je constate avec plaisir que nous sommes d'accord sur l'œuvre et sur son auteur.

Mérimée pense comme moi que Lefuel manque de science et de goût, ce qu'il possède c'est une outrecuidance soutenue par le ministre d'Etat. La construction et la décoration du nouveau Louvre peuvent aller de pair; tout cela est décidé et mené par un ignorant sans esprit, on verra trop tard ce qu'il en coûte de confier de tels ouvrages au premier venu.

La postérité gravera un jour sur le fronton du nouveau *Louvre:*

In artem tyrannidem probrorans exercente Fould
Lefuel dedecorante
Lapidem
Et deflorescente architecturam
Aedificat it
Monstrum informe et hac
arte
Depalmavit elegantiam et caruit sensu
Communi

MERCREDI 20 MAI.

Deux sénateurs d'opinion opposée viennent de mourir: Vieillard, ancien précepteur du frère aîné de l'Empereur, jouant le républicain sous l'habit brodé, affectant une franchise et une indépendance qui lui ont été autant d'échelons pour monter jusqu'au sénat; faux paysan du Danube, à tout prendre très aristocrate. Vieillard pouvait avoir été un très bon précepteur; les qualités de son cœur étaient sans doute excellentes, mais excepté pour l'Empereur qui l'aimait, sa mort n'est une perte pour personne, on peut trouver en France vingt mille sénateurs de la même force.

Le marquis de Pastoret, ancien légitimiste et l'homme de confiance de S. A. R. Monseigneur le duc de Bordeaux; homme du monde, légèrement littérateur, *ami des arts,* homme à bonnes fortunes. Pastoret a touché légèrement à tout et il ne restera rien de lui, pas même la qualité de *justum ac tenacem.*

Son père avait été fort révolutionnaire en 1791 et il est mort subrogé tuteur de Monseigneur le duc de Bordeaux. Pastoret, mort avant-hier, avait été d'un légitimisme intime, le correspondant, l'ami du duc de Bordeaux, il est mort sénateur de l'Empire.

Pastoret avait été le premier amant de la jolie duchesse de Vallombroso (Mlle de Béarn); j'étais initié à toute cette intrigue, car je remettais des lettres à la duchesse. Pastoret me rendait le même service auprès de la vicomtesse de *** !

Ces temps sont loin, nous étions jeunes alors, ou du moins j'étais encore jeune et j'aimais passionnement; je croyais à tout, parce que l'amour ouvrait mon âme à toutes les nobles et bonnes émotions. J'appartiens à cette race d'hommes que le monde ne peut connaître et qu'il jugera toujours à faux. Je n'aime pas et ne puis aimer à demi, je m'enferme dans mon amour et ne tiens à être connu que de lui.

Otez à la vie de l'homme les liens du cœur, les énivrements de l'amour et pesez le reste ! . . . le reste est vanité. L'homme vit par le cœur, car même les sens appartiennent au cœur, celui qui les en sépare se rend tout semblable à la bête que l'instinct et le mouvement du sang poussent vers le plaisir.

SAMEDI 23 MAI.

Hier, Pastoret et Vieillard ont été portés à leur *dernière demeure.*

Aucun des amis politiques de Pastoret n'a suivi son cercueil, pas un légitimiste n'a voulu se souvenir de l'homme privé, on n'a vu que l'homme politique excommunié par le parti.

Quant à Vieillard, il a causé même après sa mort un scandale ; l'ami de l'Empereur, le sénateur est entré dans l'éternité comme d'Holbach aurait pu lui conseiller d'y entrer. Son exécuteur testamentaire a argué d'un codicile trouvé au moment où le convoi allait se mettre en marche pour empêcher la cérémonie religieuse. « Vieillard, a-t-il « dit, ne veut pas être porté à l'église. Il tenait à donner « cet exemple de philosophie. »

Le corps s'est donc acheminé sans prières vers le cimetière. L'Empereur s'était fait représenter par le marquis de Chaumont Quitry, chambellan, qui indigné n'a pas consenti à suivre le corps d'un homme qui souffletait ainsi les croyances de tout un peuple, il s'est retiré.

Les journaux racontent ce matin les obsèques de Pastoret, ils se taisent sur les obsèques de Vieillard.

Ce Vieillard était une mauvaise nature, il savait bien le triste effet que devait produire le scandale qu'il préparait, combien l'Empereur en devait être affligé ; il a voulu faire parler de lui.

Un homme qui a assez peu le respect humain pour laisser comme testament à toute une population la négation de Dieu, est un méchant homme. S'il est malheureux au point de n'avoir aucune croyance, que lui sert de faire parade de son athéïsme et quel mal lui causeraient les prières de quelques vieux prêtres, mêlées aux regrets de quelques amis.

L'égoïste, orgueilleux et ignorant se croit fort parce qu'il nie ce qu'il ne peut expliquer, et il pense s'élever au-dessus de la foule qui croit et espère. Pauvre insensé, pourrait-on lui dire, explique donc l'éternité dans laquelle tu entres.

Mérimée qui n'est pas baptisé aurait dû prononcer l'oraison funèbre de l'homme qui niait Dieu.

Pauvre sénat, pauvre cloaque de toutes les infirmités, comment veux-tu être respecté ? qui es-tu ? qui portes-tu dans ton flanc gangrené ? qui es-tu obligé d'honorer dans la mort comme tu les as honoré dans la vie ?.... des renégats qui ferment les yeux ayant encore sur le visage la pourpre de la honte ; des athées pourriture oubliée par le XVIIIe siècle et qui ne savent qu'insulter en mourant au peuple qui attend d'eux un exemple, au gouvernement qui les avait placés dans les conseils de la nation.

Deux sénateurs meurent, et pour être charitable envers eux et par respect pour soi-même, on se tait. Ce n'est pas avec de tels hommes qu'on moralisera le pays. On dit ce matin par la ville :

« *L'ami de l'Empereur est mort comme un chien !* »

Je me trompais en disant que les journaux se taisent ce matin sur les obsèques de Vieillard, j'ouvre le *Journal des Débats* et j'y trouve un rendu compte terminé par ces mots :

« *Le corps du défunt a été porté directement au cimetière de l'Est.* »

Le vieux journal voltairien a dû jouir de cette inconvenance, aussi parle-t-il des députations qui accompagnaient *le mort :*

Le général Lovoëstine, l'amiral Hugon, Boulay de la Meurthe, le comte Lemarrois, pour le Sénat et comme anciens collègues des assemblées législatives MM. Dupin, Luneau de Tocqueville, Beaumont de la Somme, Havin, Taschereau, puis M. Mocquard secrétaire particulier de l'Empereur !

« Un bataillon d'infanterie avait été commandé pour « le service du cortége. M. Boulay de la Meurthe a pro- « noncé un discours dans lequel il a rendu hommage aux « qualités éminentes qui distinguaient le défunt ! »

Donnez des aumôniers à vos soldats quand vous les envoyez à la guerre et faites leur ensuite honorer les morts qui lèguent à ceux qui leur survivent ces paroles odieuses : « *La religion est un mensonge !* » Et toi, vil Sénat, délègue l'ancien vice-président de la République pour rendre hommage en ton nom, *aux qualités éminentes* qui distinguaient le défunt !

Basse et indigne flatterie envers un pédagogue sans croyance qui ne devait son titre qu'à un souvenir de vieille amitié.

DIMANCHE 24 MAI.

L'Empereur, ayant appris le matin même de la mort de Vieillard la recommandation faite par ce vieux Voltairien de porter son corps directement au cimetière, avait expédié par le télégraphe à Quitry l'ordre de ne point accompagner le convoi. Aussi Quitry a-t-il été vivement

approuvé d'avoir deviné les sentiments de l'Empereur en s'abstenant de le représenter à une cérémonie qui devenait un scandale.

Fould se présente pour remplacer Pastoret à l'académie des Beaux arts comme académicien libre. Pauvre académie, les hommes politiques ou qui touchent à la politique t'envahissent! Fould avec l'habit de l'Institut, ce sera Judas en abbé!

Ce matin à six heures, les échafauds qui masquaient le gros pavillon du Louvre du côté des Tuileries ont été renversés avec un bruit épouvantable. Ce pavillon n'est pas alourdi par des accouplements de colonnes, aussi fait-il meilleur effet que les pavillons latéraux. Lefuel qui commence à comprendre le mauvais effet de ces accouplements de colonnes, disait ce matin :

« Si l'Empereur le désire, leur enlèvement est très « facile. »

La statuaire du moment continue sa marche de plus en plus détestable, c'est hideux; l'ornementation ne vaut guère mieux.

Les ornemanistes de notre époque sont des ouvriers, pas un n'a d'esprit ni d'imagination.

La Rochejaquelein va partout demandant des conseils et se posant en homme blessé décidé à quelque grave résolution. Il colporte une lettre de Monseigneur le duc de Bordeaux, insérée, il y a une dizaine de jours, dans les journaux légitimistes et adressée par le prince exilé au général de La Roshejaquelein à propos de la mort de la vieille marquise de La Rochejaquelein.

« Cette lettre est une insulte pour moi, dit La Roche- « jaquelein, le prince saisit l'occasion de la mort de ma « mère pour m'injurier, il termine sa lettre en disant à mon « oncle que le nom de La Rochejaquelein si dignement porté « par lui sera continué dans ses traditions d'honneur par « mon fils Jullien ! . . . Je suis donc, moi, un flétri de la « police correctionnelle, qu'on me passe sous silence ! ! »

La Rochejaquelein malgré tout n'est pas fâché de faire un peu de bruit, et pourvu qu'un soufflet attire l'attention du public, il y offrira sa joue.

Je lui ai dit qu'il ne devait pas être surpris du langage de M. le duc de Bordeaux, la position du sénateur de l'Empire blessait les légitimistes, que d'ailleurs il fallait laisser tomber tout cela et ne pas établir de polémique.

La Rochejaquelein ne parlait de rien moins que de demander satisfaction au duc de Bordeaux. J'ai souri et j'ai répondu :

« *Vous seriez ridicule, mon cher, et rien de plus.* »

La Rochejaquelein qui a passé du légitimisme au Sénat Impérial après avoir sollicité de Lamartine et de Ledru-Rollin en 1848 l'ambassade de Pétersbourg, voudrait être honoré par les légitimistes. Il voudrait aussi être considéré par l'Empereur comme un homme dévoué et indispensable et ce n'est qu'un important sans portée qui a cru un moment pouvoir opposer pour la présidence de la République sa candidature à celle du Prince Louis.

C'est une grenouille qui s'enfle, mais sans crever.

MARDI 26 MAI.

Il a recommencé à pleuvoir dans l'intérieur du Louvre; les plafonds de la galerie d'Apollon sont traversés et le parquet en plusieurs endroits est recouvert de sciure de bois pour recevoir l'eau. L'escalier de Henri II était encore hier changé en torrent. Le pavillon de Beauvais où sont les plus précieux dessins a été également inondé deux fois en huit jours. Lefuel ne s'émeut de rien, que lui font ces misères; il répond à tout:

« *Oui, le toit est découvert, les tuyaux pour l'écoulement des eaux ne sont point terminés.* »

Quant à Nieuwerkerke, il a fini par être persuadé qu'il est très simple que nous soyons sans abri contre la pluie. Lefuel est impeccable pour le moment, il arrange un bel appartement pour le directeur général des Musées, et il va commencer par ordre de l'Empereur les restaurations de l'hôtel de la Princesse Mathilde.

L'Empereur, l'Impératrice et le roi de Bavière sont arrivés à Paris.

L'Impératrice ne s'est pas fait aimer à Fontainebleau; elle a été aussi disgracieuse que possible envers les habitants et la garnison; lorsqu'un feu d'artifice était tiré dans le jardin particulier, elle faisait fermer toutes les portes du parc malgré la demande des habitants qui auraient été bien aises de jouir du coup d'œil.

Malheureusement l'Impératrice confond la morgue et la dignité; elle a peur qu'on ne la trouve pas assez Im-

pératrice, elle fait de la hauteur sans raison, et d'un autre côté elle laisse les Delessert prendre avec elle des allures étranges.

Quelque soit en France la puissance des idées démocratiques, on n'y aime point les reines parvenues, l'orgueil national s'accomode mal d'une Impératrice que l'on coudoyait hier chez sa marchande de modes ou sur le boulevard; l'Impératrice Eugénie pense qu'avec de la morgue et ses généalogies espagnoles elle peut tenir tout le monde à distance, elle se trompe, elle saura peut-être un jour (nous sommes loin de le lui souhaiter) combien il est malheureux de n'être pas aimée!

Le monde qu'elle fait inviter aux voyages dans les résidences est curieux. Il y avait à Fontainebleau Mme de La Grange (Mlle de Flavigny), femme de l'écuyer de l'Impératrice, impertinente, aussi désagréable au moral qu'au physique. La dite La Grange écrivait chaque jour des petits pamphlets sous forme de lettres adressées à sa mère contre les gens et les choses qui l'entouraient. Ces lettres pamphlet colportées dans le faubourg St Germain ont fort diverti le parti légitimiste orléaniste. Ce pauvre parti était heureux, on ne s'abordait qu'avec ces mots: *« Connaissez-« vous la dernière lettre de Mme de La Grange? »* ... et alors on la relisait, on en faisait des gorges chaudes, c'était charmant.

MERCREDI 27 MAI.

Le roi de Bavière est venu hier visiter le Louvre à l'improviste et incognito; il était cependant accompagné de deux ou trois personnes de sa cour parmi lesquelles le jeune prince de Latour-Taxis. Le général Béville et Tascher de la Pagerie, premier chambellan de l'Impératrice, le conduisaient.

Nieuwerkerke qui n'avait pas été prévenu présidait aux Champs Elysées le jury de révision des beaux arts; je me trouvais seul au Louvre dont j'ai dû faire les honneurs à notre royal visiteur.

Le roi de Bavière, âgé de 46 ans, est mince et d'une taille bien prise, sa figure est laide et commune. Il ne manque pas d'intelligence et les arts l'intéressent assez vivement. Il doit revenir pour compléter sa visite de nos galeries.

Pendant notre longue promenade il m'a demandé si Horace Vernet était à Paris, et sur ma réponse affirmative, il m'a exprimé le désir de faire exécuter par cet artiste un grand tableau de la bataille d'Austerlitz pour le musée de Munich.

« Un tel tableau, m'a-t-il dit, sera mieux compris par « un artiste français et par un artiste du mérite de Vernet « que par nos artistes allemands. »

Les pièces historiques du Musée des Souverains intéressent beaucoup le roi; la bible de Charles le Chauve, *l'évangiliaire* de Charlemagne, etc. etc.

JEUDI 28 MAI.

Simart, sculpteur distingué et membre de l'Académie des Beaux-arts, est mort hier à l'âge de 46 ans.

En se rendant au jury de l'exposition il avait fait, il y a peu de jours, une chute sur le genoux ; l'inflammation s'est emparée de la cuisse et des intestins et comme Simart était d'une constitution scrofuleuse la maladie est devenue compliquée de phlébite et il est mort. C'est une perte, quoiqu'il eût fait pour M. le duc de Luynes une bien mauvaise statue de Minerve à l'instar de celle qui existait au Parthénon.

SAMEDI 30 MAI.

La Princesse Mathilde part aujourd'hui pour Saint-Gratien, sa résidence d'été. Elle m'a écrit hier une petite lettre charmante pour me dire de ne pas oublier que mon appartement m'y attendait.

Reiset marie sa fille à M. Ségur d'Aguesseau, secrétaire d'ambassade, que, la Princesse aidant, on a l'espoir de faire entrer dans la maison de l'Empereur.

Le bourgeois gentilhomme s'avance, la chétive pécore crévera un de ces jours. Villot et lui sont très marris d'un gros chagrin, ils comptaient se présenter à l'Académie des Beaux arts comme académiciens honoraires, mais on

annonce les candidatures de Fould, de Haussmann et de Mercey. Villot et Reiset sont tristes et *nolunt consolari!*

Marochetti est venu me chercher hier pour me montrer son monument de Mme de La Riboisière dans la chapelle de l'hôpital La Riboisière. Ce monument est fort beau, les figures de marbre sont légèrement colorées, cela fait bien, surtout au point de vue de l'harmonie. Les Grecs coloraient leurs marbres, ils n'avaient pas tort.

MARDI 2 JUIN.

Fould retire sa candidature à la place d'académicien libre, devant la candidature du prince Napoléon, mais comme il tient à faire partie de l'Académie des Beaux arts, voici la combinaison à laquelle il s'est arrêté:

Nieuwerkerke, membre libre, serait nommé membre titulaire à la place de Simart qui vient de mourir. Cette proposition a été faite à Nieuwerkerke qui l'accepte à la condition de ne faire aucune démarche. Fould, plus calin qu'il ne l'a jamais été quand il a besoin des gens, a montré à Nieuwerkerke la liste qu'il propose à l'Empereur pour combler les vides occasionnés par la mort dans les rangs des sénateurs. Nieuwerkerke est proposé, l'Empereur a répondu:

« *J'ai déjà pensé à lui, mais il est encore un peu jeune.* »

Cependant Fould a dit:

« *Vous serez malgré tout appelé au Sénat plus tôt que vous ne le pensez.* »

Nieuwerkerke en me racontant hier à S[t]-Gratien toute cette affaire a ajouté :

« *Vous comprenez combien une telle nomination serait* « *bonne pour l'administration des Musées, car ce qui élève* « *le chef, élève aussi les fonctionnaires sous ses ordres.* »

Je n'ai rien répondu, mais je trouve que les élévations se cumulent trop sur le chef, et que loin d'élever les conservateurs qui après tout sont la vraie direction du Musée, Nieuwerkerke ne s'est occupé qu'à les effacer en toute occasion auprès de l'Empereur, auprès du ministre, auprès du public. Nieuwerkerke ne défend ni les intérêts, ni l'amour-propre des conservateurs ; il trouve à peine convenable pour lui un traitement de 20,000 francs accompagné d'un beau logement, du chauffage et de l'éclairage, mais les conservateurs qui devaient être logés ne le sont pas, ils ne touchent que 6000 francs de traitement et n'ont pas d'indemnité de logement.

Les conservateurs sont autant que possible tenus à l'écart, et même dans leurs travaux ils sont sans cesse contrariés parce que le directeur général veut ou ne veut pas acquérir telle ou telle chose, parceque persuadé par l'ambition de se mêler de tout, il désorganise tout le personnel du Musée pour faire une exposition. Nieuwerkerke a l'infatuation de la puissance, il s'incline seulement devant les nécessités de son intérêt personnel, ainsi quelque sottise (et Dieu sait si elles surabondent) que fasse Lefuel, il prend vivement son parti, car Lefuel lui arrange un bel appartement et va restaurer l'hôtel de la Princesse Mathilde.

Nieuwerkerke veut faire tout, veut être de tout aussi n'y a-t-il pas de direction des Musées.

Horace Vernet refuse d'exécuter le tableau que demande le roi de Bavière ; il dit pour s'excuser que les travaux commandés par l'Empereur absorberont les années qui lui restent à vivre.

VENDREDI 5 JUIN.

Castellane, le fils du maréchal, après avoir été expulsé de l'armée pour fautes presque infamantes, y avait été réintégré par la faveur de l'Empereur au grand scandale de tous les officiers français. Le drôle donne aujourd'hui sa démission pour épouser Mlle Sapia, sœur du directeur de la comptabilité du ministère d'Etat. La famille Castellane fait tout ce qui dépend d'elle pour empêcher ce mariage, car la demoiselle est connue pour avoir été la maîtresse de Fould.

Le mariage n'en aura pas moins lieu ; la demoiselle a fait de son frère, petit copiste à 1500 francs, un directeur de comptabilité, elle saura bien faire quelque chose pour son mari, ce n'est après tout qu'un conte des mille et une nuits.

Le maréchal Castellane a du malheur, sa femme était une fieffée p... Son fils aîné qu'on donnait pour modèle à toute la jeunesse épouse Mlle de Talleyrand à laquelle il mange quatre-vingt mille livres de rentes et il meurt après avoir laissé découvrir qu'il n'était qu'un p...

La fille aînée, la marquise de Contades, maîtresse de Coislin qu'elle a ruiné et dont elle a un enfant, du général

Fleury qui l'a quittée pour se marier, de Lord Seymour qui l'a gardée quinze jours, etc. etc.

A propos de l'abandon de Fleury, elle a représenté à l'Empereur le tort que cet abandon faisait à sa fortune, et elle s'est fait donner douze mille francs de pension par l'Empereur. L'Impératrice veut bien faire élever le fils de Coislin !

Mme de Hatzfeld, femme de l'ambassadeur de Prusse, est la seule femme bien de toute cette famille, mais aussi elle est très bien et fort recommandable.

LUNDI 8 JUIN.

Le moment des élections approche et les partis politiques se préparent à exploiter ce temps d'émotion générale.

Les journaux du vieux parlementarisme cherchent à faire revivre l'amour des anciennes luttes, des anciens tournois de la parole, si avantageux à quelques parleurs, mais en réalité si funestes au pays.

Vous faites sonner bien haut, peut-on leur dire, les félicités d'un régime de discussion libre où toutes les grandes questions sont traitées, approuvées ou rejetées à la majorité. Vous aimez les rois *qui règnent sans gouverner ;* votre beau régime avec ses bascules fictives a été deux fois mis de côté par des minorités factieuses et deux révolutions de la rue ont brisé deux trônes ; la dernière fois c'était en 1848.

Il faut lire le *Journal des Débats* pour se faire une idée de l'infatuation des anciens parlementaires de ces

gens dont toutes les belles combinaisons ont fait aboutir le socialisme.

Le *Journal des Débats* n'a pas assez de ménagements pour parler des émeutes qui viennent d'avoir lieu en Belgique. Le parti catholique présente un projet de loi sur *la charité* vivement attaqué par des citoyens de la force de M. Rogier et Frère Orban; discuté pendant plus d'un mois, il est enfin adopté, mais alors M. Frère Orban et tous ses amis de la gauche y aidant, l'émeute se forme, on insulte le nonce du pape et les députés catholiques; on brise les vitres des établissements religieux; on attaque les maisons des directeurs de journaux catholiques.

Dans toutes les provinces les mêmes scènes se renouvellent, seulement avec plus de gravité; on saccage deux couvents, on veut brûler vif un frère de la doctrine chrétienne!

Le *Journal des Débats* nomme ces *gentillesses* les émotions passagères inhérentes aux gouvernements parlementaires et il accuse d'ailleurs le parti catholique d'être l'auteur de ces émeutes.

1° En présentant une loi qui tendait à laisser aux donateurs le droit de nommer les Institutions auxquelles ils veulent donner le soin d'administrer les sommes qu'ils consacrent aux œuvres de charité.

2° En ayant des évêques qui osent faire des mandements contre les cours de philosophie professée par les établissements de l'Etat, qui se croient chargés d'avertir les pères de famille qu'on apprend à leurs enfants que Dieu est un mot, la religion un leurre et que la *personnalité humaine* est au-dessus de tout.

Le *Journal des Débats* trouve le spectacle des émeutes peu alarmant.

Ici en France, les socialistes préparent quelque tentative de manifestation au moment des élections. Ils rêvent même l'assassinat de l'Empereur, et les légitimistes les plus niais, les plus nuls, les plus sans vergogne partent pour se trouver auprès du duc de Bordeaux quand *le coup sera fait !*

Voilà où en sont un tas de petits sots qui ne font que jouer au club ou entretenir des filles de bas étage.

Que feriez-vous de votre prince s'il lui était donné de rentrer ?... Pauvre homme et pauvres hommes !!!

VENDREDI 12 JUIN.

Le *Moniteur* publie ce matin une liste de nouveaux sénateurs qui n'admet aucune illustration dans ce malheureux corps.

C'est d'abord M. Haussman préfet de la Seine, ancien avoué, mal connu.

Piétri, préfet de police.

Le général Niel, le maire de Nantes, etc. etc.

Les journaux de l'opposition publient leurs listes de candidats aux prochaines élections à Paris.

Le général Cavaignac, J. de Lasteyrie, puis des gens de toutes couleurs, enfin la coalition où se coudoient le socialiste et le Philippiste.

DIMANCHE 14 JUIN.

Le ministre de Bavière, le baron de Wedlant, m'a écrit hier pour m'annoncer que le roi son maître m'avait nommé chevalier de première classe de son ordre royal de St-Michel.

VENDREDI 19 JUIN.

Les élections s'ouvrent dimanche prochain, les oppositions s'agitent et cherchent à agiter le corps électoral. A Paris les noms de 1848 sont remis en avant. C'est Cavaignac, Bastide, Goudchaux, Lasteyrie, etc. etc.

Le *Journal des Débats*, si prononcé contre les coalitions, se coalise avec les démocrates purs.

Le gouvernement se donne le tort de patronner comme candidats à la députation une foule de nullités qui n'ont d'autre titre que d'appartenir comme fonctionnaires à la maison civile de l'Empereur.

La nomination de M. Haussmann comme sénateur fait crier tout le monde, elle est un scandale !

L'appartement que Nieuwerkerke se fait faire au Louvre prend dix-sept pièces du premier étage. Lefuel ne sait plus comment s'en tirer ; depuis le jour où cet appartement a été décrété, les exigences de Nieuwerkerke ont été chaque jour s'accroissant. Il ne demandait d'abord

qu'un bon logement de garçon ; aujourd'hui il est arrivé à l'appartement complet, salons, chambres, cabinet, salle à manger, salle de bains, etc. etc.

Quant aux conservateurs, il est parfaitement inutile qu'ils soient logés; il est même inutile qu'ils occupent un cabinet décent, des espèces de greniers leur suffisent.

Cependant Nieuwerkerke ne dîne ni ne déjeune au Louvre, il passe la moitié de l'année à la campagne et il est plus occupé des choses extérieures que de celles du Musée. Il vise au Sénat et lorsqu'il y sera parvenu il s'occupera moins encore du Musée.

L'exaspération est grande parmi les artistes contre l'administration de l'exposition. Les amis du directeur et de MM. de Chennevières et Clément de Ris y occupent toutes les bonnes places. Quelques réclamations énergiques ont été si bien appuyées qu'il a fallu y faire droit.

Dimanche, je suis allé à St-Gratien chez la Princesse Mathilde, mais j'en suis revenu avant dîner.

L'intérieur de cette pauvre Princesse est devenu déplorable. Elle est cette année à la campagne avec Nieuwerkerke et Mme de Fly, lectrice, qui ressemble à une vieille entremetteuse.

Mme Vimercati y passe une partie de l'été.

Puis, avec les deux Giraud se trouvaient dimanche Arago, farceur de mauvais ton, le faux et plat Soulié. La conversation s'est traînée toute la journée en sots calembourgs et jeux de mots plus bêtes les uns que les autres. On a aussi causé à table devant les domestiques des prêtres et de la religion et avec cette inconséquence trop fréquente et si malheureuse chez la Princesse, on a tourné en dérision *les prêtres* et le culte.

Vraiment la société de la Princesse devient impossible, elle se compose d'ennemis déguisés, de vils courtisans et de bateleurs.

Sous prétexte de demeurer plus libre chez elle, on lui fait exclure tous les gens d'un peu de valeur; le sens intellectuel baisse dans ses réunions, les grands ordonnateurs et dispensateurs de faveurs sont les Giraud, les quémandeurs les plus infatigables que je connaisse. Charles prône Eugène, Eugène prône Charles, et tous deux commencent à prôner le jeune Victor, fils d'Eugène. Avec cela les Giraud se plaignent toujours, obtiennent toujours, il faut bien qu'être démocrate serve à quelque chose.

La Princesse emploie sa journee à faire de l'aquarelle avec E. Giraud ou à ordonner ses jardins avec Nieuwerkerke, puis elle va visiter les Reiset tout gonflés de la couronne de comtesse qui arrive sur la tête de leur fille!

SAMEDI 20 JUIN.

Bacciochi m'a annoncé hier soir que l'empereur de Russie avait envoyé au ministre de la Maison une croix qui m'est destinée.

DIMANCHE 21 JUIN.

J'ai voté ce matin à la mairie du 4e arrondissement, *section 3, rue* des Prêtres St-Germain 10.

Nous avons au Louvre comme bibliothécaire des Musées (sinécure) un vieillard qui a perdu bêtement en spéculations une assez jolie fortune. Ce vieillard, très ancien ami de Nieuwerkerke, est devenu en présence d'une position gênée une sorte de mendiant aigre fin mécontent de tous et de tout; ayant perdu toute délicatesse il est enfin sur la frontière du pays des chevaliers d'industrie.

Le marquis de Bruslard puisqu'il faut le nommer par son nom, raconte à qui veut bien recevoir ses confidences, que la Princesse Mathilde et Nieuwerkerke ont un fils qu'on fait élever secrètement, que ce fils a été longtemps dans les environs de la rue de Courcelles; maintenant Bruslard ignore où il se trouve, mais (dans un intérêt de chantage, je suppose) il recherche sa trace.

Le *très honorable* Bruslard ajoute que Nieuwerkerke lui a proposé, il y a déjà quelques années, de reconnaître cet enfant comme sien, et de lui passer ainsi son titre et son nom. Bruslard aurait demandé trente mille francs, on ne lui parle plus de l'affaire, il en est furieux; il fait bon marché de son titre et de son nom pourvu qu'on donne 30,000 francs à palper à ses soixante-quinze ans!

LUNDI 22 JUIN.

J'ai reçu hier de S. M. l'empereur de Russie la croix de chevalier de seconde classe de l'ordre de Stanislas. Cette croix équivaut à nos croix de commandeur, elle se porte au cou.

MERCREDI 24 JUIN.

Les élections jusqu'à présent sont bonnes pour le gouvernement. Dans les départements à peine deux ou trois opposants ont pu arriver.

A Paris comme toujours la bourgeoisie et les ouvriers recommencent leur campagne révolutionnaire.

Carnot et Goudchaux sont nommés ; trois élections, faute de majorité, sont à recommencer le 5 juillet prochain. Dans ces trois élections se trouve celle du général Cavaignac qui portée dans un grand nombre de départements n'est arrivée qu'à Paris où elle a produit une élection dont le résultat est celui-ci :

Cavaignac 10,345.

Firmin Thibaut 10,108.

Il serait temps d'en finir avec la reconnaissance due par le peuple français au général Cavaignac. Il n'a vaincu l'émeute en 1848 qu'à regret. Il a été mou dans la répression, et mou dans sa présidence. Il était lié avec les rouges et regrettait de les combattre pour le succès de son élection. Cet homme si intégre a retardé le départ des malles postes. Enfin, pour être juste, nous devons dire que c'est une nullité trop montée en louanges.

JEUDI 25 JUIN.

L'Empereur est parti ce matin pour passer un mois à Plombières dont les eaux lui ont été salutaires l'année dernière.

On a découvert ces jours derniers un nouveau complot contre la vie de l'Empereur. Ce complot tramé à Londres par nos réfugiés devait être exécuté par des Italiens, car ces honnêtes Italiens, si intéressants, que l'Angleterre couvre de sa protection, fournissent dans les complots leur appoint d'assassins.

Vingt personnes dont trois Italiens sont arrêtées; l'affaire sera, dit-on, livrée à la cour d'assises dès que les élections seront entièrement terminées.

JEUDI 2 JUILLET.

Une partie de l'armée indigène de l'Inde est en pleine insurrection contre la puissance anglaise qui est obligée d'envoyer promptement des renforts. A Dehli la banque a été pillée et les Anglais ont été massacrés.

On prétend que l'Angleterre demandera des troupes à la France, j'examinerai plus tard cette question.

SAMEDI 4 JUILLET.

L'insurrection mazzinienne comprimée à Gênes s'empare d'un brick, débarque dans le royaume de Naples, délivre des prisonniers, marche contre les troupes royales, est dispersée; le brick repris par la marine napolitaine.

A Gênes deux cents arrestations, saisie de deux mille fusils, de stylets, etc. etc.

Tel est le bilan des nouvelles italiennes d'hier, tel est le résultat de cette politique piémontaise si vantée par le *Journal des Débats*, qui consiste à tolérer en Piémont tout ce qui est réfugié des autres parties de l'Italie à les y attirer, à les encourager.

Le Piémont est gonflé de sa participation à la guerre de Crimée, de son ambition, et il ne voit ou ne veut pas voir qu'il travaille pour Mazzini.

Les encouragements qui lui ont été donnés au congrès de Paris ont été une grande faute politique !

DIMANCHE 5 JUILLET.

On arrange pour le prince de Canino un appartement au Jardin des plantes, j'ignore et personne ne sait à quel titre.

Le prince trouve l'appartement mesquin ; l'ex-président de la République romaine, l'ancien ennemi de la France, mauvais mari, mauvais père, mauvais citoyen,

joueur sans vergogne avec lequel on ne veut pas jouer qu'argent sur table, homme sans aucune considération, prêt à toutes les lâchetés comme à toutes les ingratitudes, lié avec les plus mauvais révolutionnaires, est cependant l'objet des faveurs du gouvernement.

Une chose digne de remarque, c'est qu'il suffit aujourd'hui de porter un nom cher aux révolutionnaires et de demander quelque faveur, pour être sûr de l'obtenir.

Arago, inspecteur des Beaux arts, veut être directeur des Beaux arts ; il arrivera !

Arago est un mauvais peintre, viveur et joueur. Impérialiste aujourd'hui, il sera républicain demain, c'est une chauve souris qui tour à tour rampe ou vole.

Le prince Napoléon le tient dans son intimité, la Princesse Mathilde le traite en ami familier, le ministre le caresse et Nieuwerkerke le tutoie !

On croit encore aux conversions, cela est superbe !...

La Restauration amnistiait avec peine les Vendéens et gardait ses faveurs pour les prétendus libéraux et les hommes du premier Empire. Elle ne reconnaissait pas les titres et les promesses accordés et faites aux soldats royalistes des cinq départements de l'ancienne Bretagne, elle les laissait même traiter de brigands.

Les princes n'allaient qu'avec restriction et froideur visiter ces malheureux pays qui avaient tant souffert.

En 1830 le marquis Maisons, un des Bonapartistes ralliés et choyés, expulsait de France comme commissaire de la révolution le roi Charles X.

La Vendée seule reprenait ce que la Restauration lui avait laissé d'armes pour soutenir les droits de la branche aînée des Bourbons.

En 1848 tous les généraux libéraux, comblés des faveurs de Louis-Philippe prenaient parti contre lui.

Mais il faut être juste, personne ne s'armait en sa faveur.

L'Empereur et sa famille ne sont point éclairés par de tels exemples.

Morny est à Plombières depuis quelques jours, sa femme est arrivée à Paris.

La position de Mme Lehon devient embarrassante beaucoup de gens lui tournent le dos sous ce prétexte qu'elle s'est montrée très usurière dans ses comptes d'intérêt avec Morny.

Le *monde* a trouvé cette belle moralité pour expliquer la lâcheté à laquelle il se prépare envers Mme Lehon.

La Valette est le premier meneur de ce revirement, Morny est un pouvoir carré dans son égoïsme, on achète déjà des parfums pour l'encenser.

La Princesse Mathilde, entraînée par La Valette, dit pis que pendre de Mme Lehon.

Je conviendrai si l'on veut, que les affaires entre Mme Lehon et Morny ne sont pas honorables, mais elles le sont aussi peu d'un côté que de l'autre. C'était le cas de renvoyer les parties dos à dos.

LUNDI 6 JUILLET.

L'Institut de France qui a couvert de sa protection le plus détestable livre historique dont on puisse faire *mention, l'Histoire* de France (d'Henri Martin), qui lui a

décerné un grand prix, qui a recommandé pour l'étude de l'histoire de notre pays ce long pamphlet contre l'autorité et la religion, poursuit son œuvre.

Mais cette fois, c'est un membre même de l'Institut, un philosophe du nom de Renan qu'il entoure de louanges, qu'il élève sur le pavois.

M. Renan n'a entrepris qu'une chose, et cette petite chose c'est tout simplement la soustraction mathématique de Dieu de l'ensemble de l'univers. Il s'y prend avec une sorte de prudence qui ne manque pas de dédain pour les natures secondaires et infimes qui ne peuvent se passer de Dieu, et il se place si haut, qu'il fait de son individualité un être suprême et révélateur.

Les croyants forment *la partie simple* de l'humanité, les incrédules, disons mieux, les athées forment la partie cultivée. M. Renan ne condescend pas à discuter les dogmes, les formes religieuses, à jeter le trouble dans les consciences; c'est pour lui trop petit travail, mais avec une superbe magnifique il imprime dans ses *études d'histoire religieuse :*

« A cette tâche Voltaire suffit! »

« Toutes les religions, dit encore M. Renan, *sont les « produits spontanés des grands instincts imaginatifs de « l'humanité.* »

Suivant M. Renan l'idée religieuse est un poëme, *une œuvre intime des facultés de chacun.* Donc: Dieu n'est qu'un mot de ce poëme.

Enfin le dernier mot de l'œuvre de M. Renan, c'est que l'homme fait Dieu, crée Dieu en le pensant.

« *Le mot Dieu étant en possession des respects de l'humanité, ce mot ayant pour lui une longue prescription*

« *et ayant eté employé dans les belles poësies, ce serait* « *renverser toutes les habitudes du langage que de l'aban-* « *donner.* »

Voyez à quoi peut être utile un monsieur de l'Institut, un philosophe prôné par les *sciences morales;* il laisse le créateur en possession de son titre de Dieu en invoquant en sa faveur la prescription, les nécessités de la langue et de la belle poësie dont la suppression de ce mot (car remarquez le: Dieu n'est qu'un mot) dérangerait les habitudes.

Et l'Etat paie et honore des gens qui viennent prêcher de semblables folies à un peuple tourmenté comme le nôtre par la fièvre de la déraison, circonvenu par le socialisme dont M. Renan favorise les progrès par sa négation de Dieu.

M. Renan fait école, un tas de petits philosophes s'agitent dans les égoûts de la société et s'organisent sous sa bannière, nous allons avoir une croisade contre l'immortalité de l'âme.

Le mot de chaque révolution future sera.

Il n'y a pas de Dieu.

Il n'y a pas de vie future.

Et comme le veulent les socialistes, la loi suprême sera: *à chacun suivant ses appétits!*

Que le gouvernement y prenne garde, de pareilles publications font plus de mal qu'une manifestation des légitimistes, des Orléanistes ou même des républicains.

L'Institut de France a besoin de sentir la pression d'une main rude et puissante; en peu d'années il a couronné Henri Martin dont la longue histoire n'est qu'un

quisitoire contre le clergé et la royauté convaincus
ètre les ennemis du peuple.

Aujourd'hui du sein de l'Institut part un réquisitoire
ntre Dieu, *ce mot* inventé par les peuples enfants!

MERCREDI 8 JUILLET.

Les élections de Paris sont complétées par les nomi-
tions de trois députés dans les arrondissements où lors
s premières élections aucun résultat n'avait été acquis.

Ces trois élections appartiennent à l'opposition.

Le général Cavaignac.

Darimon, ancien collaborateur de Proud'hon.

Emile Ollivier, ex-commissaire républicain dans le dé-
rtement des Bouches du Rhône.

Les marchands de Paris ne sont pas satisfaits de la
çon de 1848, la prospérité de leur commerce n'est rien,
paix et la tranquillité dont jouit la France les touchent
eu : s'ils réussissaient à amener des troubles ils se plain-
raient, gémiraient, pleureraient sur leur ruine et celle
e leurs familles qui en serait la conséquence, mais ils re-
mmenceraient bientôt.

L'*Assemblee Nationale* est suspendue pour deux mois;
le avait imprimé que les élections seules de Paris pou-
aient compter et que MM. Goudchaux, Carnot, Cavaignac,
llivier et Darimon étaient par conséquent les seuls re-
résentants de l'opinion publique.

L'*Estafette* a reçu un second avertissement pour un
ticle *analogue*.

Toutes les nouvelles d'Italie s'accordent pour attribuer à Mazzini la dernière tentative révolutionnaire, et les journaux anglais ainsi que la plupart des journaux français cherchent à dégager la responsabilité du Piémont dont ils vantent l'admirable gouvernement.

Ainsi feraient-ils pour le gouvernement de Louis-Philippe, qui a laissé avec ses merveilleuses institutions parlementaires le temps au socialisme de grandir et de s'organiser.

Le gouvernement sarde veut une révolution *honnête* en Italie pour déposséder à son profit tous les princes italiens. Il encourage les rêves des niais et donne des armes aux mauvaises passions.

M. de Cavour ne peut être accusé de participation aux derniers événements de l'Italie, nous ne demandons pas mieux de le croire quoiqu'à nos yeux M. de Cavour ne soit qu'un ambitieux qui avant tout cherche la renommée.

Quant à dire qu'il est impossible que M. de Cavour favorise les projets de Mazzini, ce n'est pas une réponse, ce n'est pas une raison.

En France les Philippistes votent aux élections pour les socialistes, le commerce de Paris vote pour l'homme qui établissait en 1848 l'impôt de 45 centimes!

Les journaux du Piémont tendent à prouver que les Calabres sont en pleine révolte. Mazzini a été à Gênes et il a pu en sortir après la défaite de ses partisans. Il faut avouer que l'administration de M. de Cavour est au moins mal informée et qu'elle ne surveille guère les menées révolutionnaires.

Quant à l'Angleterre, elle a lâché Mazzini sur l'Italie, *le grand coup* est manqué, elle va de nouveau offrir un

asile à Mazzini, il serait temps, cependant, que la *généreuse* Albion licenciât l'armée de vagabonds, d'assassins et de pillards qu'elle protège, le droit d'asile n'est pas le droit de fournir une caverne à des brigands.

VENDREDI 10 JUILLET.

La lumière se fait peu à peu sur les derniers événements de l'Italie. La conspiration avait été découverte, il y a plus d'un mois, par la police française lorsqu'elle fit procéder à l'arrestation de quelques Mazziniens envoyés de Londres pour assassiner l'Empereur (j'ai parlé en son temps de cette affaire tenue secrète jusqu'à ce jour et dont l'instruction se poursuit actuellement devant la justice).

Le Piémont fut averti et il peut avec raison être accusé de n'avoir pas pris les précautions que commandaient les circonstances, ainsi les insurgés ont pu faire à Gênes d'immenses dépôts d'armes et de munitions, miner les casernes, etc. etc.

A Livourne, même incurie du gouvernement, il s'agissait surtout de frapper un grand coup à Naples et dans les Etats de l'Eglise. Le point de départ était Gênes où l'on s'emparait des forts et des navires ; avec les navires on se transportait à Naples dont on faisait sauter l'arsenal et où les instructions ordonnaient de brûler les palais et la ville.

L'attentat déjoué à Paris ainsi que les mouvements révolutionnaires qui agitent l'Espagne, se rattachent à ce *vaste complot.*

Le personnel de cette bande de brigands se composait de gens sans aveu de tous les pays. L'Angleterre a fourni son contingent et de Malte un navire a transporté sur les côtes de Naples une bande d'insurgés.

A Gênes une dame anglaise émissaire de Mazzini a été arrêtée, le gouvernement sarde a voulu lui faire quitter le Piémont, mais cette bonne dame s'y refuse, et le célèbre Cavour plein de respect pour tout ce qui est anglais et de ménagements pour tout ce qui tient à la révolution, se contente de la mettre aux arrêts dans sa demeure.

Les journaux anglais prétendent que le mouvement n'était ni mazzinien ni républicain quoique Mazzini fît partie des bandes; les insurgés voulaient seulement la liberté et l'union de l'Italie, et Mazzini s'était joint aux insurgés non comme chef, mais comme simple soldat.

La plaisanterie anglaise serait peut-être acceptable si nous n'avions pas les exemples de 1830 et de 1848.

En 1830 les insurgés criaient: « *Vive la charte!* » En 1848 ils pillaient les Tuileries au cri de: « *Vive la ré-* « *forme!* »

D'ailleurs la liberté de l'Italie ne peut s'obtenir par des incendies, des pillages et des assassinats. Les instructions des insurgés sont saisies, et le pillage, l'incendie et l'assassinat y sont ordonnés.

Mazzini a pu s'évader et nous apprendrons bientôt son arrivée à Londres.

Le Piémont joue un triste rôle, malgré toutes les louanges prodiguées à ses prétendus hommes d'Etat par *la presse*, c'est lui qui agite l'Italie sous le patronage de *l'Angleterre*, il accueille tous les révolutionnaires des

autres parties de l'Italie et leurre tous les agitateurs de l'utopie d'une Italie compacte. Ce n'est pas d'hier que la maison de Savoie couve une ambition démesurée, c'est maintenant à la France d'aviser ! Veut-elle favoriser le roi de Piémont au point de l'établir aux portes de nos départements comme une inquiétude permanente ? Veut-elle au lieu d'une frontière calme se voir contrainte à organiser une frontière militaire.

La guerre de la succession et tous les efforts de Louis XIV avaient pour politique de dégager le midi et de permettre à la France de porter toute son attention sur ses frontières du Nord. Voulons-nous être de nouveaux enfermés dans un cercle de grandes puissances hostiles ? Nous avons déjà la confédération allemande qui borde le Rhin; la Belgique et ses libertés dirigées contre nous, la Belgique éternellement neutre, succursale de l'Angleterre et qui inonde nos départements des infâmes brochures dues à la plume des réfugiés que Londres garde comme un poignard contre nous. Le Piémont, vassal de l'Angleterre, peut devenir un ennemi très dangereux si nous prêtons les mains à ses rêveries ambitieuses.

L'Impératrice est partie hier pour Plombières avec les dames et les officiers de son service.

Personne ne s'attendait à ce voyage qui donne cours à tous les bruits. On dit que dans un accès de jalousie, né par suite des propos des *caillettes* qui l'entourent, elle a brusquement pris cette résolution.

Quoiqu'il en soit, j'ignore comment elle et sa suite se logeront à Plombières où rien n'est préparé pour les *recevoir.*

L'Impératrice a malheureusement un entourage de commères et d'hommes nuls, et malheureusement aussi, l'Empereur n'a pas une cour mieux composée.

On dit aujourd'hui que Cavaignac et les autres députés de l'opposition prêteront serment.

Le journal *l'Estafette* si hostile au gouvernement s'est vu retirer l'autorisation de vente sur la voie publique.

SAMEDI 11 JUILLET.

L'Impératrice est arrivée à Plombières: l'Empereur était allé à sa rencontre jusqu'à Epinal ; ainsi, du moins publiquement, tombent les bruits qu'on faisait courir sur les causes de ce voyage.

Maintenant, l'Impératrice était-elle attendue ? l'Empereur est-il satisfait de ce voyage ? Je l'ignore, ce que je sais parfaitement c'est qu'il y a peu de jours il n'était nullement question du voyage de Plombières, l'Impératrice faisait graver des cartes d'invitation pour des fêtes qu'elle devait donner à St-Cloud.

Je suis obligé de constater qu'il y a une certaine inquiétude dans notre pays, depuis le résultat des dernières élections de Paris, on est préoccupé de ce commencement d'opposition, de ce noyau révolutionnaire qui ravive les mauvaises passions de quelques uns et rend incertains beaucoup de dévouements trop facilement admis.

Il va falloir à l'Empereur une excessive fermeté pour faire renaître la confiance chez les peureux et les timides et pour contenir les inimitiés.

Je causais hier soir avec le général Ornano qui constatait avec chagrin le changement qui s'opère dans l'esprit public et qui déplorait avec moi la faiblesse ou l'hostilité toute prête de beaucoup de fonctionnaires.

L'Europe est dans une année de crise; la démagogie fait et fera de puissants efforts pour la troubler, pour la révolutionner; il est donc indispensable de veiller comme en temps de guerre.

MARDI 14 JUILLET.

L'Impératrice est revenue de Plombières hier soir; elle a traversé Paris coiffée d'un chapeau à la Van Dyck orné de plumes. Les dames de sa suite portaient la même coiffure.

On attend chaque jour la mort de Béranger dont on est parvenu à faire un *bon homme*, le pendant de Lafontaine et Dieu sait que Béranger était loin d'être un *bon homme*.

L'Impératrice envoie chaque jour prendre des nouvelles de *l'illustre* malade; Damas-Hisnard l'a visité par ordre, et les journaux ont retenti de cette fameuse entrevue. Ils ont même mis dans la bouche du secrétaire de l'Impératrice les paroles suivantes:

« Vous êtes le poëte de la jeunesse de Sa Majesté! »

Il faut avouer que pour une jeune fille c'est un singulier poëte!

La police craint des manifestations populaires socialistes le jour de l'enterrement de Béranger.

On parle d'une nouvelle visite de la reine d'Angleterre pour cet automne, elle serait reçue à Fontainebleau.

Deux ministres ont pris la parole dans le parlement piémontais pour répondre aux interpellations qui leur étaient adressées retativement aux derniers événements dont l'Italie a été le théâtre.

L'un a dit qu'il y avait eu une grande exagération dans le nombre des armes saisies, selon lui les fusils n'auraient pas dépassé le chiffre de 500; il est vrai qu'une minute après il avoue la saisie opérée dans la campagne de Gênes de plusieurs autres dépôts.

Il nie que des édifices publics aient été minés.

Mais son collègue de la guerre, dans la même séance, avoue la découverte de sacs de poudre dans les conduits souterrains, il ajoute seulement qu'aucune tentative n'a été faite pour y mettre le feu et il termine par ces paroles:

« J'ai les plus fortes raisons de penser (discours de M. de la Marmora) « qu'il n'existe plus de dépôts de « poudre; l'affaire des mines a été très éxagérée; dans « deux ou trois endroits souterrains on a trouvé des caisses « et des sacs de poudre; dans tous les cas, les habitants « sont trop intéressés à les faire rechercher, surtout dans « les maisons qui avoisinent les établissements. »

M. Ratazzi, ministre de l'Intérieur, pense que la levée de boucliers des Mazziniens était si peu inquiétante, qu'il valait mieux, malgré les avertissements de la France, laisser murir l'insurrection que de la prévenir avant son explosion.

La vérité sur cette politique du Piémont est qu'il *espérait ne* pas éprouver le contre-coup d'une révolution

qui aurait bouleversé l'Italie ; il ne voulait donc pas en gêner le développement, ni donner l'éveil aux autres gouvernements par des mesures préventives.

Si Mazzini se fût contenté de proclamer la république sociale dans la Toscane et dans le royaume des Deux Siciles, le Piémont eût laissé faire, eût même applaudi secrètement, puis il serait arrivé plus tard comme le libérateur des populations pillées, le vengeur des assassinés et il aurait en un tour de main révolutionné l'Italie à son profit.

Mazzini et le fameux ministre Cavour ont été déçus dans leurs espérances ; aujourd'hui Mazzini est en fuite, et Cavour fait atténuer par les journaux piémontais la gravité de l'insurrection et l'énormité des ressources dont elle disposait.

Les gardes urbaines de la campagne de Naples ont marché contre les insurgés débarqués. Il me semble que pour un pays qui invoque à grands cris les libérateurs ce n'est pas trop mal.

Dans l'Inde les cypaies désertent l'armée anglaise et malgré quelques succès des Anglais devant Delhi l'insurrection fait des progrès parmi les populations et s'étend au loin.

J'arrive de St-Gratien. Dans cette petite cour de la Princesse Mathilde, on continue à se barricader contre tout ce qui est attaché au gouvernement de l'Empereur.

La Princesse a repris Alexandre Dumas en faveur, elle le préfère à tout. Les Giraud sont les intermédiaires républicains, on les porte aux nues. Depuis huit jours *Nieuwerkerke les tutoie* ! . . . c'est touchant.

On tripote à la cour de St-Cloud et à celle de St-Gratien les acquisitions à faire à l'Exposition, et les médailles et croix à donner.

Une demoiselle, élève de Chaplin, recommandée par Mme. Walewska, a vendu au gouvernement deux têtes de femme, étude assez ordinaire, à 6000 francs, mais elle a déclaré qu'elle serait honteuse si l'on n'achetait pas pour un prix supérieur un tableau à son maître Chaplin, alors, toujours avec la protection de Mme Walewska et l'appui de l'Impératrice, le gouvernement achète 8000 francs un tableau de Chaplin.

Puis vient Mlle Marquet, ex-danseuse de l'Opéra, peintre plus que médiocre, mais sultane favorite de M. Edgard Ney ; le gouvernement lui achète un tableau à 1500 francs.

Halévy, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux arts, était à intriguer dimanche à St-Gratien pour faire obtenir une médaille à Mme Ledoux. Nieuwerkerke a promis sa voix.

Enfin, l'important Chennevières, assisté de l'important Clément de Ris et du non moins important de Tauzia, pousse fort Hédouin, l'ami de leur trinité vers la liste des futurs décorés.

Hédouin était un des plus mauvais révolutionnaires de 1848.

Nieuwerkerke commence à courtiser le prince Napoléon, il compte pour son rapatriement avec cette Altesse Impériale sur le dévouement d'Arago qu'il tutoie comme les Giraud.

Après l'élection du prince par l'Académie des Beaux arts, sans perdre une seconde, pour devancer tout le

monde, Nieuwerkerke a envoyé en Ecosse une dépêche télégraphique à Arago qui accompagne le prince.

Ceci devient de la haute comédie.

VENDREDI 17 JUILLET.

Béranger est mort, on l'enterre aujourd'hui, le service aura lieu à midi à l'église Ste-Elisabeth du Temple, sa paroisse.

Le gouvernement lui fait rendre des honneurs publics dit une proclamation du préfet de police placée en tête du *Moniteur* d'aujourd'hui, et l'Empereur, voulant honorer *ce poëte national dont les œuvres ont si puissamment contribué à entretenir le culte des sentiments patriotiques et à populariser la gloire de l'Empire, a décidé que les frais de ses funérailles seraient faits par la liste civile impériale.*

Tout cela ne manque pas d'une certaine habileté, mais tout cela tend à propager un mensonge.

Béranger n'était ni un bon homme, ni un Bonapartiste; c'était tout simplement un courtisan de populacerie qui se faisait une arme de toute opinion opposée au gouvernement existant. Le Bonapartisme lui a servi contre les Bourbons, la république contre le Bonapartisme.

Ce poëte *national* a surtout entretenu le culte des idées irréligieuses et ses chansons libertines n'ont pas nui à la démoralisation des masses. C'était un chansonnier plein de verve, un insurgé de la lyre, mais il y a loin *de là, à être un poëte national.*

J'adore la proclamation du préfet de police qui commence par ces mots :

« La France vient de perdre son poëte national ! »

Puis vient la rengaine des chants qui sont consacrés au culte de la patrie et qui perpétuent dans le cœur des peuples le souvenir des gloires impériales.

La chanson de Béranger au moment de la guerre d'Espagne est-elle rangée parmi celles dont le préfet et le gouvernement font tant d'éloges et qui motivent les honneurs publics ? ou bien est-ce le bon Dieu !

Toujours est-il que vivant Béranger était le chantre des insurrections qui se donnent le mot, à sa mort, pour tenter une sédition.

Le préfet de police nous l'apprend ce matin :

« Le gouvernement, ajoute-t-il, ne souffrira pas qu'une « manifestation tumultueuse se substitue au deuil respec« tueux et patriotique qui doit présider aux funérailles « de Béranger. »

Après ce préambule, le préfet arrive à dire que le cortège du défunt se composera exclusivement des députations officielles et des personnes munies de lettres de convocation.

Les lettres de convocation soit, mais les députations officielles de qui ?

Enfin à midi nous célébrerons les funérailles de Béranger par une tentative d'émeute et le clergé si insulté, si baffoué par cet incrédule lui chantera les prières de l'église.

Comédie... comédié ! tout est comédie dans ce monde ! il n'y a que sur nos théâtres que la vraie comédie ne se *montre plus.*

M. de Lamartine, dans le dernier numéro de son *cours milier de littérature* consacre quelques pages à juger fred de Musset et dans sa haute impartialité le relègue rmi les écrivains secondaires qui peuvent obtenir la putation sans jamais atteindre la gloire, et ses œuvres rmi *la littérature légère!*

Cela est d'un grand cœur et d'un grand poëte!

J'entends le tambour et j'apprends que les 80,000 ımmes de l'armée de Paris sont sous les armes prêts au mbat si les socialistes veulent l'engager.

SAMEDI 18 JUILLET.

Les funérailles de Béranger ont été très calmes, le uvernement continue ce matin dans ses journaux la co-édie intitulée: *le grand poëte national;* la France selon i verse des larmes!

D'un convoi que les sociétés secrètes voulaient trans-rmer en manifestation socialiste comme elles firent en 332 pour le convoi du général Lamarque, il a fait un nvoi officiel, où brillaient les autorités, les gens et les ıitures de la cour, enfin tout le monde gouvernemental.

La comédie a été bien jouée.

Les émeutiers, tous bien pourvus d'argent, convaincus ı présence des nombreuses troupes mises sous les armes ı'il n'y avait pas de chances pour une insurrection, ont is le parti de céder le terrain et sont parti pour la ban-ıue décorés d'immortelles et le soir on rencontrait ces istes et mauvaises figures de 1848 abruties par la boisson.

MM. les émeutiers regagnaient leurs repaires chancelant et tapageurs, mais réduits à l'impuissance par la bonne comédie de l'autorité.

Nous subirons seulement encore longtemps *l'illustr poëte,* le chantre de l'épopée impériale, l'homme de la France, l'éducateur de la jeunesse !

Nous sommes réduits à laisser passer ces monstruosités, à voir l'insulteur de tout pouvoir, de toute croyance, le cynique de toute morale, honoré comme Homère ou Dante.

Nous sommes une génération bien singulière.

Béranger est un vieux martyr ; il a droit à nos respects parce qu'expéditionnaire dans les bureaux de l'Université il fut remercié vers 1820 pour s'être posé en ennemi du roi Louis XVIII et qu'il fut condamné à quelques mois de prison pour avoir traité ce roi de tyran, le nommant tantôt Denis, tantôt Tibère !

DIMANCHE 19 JUILLET.

Encore Béranger ! ... *La Patrie* nous apprend hier soir deux choses que voici :

« Béranger est mort religieusement ; il avait demandé « la bénédiction du curé de sa paroisse ; le curé lui a ré- « pondu : *Ce n'est pas ma bénédiction, mais c'est l'absolu- « tion que je vous apporte,* et le chansonnier et le curé « se sont embrassés. —

« Béranger n'avait plus de quoi vivre, et l'Empereur « *faisait* remettre depuis longtemps à Perrotin, éditeur de

« ses œuvres l'argent nécessaire à son existence. Perrotin « lui persuadait que cet argent provenait de la vente de « nouvelles éditions.

« Le jour du convoi le mot d'ordre était donné dans « tous les ateliers, les faubourgs voulaient enterrer Béranger « comme ils avaient enterré Lamarque ou Benjamin Con- « stant, dont le cercueil finit par tomber dans la boue au « milieu de la bagarre qu'on nommait alors une manifesta- « tion patriotique. »

« Les ouvriers se croient encore une puissance politique, « ils pensent qu'ils représentent à eux seuls le pays et les « ouvriers, et les faubourgs de Paris se disent la France, « tant que ce vieil esprit de la commune de 93 ne sera pas « étouffé, nous serons en révolution. »

Lassus, l'architecte de Notre-Dame et de la Ste-Chapelle, vient de mourir à Vichy à l'âge de cinquante ans. J'avais reçu le 15 juin une lettre de lui datée de Paris, il ne me disait pas qu'il fut malade.

M. Renan dont j'ai parlé tout dernièrement entreprend dans le *Journal des Débats* de ce matin une sorte de réhabilitation de Julien l'Apostat. Cette thèse convient au *Journal des Débats*, amoureux du parlementarisme de 1848 et ennemi enragé du clergé.

MARDI 21 JUILLET.

Le *Journal des Débats* contient aujourd'hui un très curieux article à propos des derniers troubles de l'Italie, d'autant plus curieux qu'il émane de l'organe de la presse française le plus *dévoué* à la politique du grand Cavour.

Le Piémont était prévenu depuis le commencemen du mois de juin par le gouvernement français (aveu d M. Ratazzi, ministre de l'Intérieur) et le Piémont n'a s prévenir l'explosion du complot, il a même été, on peu le dire, pris au dépourvu.

Le grand Cavour n'a pu penser que les révolution naires dont il favorise les projets contre les autres Etat italiens voudraient lui jouer le mauvais tour de républi caniser le Piémont.

(Il est bien entendu que cet avant-propos n'est pa extrait du *Journal des Débats.*)

Voici maintenant le coup de pavé donné par le *Journa des Débats* à son ami Cavour :

« La ville de Gênes est un lieu d'asile ouvert au « réfugiés politiques de toutes les nations.

« Ils y trouvent de précieuses garanties de sécurit « pour leurs personnes ; ils peuvent communiquer facile « ment avec leurs amis de l'Italie, de la Suisse, de l'Alle magne, de la France, de l'Angleterre. Gênes est donc un « ville privilégiée pour les proscrits politiques et c'es « pourquoi ils y sont toujours nombreux. On assure qu'e « mai il y en avait sept à huit mille, venus de toutes le « parties de l'Europe.

« La ville de Gênes est en possession d'une grand « liberté dont elle se montre jalouse, et qui est une de se « anciennes traditions.

« A Gênes, on est convaincu que le commerce ne peu « fleurir sans la liberté. »

La dernière phrase est le sublime du genre ; en quoi l liberté accordée aux réfugiés de préparer des complot *contre les* Etats voisins intéresse-t-elle le commerce ?

Mais il est bon d'enrégistrer l'aveu imprimé par un journal partisan du grand Cavour, aveu constatant qu'en mai huit mille révolutionnaires de tous les pays avaient choisi Gênes pour quartier général d'un mouvement socialiste, dénoncé au commencement de juin par le gouvernement français.

Cependant Cavour est ému, les bandes de pillards et d'assassins qu'il ne surveillait pas parce qu'il les croyait destinées à révolutionner la Lombardie, les Etats du Pape, la Toscane et les Deux Siciles ont voulu commencer leur mouvement en révolutionnant le Piémont; Cavour s'en indigne comme d'une infraction à la foi jurée. Il se voit prévenu par les beaux alliés qui devaient retirer pour le Piémont les marrons de feu, il ordonne une enquête, mais on peut s'en rapporter à lui!... l'enquête n'apprendra que peu de choses.

Le *Journal des Débats* annonce:

« Le grand Cavour se propose d'adresser aux repré-
« sentants du roi de Sardaigne près les cours étrangères,
« une circulaire où il exposera la conduite tenue par le
« gouvernement du roi dans ces tristes circonstances. M.
« de Cavour insistera, dit-on, sur les considérations qui ont
« été si souvent mises sous les yeux des gouvernements
« européens touchant les destinées de l'Italie; il fera res-
« sortir par un simple rapprochement du régime consti-
« tutionnel tel que le Piémont le possède, sur les régimes
« admis et pratiqués dans les autres pays de l'Italie, et il
« en concluera que si l'on dotait tous ces pays d'institu-
« tions monarchiques analogues à celles du Piémont et fon-
« dées comme celles-ci sur l'alliance sincère de la liberté
« et de l'esprit *conservateur*, on couperait dans leurs ra-

« cines les rébellions futures et on assurerait à l'Italie le « repos et la prospérité auxquels elle aspire. »

Pour le coup, M. de Cavour, vous êtes par trop gascon, vous savez mieux que personne puisque vous les favorisez, les projets des réfugiés, ils sont tous socialistes; vous les verriez triompher un instant avec plaisir parce que vous auriez l'espoir d'en avoir raison en fin de compte et de fonder le royaume d'Italie sous le patronage de l'Angleterre. Mais vous venez d'apprendre que les Mazziniens se tournent aussi contre votre Etat constitutionnel quoiqu'il leur offre les belles facilités décrites par le *Journal des Débats*, quoique vous permettiez à tous les révolutionnaires de faire de Gênes leur quartier général, vous craignez les accusations dont vous serez l'objet, et vous voulez les prévenir en accusant des récents événements les mauvais gouvernements de l'Italie.

Ceci est trop fort, M. de Cavour, ne placez pas sur nos frontières italiennes tous les mauvais réfugiés que vous choyez, ne lancez pas sans cesse des factums, qu'il ne vous appartient pas, à vous à peine Italiens, Piémontais et Sardes d'adresser à toutes les espérances révolutionnaires; ne cherchez pas à voler l'Italie en colorant votre vol de beaux sentiments. On sait qu'en 1847 vous étiez déjà d'accord avec l'Angleterre pour *hériter* de la Sicile moyennant l'abandon du monopole des souffres aux Anglais.

Allons, M. de Cavour, n'enflez ni votre taille, ni votre voix, que parlez-vous des autres gouvernements; cette fois l'insurrection éclate chez vous et contre vous et ce n'est certes ni Rome, ni Naples qui la favorisent! . . . Expliquez *nous comment* il se trouvait à Gênes huit mille réfugiés

non surveillés, comment prévenu en juin, vous avez pu être surpris ? Par pitié pour vous même, grand homme, prouvez nous que vous êtes autre chose qu'un avocat bavard.

Si jamais ces notes sont consultées dans l'avenir, je tiens à y constater que le nommé *Palamède de Mortemart de Boisse, comte de Marle*, marié très récemment à la fille très majeure et peu belle de M. Noël, ex-notaire de l'Empereur, est le second fils d'un intrigant qu'on a connu affublé du seul nom de *Boisse* sans particule.

Les Mortemart lui ont fait jadis un procès dans lequel ils ont établi qu'il n'était pas de leur famille.

Les Boisse dont il ne reste que quatre filles, Madame Blanche de Boisse (non mariée), Mme la marquise de Jumilhac, Mme la baronne de Viel Castel et Mme Aubert, prouvent qu'il n'est pas leur parent.

Quant au comte de Marle, c'est une fantaisie dont le cadet est affublé ; un costume de plus dans cette famille carnavalesque ne compte pas.

L'abbé Duguerry qui a marié Palamède lui a beaucoup parlé, dans le discours qu'il s'est cru obligé de faire, de la gloire des Mortemart et de leur esprit proverbial, c'est sublime ! !

MERCREDI 22 JUILLET.

Morny revenu de St-Pétersbourg, la lumière se fait sur ses discussions avec Madame Lehon.

Voici la vérité :

Lorsque de Morny devint l'amant de la comtesse il avait à lui à peu près quatre cent mille francs. A cette époque les Mosselman commençaient la grande affaire de *vieille montagne* dans laquelle il mit ses fonds d'après le conseil de Mme Lehon. En peu de temps la fortune de Morny fut plus que quadruplée, et les choses restèrent ainsi jusqu'à la révolution de 1848 qui réduisit à zéro toute cette fortune ainsi que celle de Mme Lehon.

Mais à l'arrivée du prince-président, la position de Morny changea; la confiance, la tendre affection que Louis Napoléon lui témoigna, lui créèrent une position importante. Morny fut l'homme du moment, et le moment vit éclore les grandes affaires. Toutes s'adressèrent à lui et il devint le centre et l'appui des associations de grands travaux d'utilité publique. La fortune favorisa les entreprises de son favori, il gagna des sommes énormes sur lesquelles par d'incessantes demandes Mme Lehon prélevait une forte dîme.

Morny a entre les mains toutes les lettres écrites par Mme Lehon pour demander les sommes qui liquidaient sa position et lui permettaient la vie de luxe qu'elle menait au moyen de dettes. Elle nomme dans ces lettres M. de Morny, son sauveur, etc. etc.

Les remises ainsi faites par de Morny s'élèvent à des sommes considérables.

Lorsqu'il partit pour son ambassade de Pétersbourg, il résolut de fixer sa position, de se créer une famille et un intérieur en se mariant, mais il pensa avec raison que Mme Lehon devait être la première instruite de sa résolution et qu'elle devait pouvoir en parler la première comme d'une chose qu'elle lui aurait conseillé, il lui

écrivit donc dans ce sens, en lui disant qu'il comptait s'unir à Mlle Otton et qu'il lui demandait pour sa femme une bonne réception, et pour lui une franche et solide amitié.

Mme Lehon lui répondit une lettre pleine de reproches amers et finit en le suppliant de rompre avec les Otton, car si ce mariage s'accomplissait, on ne manquerait pas de dire qu'elle avait été jouée par Morny qui faisait la cour à une jeune fille, tout en conservant une liaison intime avec elle.

Morny condescendit au désir de Mme Lehon et quelque difficile que fût une rupture avec les Otton, il l'accomplit en prenant vis-à-vis de ceux-ci tous les torts sur son compte, mais en même temps il manda à Mme Lehon qu'il la priait de lui garder une bonne amitié, mais de se préparer et de préparer le monde parisien à le voir revenir marié de St-Pétersbourg.

Alors la fureur de Mme Lehon fut extrême; elle allait perdre l'homme qui depuis 1848 lui avait remis des sommes énormes et qu'elle comptait encore exploiter. Elle sut pourtant dissimuler jusqu'au jour où les correspondances de la Russie apprirent que le mariage de l'ambassadeur français avec Mlle Troubetskoï serait très incessamment célébré.

Tout était donc perdu pour Mme Lehon, elle songea à tirer de cette position le meilleur parti; elle obtint une audience de l'Empereur, se montra furieuse, jalouse et dépouillée par de Morny, laissa entrevoir que pour le forcer à lui restituer les sommes qu'il lui détenait contre tout droit, elle ne reculerait pas devant un procès.

L'Empereur, effrayé du scandale que causerait un tel procès, écrivit à de Morny et lui dit les réclamations et les intentions de Mme Lehon.

Morny répondit que loin de devoir quoique ce soit à Mme Lehon, depuis plusieurs années cette femme ne vivait que de l'argent qu'il lui remettait, qu'il en avait les preuves écrites, mais qu'à la distance où il se trouvait de l'Empereur il était difficile de les produire et de fournir les explications nécessaires, qu'enfin, pour éviter tout procès et toute cause de scandale, il priait l'Empereur de vouloir bien être arbitre et qu'il acquiesçait à tout ce que l'Empereur trouverait convenable.

Mme Lehon redoubla d'instances et elle amena l'Empereur à lui adjuger sur la fortune de Morny 3,500,000 francs !

Depuis son retour, et après avoir acquiescé à la décision impériale en l'exécutant, de Morny a fourni la preuve qu'il ne devait rien, mais qu'au contraire il lui serait dû si on établissait des comptes, 2.500.000 francs.

Mme Lehon n'en touche pas moins 3.500.000 francs, elle vend son hôtel et se retire dans une terre nouvellement acquise. Sa fille, la princesse Poniatowski qui est fille de Morny, ne partage pas à ce qu'il parait les ressentiments de sa mère, elle a écrit à de Morny pour lui demander de le voir ; Morny hésite, mais je crois qu'il cédera.

Le *Moniteur* contient ce matin les noms des trois assassins italiens envoyés par le comité des réfugiés de Londres pour attenter à la vie de l'Empereur, et qui vont être jugés.

Leurs révélations ou les instructions saisies permettent cette fois de comprendre comme complices dans l'acte d'accusation Mazzini et Ledru-Rollin.

SAMEDI 25 JUILLET.

Ces jours derniers, M. Haussmann, l'*honorable* préfet de la Seine, sénateur, grand croix de plusieurs ordres, etc. etc., se promenait à Enghien en voiture découverte avec Francine Cellier, jeune gambadeuse de l'Opéra, ex-maîtresse du jeune Frousac Baroche.

Cet exemple donné par le premier magistrat d'un département a quelque chose de consolant comme diraient les grands journaux, pour la religion et les mœurs.

J'ai dîné avant-hier chez Arsène Houssaye où j'ai rencontré le monde le plus ébouriffant qui se puisse imaginer :

A. Houssaye, Mlle Garcia (ex-actrice de l'Odéon), sa maîtresse, Marc Fournier, directeur de la Porte St-Martin et sa maîtresse, Mme Aug. Brohand de la Comédie française, Pelletier du Ministère d'Etat, Mirès le banquier, Turgan, directeur du *Moniteur,* Diaz le peintre, St-Victor le journaliste, Michel Lévy l'éditeur, Théophile Gautier ; le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé si ce n'est Duvivier le Cor.

Au milieu de cette bohème le jeune fils d'Arsène Houssaye qu'il a eu d'une femme légitime, morte il y a deux *ans, est actuellement* élevé par Mlle Garcia.

Bien des gens qui entendraient parler d'un pareil dîner croiraient à quelque repas platonique assaisonné des saillies du plus bel esprit; hélas, combien ces gens là seraient dans l'erreur!

Tout ce monde se jalouse et se déteste en se tutoyant; tout ce monde envie les écus de Mirès qui croit faire de l'esprit en se laissant aller à une insolence sans fleurs de rhétorique.

Mirès fait l'opposant et le mécontent, il voudrait fort épouvanter le gouvernement.

Puis, cette troupe est sans cesse préoccupée de faire des mots qui seront demain répétés par les journaux.

Aug. Brohan croit de bonne foi à la finesse de son esprit, elle pose et se donne beaucoup de mal pour être très ordinaire.

La maladie de ce monde là c'est la fabrication des mots à effet, les enfants eux-mêmes doivent faire des mots. Le petit Houssaye, âgé de dix ans, hérite par avancement d'hoirie de ceux que son père invente, mais n'édite pas.

S[t]-Victor est une mouche de coche qui vise à la gravité du juge.

Th. Gautier joue le patriarche et la rondeur. Marc Fournier le grand seigneur qui ruine ses créanciers pour une fille.

Et toute cette bohème qui croasse ou grouille malgré les grands airs qu'elle affecte est à peine recouverte d'un léger vernis qui cache mal la qualité première.

Gens sans vergogne, sans croyances, sans illusions, sans honnêteté, sans autre morale que celle que donne la crainte des lois. Ce monde où les descendances légitimes commencent à devenir rares, sera dans moins d'un siècle

exclusivement peuplé de bâtards produits par le croisement de ces bohémiens et des lorettes !

MERCREDI 29 JUILLET.

L'Empereur revient de Plombières aujourd'hui, on dit son voyage en Angleterre différé jusqu'au 5 août ; quant à la visite de la reine d'Angleterre, il ne paraît pas qu'elle aura lieu. Les mauvaises nouvelles de l'Inde ne permettront pas à cette souveraine de quitter son pays pour un voyage de plaisir.

D'après les dernières nouvelles, Dehli tenait toujours, les Anglais attendaient des renforts ; l'agitation et l'insurrection gagnent du terrain dans les provinces les plus calmes jusqu'à ce jour. Cette affaire de l'Inde est un grave embarras pour l'Angleterre.

Chaumont Quitry, chambellan de l'Empereur, me disait hier au Cercle Impérial, que l'Empereur à propos de tous les tripotages commis dans les finances du *Grand Central* lui avait dit l'hiver dernier :

« Je ne permettrai le retour de Morny que lorsque « toutés ces saletés seront arrangées. »

Le fils aîné de Mme Lehon, Eugène Lehon, est le digne fils de sa mère ; il doit à tout le monde au cercle, et même au garçon des jeux qui lui a prêté quatre mille francs. Il ne paie personne, et pousse l'audace jusqu'à venir jouer devant ses créanciers et il empoche l'argent *quand il gagne sans* leur parler même de ce qu'il leur doit

Chassiron, le gendre du prince Murat, est dans le même cas, il doit six mille francs au garçon.

Quelques joueurs du Cercle Impérial sont dans le même cas, et cependant cette situation est moins mauvaise que celle du Jockey Club; là, il ne paraît presque jamais d'argent sur la table, et les paiements y sont rares et difficiles.

Enfin la chambre des mises en accusation a renvoyé devant la cour d'assises sept accusés de participation à un complot contre la vie de l'Empereur.

Ces accusés sont :

Paolo Tibaldi, Giuseppe Bartolotti, Paolo Grilli dit Faro, (tous en arrestation).

Puis viennent les contumaces :

Giuseppe Mazzini, Alexandre Auguste Ledru-Rollin, Gaëtano Massarenti, Frederico Campanella.

Les correspondances de Mazzini avec les trois inculpés arrêtés chargés de l'assassinat sont saisies.

Quant à Ledru-Rollin, il est fort chargé par les aveux des assassins.

Ledru-Rollin proteste dans les journaux étrangers contre toutes ces dépositions, il nie avoir connu le projet d'assassinat.

Les débats de cette affaire nous en apprendront toutes les circonstances.

JEUDI 30 JUILLET.

J'ai longtemps causé hier soir sur la terrasse du Cercle Impérial avec le marquis d'Audiffret sénateur et l'homme le plus entendu en finances que nous ayons, de M. Fould et de son importance.

« Je la déplore amèrement, » m'a dit M. d'Audiffret, « Fould est un mauvais homme, peu entendu en finances « quoiqu'il veuille le prétendre, et de plus il est du parti « des voleurs. Cet homme là fait grand tort à l'Empereur, « plus d'une fois j'ai été appelé par Sa Majesté pour dis- « cuter les plans organisateurs ou financiers de M. Fould; « je n'ai pas eu de peine à faire connaître ce qu'ils off- « raient de défectueux et même d'impraticable, et j'avoue « que mon étonnement a été grand de voir et d'entendre « M. Fould déclarer que j'étais dans le vrai, sans essayer « de justifier ou de soutenir ses propositions. »

Le gouvernement anglais auprès duquel ont réclamé toutes les puissances, à propos de la protection accordée aux réfugiés, prendra, dit-on, prochainement des mesures contre eux.

Il serait temps! mais j'ai encore peine à croire que l'Angleterre renonce à cette arme qu'elle a toujours à son service pour bouleverser le continent.

Le Louvre s'achève; le 15 du mois prochain les derniers échaffaudages extérieurs auront disparu et l'Empereur dans une grande solennité doit faire l'inauguration du nouveau Louvre.

L'Empereur a traversé hier Paris à 6 heures $^1/_2$ se rendant à St-Cloud; il était en voiture découverte et sans escorte.

Ledru-Rollin nie, non seulement avoir pris part à un complot contre la vie de l'Empereur, mais il ajoute que les prétendus assassins arrêtés à Paris sont des agents de la police française!

VENDREDI 31 JUILLET.

Le prince de la Moskowa et le prince de Canino viennent de mourir; ces deux hommes sont peu regrettables.

Le prince de la Moskowa n'avait aucune qualité, son caractère le faisait détester de tout le monde. Les militaires disaient qu'il était bon musicien, les musiciens devaient dire qu'il était bon militaire.

Quant au prince de Canino, c'est une autre affaire: haï et méprisé par tous, décoré de tous les vices et de toutes les ingratitudes, capable de tous les crimes, repoussé par sa femme, redouté de ses enfants, joueur effrené, libertin, sans croyance aucune.

Les journaux du gouvernement voulant lui donner une louange exaltent sa science des oiseaux!

L'Empereur perd en lui un coquin de première classe, malheureusement il lui en reste trop de cette espèce. La famille impériale voyait peu Canino, un de ses fils est abbé, l'autre est un peu p..., mais après tout, qui de nous *est parfait.*

SAMEDI 1er AOUT.

Au moment où l'Empereur se prépare à faire une visite de gracieuseté à la reine d'Angleterre, Lord Redcliffe, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, uni au baron Prockesh, ambassadeur d'Autriche, nous déclare la guerre diplomatique la plus vive dans l'affaire des Principautés Danubiennes.

L'Angleterre et l'Autriche se posent en arbitres de la situation sans tenir compte des réclamations des autres puissances et sans craindre de froisser la Turquie elle-même.

La Porte consentait à l'ajournement des élections en Moldavie que réclamaient la France, la Russie, la Prusse, le Piémont.

L'ajournement était suffisamment motivé par les abus de pouvoir du prince Vogoridez, mais Lord Redcliffe et le baron Prockesh sont entrés malgré le sultan et ses ministres dans le conseil des ministres, ils y ont pris la parole et ont fini par faire repousser l'ajournement:

Le fait est grave; le laissera-t-on passer dans la crainte de troubler l'alliance anglaise, alliance qui constitue pour nous, jusqu'à présent une charge onéreuse. J'espère en quelque bonne inspiration de l'Empereur.

Edgard Ney prend le titre de prince de la Moskowa.

Le Conseil d'Etat vient d'adopter un projet qui rendrait le commerce de la boucherie libre à Paris.

Le même conseil se préoccupe toujours d'une loi sur les titres de noblesse; il n'y comprend rien et trouve à chaque instant des difficultés insurmontables.

MARDI 4 AOUT.

Eugène Sue est mort hier à Annecy. Je l'ai beaucoup connu de 1833 à 1840. C'était un médiocre écrivain sans moralité, sans conviction, un mauvais sujet dans toute la force du terme. Les Mystères de Paris ont fait sa réputation et sa perte; il a cru à son influence sur la classe ouvrière, il a pensé dans son orgueil qu'il pourrait arriver à la dictature socialiste et il s'est fait socialiste.

Débauché plus que personne, luxueux et orgueilleux, il s'était depuis le 2 décembre retiré en Savoie d'où il lançait dans la presse les plus violentes productions socialistes.

Eugène Sue mort, c'est un scandale de moins.

Notre influence à Constantinople a fait tomber le Ministère turc dont les ministres anglais et autrichiens avaient si bon marché. Pour le moment, Thouvenel, notre ambassadeur, l'emporte sur Lord Redcliffe.

Toujours même ignorance sur les affaires de l'Inde, nous ne savons que ce que l'Angleterre en laisse transpirer.

L'Empereur et l'Impératrice partent le 5 pour aller visiter la reine d'Angleterre. leur séjour à Osborne sera fort court.

MERCREDI 5 AOUT.

L'Empereur et l'Impératrice seront de retour lundi prochain.

Les nouvelles de l'Inde sont toujours contradictoires. Quelques journaux anglais annoncent de nouveau la prise de Dehli et se félicitent du massacre de sept mille Indiens passés au fil de l'épée. D'autres journaux mettent en doute cette nouvelle.

Le Piémont cherche toujours à occuper l'attention publique, et ses amis parlent toujours de cette *fameuse note* du grand Cavour destinée à démontrer la force du gouvernement sarde et la faiblesse des autres gouvernements Italiens en face du parti mazzinien.

La gasconade est trop forte après les derniers événements dont Gênes a été le théâtre.

Il serait grand temps de conseiller à ces matamores piémontais de se taire.

Le journal *Le Nord* de Bruxelles parle d'un rapprochement entre l'Autriche et la Sardaigne, entre la France et Naples.

La chaleur depuis près d'un mois était très grande, il pleut ce matin et tous les Parisiens se font mouiller avec plaisir; jamais pluie n'avait été plus ardemment désirée. Avant-hier, le termomètre marquait 35 degrés au-dessus de zéro à une heure après-midi et 24 degrés à minuit.

La vente de Mlle Rachel a eu lieu, et nous pouvons signaler les folles enchères suivantes dont on est honteux.

Le lit a été adjugé pour plus de 1000 francs.

Le pot de nuit!!! 100 francs.

Ces détails en disent plus que toutes les réflexions.

VENDREDI 7 AOUT.

Le procès des assassins est commencé. La culpabilité est dès à présent démontrée et les plus incrédules ne pourront nier la participation de Mazzini et de Ledru-Rollin à cet infâme complot.

Il est curieux en lisant les débats de cette affaire de voir avec quel soin on évite de nommer la comtesse Castiglione dont les assassins devaient surveiller l'hôtel dans la prévision de pouvoir y surprendre l'Empereur, soit à son arrivée, soit à son départ. La rue Montaigne n'est même pas désignée par son nom, c'est tout simplement le n° 53.

Toute cette finesse est comme le secret de Polichinelle.

L'ouverture, ou plutôt l'inauguration du nouveau Louvre aura lieu par l'Empereur lundi prochain.

SAMEDI 8 AOUT.

Tibaldi, l'agent de Mazzini à Paris, l'homme qui n'a rien avoué, le vrai conspirateur, celui qui dirigeait les assassins envoyés de Londres pour attenter à la vie de l'Empereur, qui les armait et les choyait, a été condamné hier par la cour d'assises à la déportation à vie.

Quant aux deux misérables qui avaient reçu chacun cinquante napoléons pour tuer l'Empereur, les nommés Grilli et Bartolotti, ils iront réfléchir pendant quinze ans dans une prison sur leur infâme métier.

Les enthousiastes de la cause italienne doivent être peu satisfaits de voir que cette *notre nation* comme ils nomment l'Italie, produit surtout des assassins.

Ce magnifique peuple, ou pour mieux dire, les tribus diverses qui peuplent l'Italie peuvent toutes fournir moyennant prix convenu, des assassins disposés à tout faire.

DIMANCHE 9 AOUT.

Pour le moment, la politique de l'Angleterre et de l'Autriche l'emporte à Constantinople.

La Turquie refuse l'annulation des élection des Principautés Danubiennes, Les ambassadeurs de France, de Russie, de Prusse et de Sardaigne ont rompu avec la Turquie, *ils ont abattu leurs* drapeaux.

Lord Redcliffe et M. de Prockesh ont remis une note à la Porte laquelle note est assez insolente pour les autres puissances, puisqu'en encourageant les Turcs à résister aux justes prétentions des quatre puissances les ambassadeurs anglais et autrichien les garantissent contre les conséquences de leur résistance.

Les journaux de Lord Palmerston ne parlent pour pacifier l'Inde, que des massacres qui devront y être faits, et du régime qu'ils désirent voir adopter pour le gouvernement des Indiens.

Le régime du sabre!

Philantrope Angleterre verse maintenant des larmes sur l'Italie!

LUNDI 10 AOUT.

J'ai dîné hier à St-Gratien avec le ministre des Cultes et l'ambassadeur de Sardaigne chez la Princesse Mathilde.

L'abbé Coquereau, le plus intrigant de tous les abbés, y dînait aussi. Il n'a cessé de circonvenir le ministre pendant cinq heures; dénonçant tel évêque, demandant la destitution de tel chef de division ou de bureau, et il a fini par se faire ramener à Paris par le ministre. Il a prodigué à S. E. les louanges et les flatteries, il a vanté son excellence; enfin l'abbé veut être évêque.

La Princesse Mathilde qui ne connaît pas le caractère du gaillard et qui ne le nomme que *ce bôn abbé,* pousse *fortement à sa* promotion.

L'abbé, je l'ai déjà dit, s'est montré Orléaniste jusqu'au jour où l'Empereur l'a fait aumônier de la flotte et chanoine de St-Denis. Actuellement il est ultra-Gallican pour obtenir un évêché, et il dit pis que pendre de la cour de Rome et des évêques. S'il est fait évêque, que sera-t-il demain ?

La Princesse Mathilde lui a dit dans la soirée :

« Avouez, mon cher abbé, que si tout autre se con-
« duisait comme vous le faites depuis quatre heures, vous
« le traiteriez d'intrigant. »

Le duc de Frias est venu vers 9 heures en visite de cérémonie. Cet ambassadeur d'Espagne est une sorte de caricature qu'on dit aimable et spirituel ; il faudra voir.

Les journaux anglais et autrichiens sont furieux contre les quatre puissances qui refusent de reconnaître les élections des Principautés.

MARDI 11 AOUT.

La nouvelle église Sainte-Clotilde, située au faubourg St-Germain sur les terrains de Bellechasse, est entièrement terminée et sera très incessament livrée au culte. A raison de la prochaine ouverture de cette église, Monseigneur Baroche, S. E. M. Baroche enfin, a réclamé pour sa femme, pour lui, pour sa famille une chapelle particulière.

« Il serait pénible, » a-t-il dit à son collègue Roulland,
« que nous fussions exposés à nous trouver coudoyés par
» la *foule.* »

La tête tourne [illegible] paillasse.

Autre anecdote :

Avant [illegible] Présidence [illegible] Prince Louis Napoléon, le titre de Président de [illegible] République avait été offert par une [illegible] au prince Jérôme qui ne voulut pas [illegible] qui avait porté la [illegible] démocratique de Président.

[illegible] s'avança [illegible] Jérôme [illegible]:

[illegible] la Présidence à [illegible]

[illegible] prince Jérôme.

[illegible] seront de retour de leur [illegible] heures [illegible]

[illegible] présidents des Conseils [illegible] offre un singulier [illegible]

[illegible] AOUT.

[illegible] comte de Flamarens, sénateur, [illegible] voyage dans le département [illegible]. Il me faisait lire les ar[illegible] différentes localités rapportant tout [illegible] populations, leur franche [illegible] disant aussi comment le sénateur [illegible] entières a répondu en répandant

partout et des secours aux malheureux, et des subventions pour la réédification des églises.

De retour à Paris, Flamarens a demandé aux journaux du gouvernement de reproduire succinctement ces récits, dans le double but d'encourager ses collègues dans la même voie, et de donner aux sénateurs leur véritable valeur.

Les journaux ministériels ont répondu :

« Ceci est affaire de localité, et nous n'avons pas pour « mission de relever aux yeux de l'Europe la dignité des « sénateurs. »

L'Empereur est mal servi, il a trop de gens qui lui cachent la vérité.

L'Empereur et l'Impératrice sont arrivés hier soir ; ils avaient visité Rouen en passant, ils y ont été très bien reçus.

Les journaux anglais nous apportent chaque jour le révoltant récit de quelques exécutions de Cipayes insurgés faits prisonniers ; les uns sont pendus, et parmi les derniers de cette catégorie, un avait eu le bras coupé la veille, le nœud fatal se trouva mal attaché et le pauvre diable eut une agonie de six minutes. Les autres sont attachés à la bouche des canons et au commandement «*feu !*» leurs membres sont dispersés, déchirés et vont souvent blesser les spectateurs.

Pas une voix ne s'élève dans le parlement anglais pour flétrir ces horribles supplices qui ne sont dans aucun code et ne sont ordonnés par aucun tribunal. Tartufes anglais, le roi de Naples a-t-il jamais ordonné rien de semblable ? Il vient de faire grâce de la vie à un des com-

...gnons du socialiste Pisacane qui, il y a peu de tem... ...tré à main armée dans le royaume de Naples, y m... ...ait des soldats et y portait la guerre civile.

JEUDI 13 AOUT.

Les résultats de la visite faite par l'Empereur à reine d'Angleterre sont aujourd'hui connus. Lord Palm... ston recule dans l'affaire des chrétiens moldaves. I... aura donc de nouvelles élections. M. Thouvenel a eu conséquent raison de protester et de rompre les relati... diplomatiques de la France avec la Porte, et l'insole... de Lord Redcliffe et du baron Prockesh est implicitem... désavouée.

Ceci prouve une fois de plus qu'il ne faut pas crain... de tenir tête à l'Angleterre qui est surtout forte de faiblesse des autres nations, et insolente lorsqu'on ne... siste pas à ses prétentions.

L'Angleterre persiste à crier bien fort en toute constance contre l'ambition envahissante de la Rus... mais elle cherche à dissimuler ses propres envahisseme... ainsi, après s'être emparé, il y a six semaines, d'une située sur la Mer Rouge et appartenant à la Turquie, s'empare aujourd'hui du groupe des îles Ouahorn s... sur les limites des possessions de la Hollande dans l'... anie Orientale.

Demain aura lieu la réception du nouveau Lou... *par l'Empereur*; tous les travaux extérieurs sont fini...

On a fait restaurer les tentures de la grande galerie des tableaux, et elle sera rouverte le 14; les cadres ont été redorés et les tableaux de Rubens dévernis (peut-être un peu trop).

Villot le conservateur de la peinture a la manie des surprises, et lorsqu'avec l'aide du restaurateur Mortemart, il peut, d'un tableau vigoureux de ton faire un tableau clair et blanchâtre, il est ravi, mais il faut avouer, pour être juste, que tout le monde ne l'est pas et que le nettoyage des tableaux laisse beaucoup à désirer.

Le nouvel éclairage de la grande galerie sera mauvais, le jour ne sera pas également reparti sur les deux côtés, encore un petit accroc à la gloire de Lefuel que Fould va canoniser demain et que l'Empereur va récompenser en témoignage de satisfaction; puis Lefuel passera *grand homme.*

Ab uno disce omnes.

Les journaux savoyards racontent et *l'Indépendance Belge* reproduit les *touchants* détails de la mort d'Eugène Sue. Cet homme le plus immoral de tous ceux que j'ai connus, est vanté comme un bon et doux seigneur. Le vertueux colonel Charras lui a fermé les yeux et a reçu ses dernières paroles:

« Mon ami lui a dit l'illustre (textuel) mourant, je « veux mourir comme j'ai vécu *en libre penseur*, veillez « y, je vous en prie. »

Le colonel Charras y a veillé, aucun prêtre n'a déshonoré par sa présence le convoi du *libre penseur*, la croix du chrétien ne sera point plantée sur son tombeau.

Les habitants d'Annecy conserveront un souvenir édifiant *de la mort du* socialiste débauché qui a vécu et qui

est mort comme un chien. Vieillard et lui... libres penseurs... sublimes insulteurs aux croyances des peuples.., baladins tombés dans l'oubli, que la justice de Dieu vous soit légère.

On disait hier au Cercle Impérial que la tragédienne Rachel se mourait, convertie au catholicisme par l'abbé Caron, et on ajoutait qu'elle se mariait in extremis avec un monsieur inconnu pour assurer un état civil à deux enfants naturels que ce monsieur reconnaîtrait.

Un de ces enfants est fils d'Arthur Bertrand, mauvais sujet, aujourd'hui fou, fils du maréchal Bertrand; le second était complètement ignoré. Outre ces deux enfants Rachel en a encore un troisième, fils de Walewski et reconnu par lui, il porte le nom de Colonna.

Léopold Lehon qui a été l'amant de Rachel m'avouait hier que l'accusation portée contre cette illustre comédienne de t... avec sa sœur Sarah était vraie. Il me disait encore avoir assisté aux ébats amoureux de Mme Doche et de Mlle Nathalie tendrement éprises l'une de l'autre; rien ne pourrait donner, m'assurait-il, une idée de leur fureur érotique.

Quant à Rachel, elle se montrait parfois retenue et glaciale, puis dans d'autres instants folle de lubricité, mais elle payait par de longues prostrations ces excitations nerveuses.

Ce qui pourra faire comprendre leur intensité ce sont les deux faits suivants:

Une nuit elle dit à Léopold Lehon:

« Je voudrais être b... sur le corps d'un homme qu'on *viendrait de* guillotiner. »

A un autre de ses amants elle imposa la condition de lui répéter dans les moments décisifs :

« Je suis Jésus-Christ ! » et chaque fois que ces mots sacrilèges frappaient son oreille Rachel tombait dans un paroxysme de jouissance impossible à décrire. La débauche autant que les fatigues du théâtre peut être accusée de la mort de Rachel.

C'était un grand talent, mais la plus fieffée p... de la terre.

VENDREDI 14 AOUT.

Je viens de visiter les tableaux de Rubens (galerie Medicis) que le restaurateur Godefroy restaure en ce moment et je sors de son atelier l'âme navrée de ce que j'ai vu.

Godefroy est ivre les trois quarts du temps, il a la main rude et les procédés brutaux pour dévernir et nettoyer les tableaux, il emploie une grosse éponge et de *l'alcali !!*

Les demi teintes, le modelé, la finesse disparaissent, les contours se perdent, et alors il s'en donne à cœur joie, le barbare, de repeindre, retouchailler, refaire du Rubens.

Les restaurations conduites par Villot, exécutées par Godefroy, resteront comme une plaie dans les annales du Musée.

Les mains si belles de Marie de Médicis dans le tableau *de l'accouchement* sont perdues. Je sais que

Godefroy compte les refaire, mais je préfère l'œuvre de Rubens !

Lorsque Villot décide des restaurations, on y procède comme on pourrait le faire à la lessive du linge des invalides.

Il y aura de beaux cris à la réouverture du Musée; Villot *alcali* a pris sur lui une lourde responsabilité.

11 heures $^1/_2$.

Les sergents de ville prennent position dans la grande cour du Louvre pour le passage du cortége impérial qui entrera par la porte du côté de St-Germain l'Auxerrois. Des ouvriers sablent le chemin que suivra l'Empereur. La cour sera fermée au public à midi. J'ai visité ce matin la salle où doit avoir lieu la cérémonie; elle est tendue et décorée par le Garde Meuble sans grand luxe; c'est une des grandes salles du milieu des nouveaux bâtiments en doublure de la vieille galerie du Louvre.

Le temps est pluvieux, orageux, il s'éclaircit par moments, puis se couvre de nouveau, l'atmosphère est lourde et chargée d'électricité. Si demain le ciel ne reprend pas sa sérénité des jours derniers, la fête de l'Empereur en sera quelque peu dérangée.

3 heures $^1/_2$.

Je reviens de la cérémonie qui a été favorisée par le temps; le ciel était devenu beau. Le cortége impérial a pu parcourir les rues et les places qui forment l'enceinte du Louvre en passant par la grande cour d'où il est ressorti par la porte qui a fait face à St-Germain l'Auxerrois sous un soleil assez brillant.

La cérémonie elle-même a été froide, les acclamations ns chaleur et trop isolées. Les artistes et les ouvriers i remplissaient la galerie à l'extrémité de laquelle s'éle-it le trône de l'Empereur, sont toujours ces hommes milieu desquels se recrutent les émeutiers.

Tous les grands corps de l'Etat étaient représentés à tte séance d'inauguration.

Six croix de la légion d'honneur ont été données et ι grand nombre de médailles en or.

Lefuel est nommé officier de la légion d'honneur.

Les chevaliers sont :

Piot, architecte, inspecteur principal.

Bosio, sculpteur statuaire.

Jacquot, idem.

Maret, entrepreneur de maçonnerie.

Durand, entrepreneur de plomberie.

Les princes qui accompagnent l'Empereur ont le tort montrer à toutes les cérémonies des visages ennuyés. es princes ne doivent pas oublier qu'ils ont une comédie jouer et qu'ils doivent au public une physionomie tou-urs souriante.

L'événement de la cérémonie a été le discours de Empereur qui, je le dis avec regret, m'a péniblement fecté.

La première partie, celle qui se rapporte au Louvre été bien dite, elle est juste et bien exprimée avec ce onheur d'expressions qui distingue tous les discours de Empereur.

Mais lorsqu'il est arrivé à vouloir démontrer que histoire des monuments a sa philosophie comme l'histoire es faits, il *a commis* une sorte d'attentat à la morale

publique, il a en quelque sorte outragé les sentiments de l'honnêteté nationale.

Voici sa démonstration :

« De même qu'il est remarquable que sous la pre-
« mière révolution le comité de salut public ait continué à
« son insu l'œuvre de Louis XI, de Richelieu, de Louis XIV
« en portant le dernier coup à la féodalité et en poursui-
« vant le système d'unité et de centralisation, but constant
« de la monarchie, de même n'y a-t-il pas un grand en-
« seignement à voir pour le Louvre la pensée de Henri IV,
« de Louis XIII, de Louis XIV, de Louis XV, de Louis XVI,
« de Napoléon, adoptée par le pouvoir éphémère de 1848....

« Tant il est vrai qu'une nation puise dans ses anté-
« cédents, comme un individu dans son éducation des idées
« que les passions du moment ne parviennent pas à dé-
« truire.

« Lorsqu'une impulsion morale est la conséquence de
« l'état social d'un pays, elle se transmet à travers les
« siècles et les formes diverses des gouvernements, jusqu'à
« ce qu'elle atteigne le but proposé. »

Ainsi voilà de la bouche même de l'Empereur la justification de l'infâme comité de Salut Public ; il accomplissait dans les destinées de la nation une œuvre providentielle, il continuait Louis XI, Richelieu, Louis XIV en portant le dernier coup à la féodalité !

Non, Sire, le comité de Salut Public dont le nom ne devait pas être prononcé dans une réunion d'ouvriers avec cette réhabilitation, n'est pas le continuateur de Louis XIV. Ce comité de sang n'était qu'une guillotine dont les victimes comptaient pour le plus grand nombre dans les rangs de la bourgeoisie et du peuple ; le comité de Salut

Public ! . . . mais c'est la terreur, c'est Lebon à Arras, c'est Collot d'Herbois à Lyon, c'est Carrier à Nantes !

Dites si vous voulez que l'abolition des titres et des priviléges qui ne fut l'œuvre ni du comité de Salut Public, ni de la Convention, continuait l'œuvre de Louis XI, de Richelieu et de Louis XIV, mais le comité de Salut Public puisant sa raison d'être et trouvant sa justification dans une *impulsion morale*, c'est impossible ! . . .

Votre argumentation, Sire, irait trop loin, Votre Majesté n'en a certes pas prévu les dernières conséquences.

Le socialisme et Mazzini continuent le comité de Salut Public, ils poursuivent donc l'œuvre de Louis XI, de Richelieu et de Louis XIV ; eux aussi veulent l'unité, comme la voulait le comité de Salut Public, l'unité par la terreur.

Sire, vous avez insulté le grand roi dont vous acheviez l'œuvre, c'est mal.

Sire, vous avez froissé le sens moral, c'est mal.

Sire, vous avez fait mentir la philosophie de l'histoire, c'est mal.

Et j'en suis d'autant plus affligé que je suis dévoué à votre œuvre politique qui ne continue pas le comité de Salut Public.

DIMANCHE 16 AOUT.

J'accomplis aujourd'hui ma cinquante-cinquième année.

A l'occasion de sa fête l'Empereur a distribué un grand nombre de croix de la légion d'honneur et il a fondé une *médaille militaire* essentiellement temporaire,

puisqu'elle est destinée aux militaires qui ont servi entre les années 1792 et 1815.

Parmi les nouveaux légionnaires, on remarque Alex. Dumas fils, puis le fretin littéraire, Paul de Musset qui écrit dans le *Siècle,* Marie Aycard, feuilletoniste, Calonne, Paulin Limayrac, etc. etc.

M. Fould a reçu les insignes de grande croix en diamants.

M. E. Thayer a été nommé commandeur parce qu'il est sénateur, sénateur parce qu'il a mal rempli les fonctions de directeur des postes, et il avait eu les postes, comme gendre du duc de Plaisance.

Son frère Amédée est aussi sénateur en vertu de son droit de gendre du général Bertrand.

L'Empereur a oublié hier de parler de l'abolition de l'aristocratie des gendres!

La fête d'hier a été attristée par une pluie qui n'a un peu cessé que le soir; le feu d'artifice et les illuminations ont été splendides, mais pour les voir il fallait patauger dans la boue.

Laity (du complot de Strasbourg) qu'il est impossible de conserver préfet, fonction trop au-dessus de ses moyens, est nommé sénateur.

Le général Daumas sénateur.

Daumas est un général intrigant, qui écrit sur tous les sujets algériens et qui est au ministère de la guerre à la tête de toutes les affaires arabes; c'est ce qu'on nomme une spécialité.

Aujourd'hui aura lieu à deux heures la distribution *des récompenses* aux artistes exposants.

Yvon recevra la grande médaille pour son tableau de la prise de Malakoff.

Winterhalter est nommé officier de la légion d'honneur.

Dreux d'Orcy, mauvais peintre de chevaux qui n'a rien exposé cette année et qui depuis quelques années est arrivé à ne plus faire que des tableaux de pacotille, est au nombre des chevaliers par l'influence du général Fleury.

Matont qui vient de salir les murailles de la chapelle de l'hôpital La Riboisière est aussi décoré.

Ziem dont les espérances de talent disparaissent chaque année, est décoré.

Comte (Pierre Charles) est décoré avant d'avoir été jugé digne aux expositions précédentes d'une première médaille. Il a au salon de cette année un bon tableau de genre (Henri III visitant sa ménagerie), mais il me semble que l'on se presse beaucoup de le décorer, il n'est pas bien ancien dans les expositions; que fera-t-on de lui dans l'avenir ?

Les autres chevaliers de cette exposition sont:

MM. Aivasovski, né en Crimée et qui a envoyé de fort beaux paysages.

Desgoffes, élevée de M. Ingres.

Pills, premier grand prix de Rome, auteur d'un bon tableau du débarquement de l'armée française en Crimée.

Vital Dubray, sculpteur de la statue et des bas-reliefs du monument élevé à l'impératrice Joséphine à la Martinique (3e médaille).

Perraud, grand prix de sculpture, 1e médaille.

Oudinet, *grand prix*, 1e médaille, (bustes).

François, gravure, médaille 1e classe, graveur du tableau de Delaroche, Marie-Antoinette sortant du tribunal révolutionnaire.

Il n'y a dans tout cela aucune grande illustration et il y a nombre de médiocrités, bien mieux, Dreux d'Orcy n'a pas exposé, mais le général Fleury dont il est l'ami, éprouve le besoin de le voir décoré.

Le général d'Ornano déplorait avant-hier soir en causant avec moi la prodigalité des croix de la légion d'honneur et paraissait tout chagrin de la voir attachée sur tant de poitrines peu dignes de la porter. Les nominations faites ce mois ci ne réhabiliteront pas cet ordre.

Les militaires, dans un avenir peu éloigné, n'ambitionneront que la médaille militaire.

La folie du jour est celle des croix; les souverains voyageurs trouvent plus économique de donner une croix qu'une tabatière, aussi sommes-nous tous, chamarés de rubans de toutes couleurs et de croix de toutes formes.

Nos habits d'uniforme ressemblent à la devanture de Fossin ou de Janistet. Je suis trés modeste avec six décorations, plusieurs de mes amis en ont quinze, d'autres vingt et quelques uns jusqu'à vingt-cinq.

LUNDI 17 AOUT.

L'Empereur et l'Impératrice partent aujourd'hui pour Biarritz. L'Empereur y restera peu de temps, puis il *viendra tenir le* camp de Châlons.

On disait hier soir au Cercle Impérial que l'Empereur avait donné l'ordre de nommer *Pavillon Fould* un des nouveaux pavillons du Louvre.

Je ne désespère pas de voir un jour les pavillons Mirès et Millaud !

Billault est nommé grande croix de la légion d'honneur !

Rouland est grand officier.

La plupart de ces croix tombant sur de telles poitrines, de ces récompenses accordées à de tels hommes ont l'air de défis à l'opinion publique.

La nouvelle médaille militaire accordée aux officiers et soldats qui ont servi entre les années 1792 et 1815 va décorer, le calcul en est fait, à peu près 15,000 conscrits qui de 1813 à 1815 n'ont jamais rejoint leurs corps ou sont restés dans les hôpitaux.

Les militaires qui ont fait les campagnes de Grèce, d'Espagne et d'Afrique de 1815 à 1848 n'ont droit à aucune récompense, ils ne comptent point parmi ces ridicules vieillards affublés en lanciers rouges, en grognards de la vieille garde qui viennent à toutes les fêtes étaler leur grotesque tournure.

Il n'y a pas de médaille pour l'Afrique, et cependant cette belle conquête de la restauration méritait quelque récompense aux soldats qui l'ont payée de leur sang.

Nous ne voulons à ce moment que la glorification des vieilles culottes de peau ; o Charlet, pourquoi es-tu mort ?

Hier, à la distribution des récompenses aux exposants, les artistes n'ont pas applaudi à la nomination d'Alf. de Dreux, *qui n'a pas* osé venir chercher sa croix, mais en

revanche ils ont acclamé le nom de Daubigny prononcé pour un rappel de médaille de 1e classe.

Ils protestaient ainsi contre la faveur qui va chercher MM. de Dreux et Ziem, qui fait officier M. Winterhalter, artistes d'un talent très ordinaire, et qui néglige un paysagiste du mérite de Daubigny.

Fould a débité un discours dans lequel il s'est prononcé très vivement contre les tendances réalistes de la jeune école, j'applaudis de tout mon cœur aux paroles du ministre, mais il n'aurait pas fallu cinq minutes après proclamer le nom de M. Courbet, chef de l'école réaliste, pour un rappel de médaille de 3e classe.

On fait beaucoup de bruit autour d'un tableau de Robert Fleury représentant, dit la notice, *Charles Quint au monastère de Saint-Just.* Ce tableau est harmonieux et chaud de ton, mais il est mou, et quant au personnage de Charles Quint, M. Robert Fleury n'a certes pas la prétention de nous faire prendre le malade boursoufflé qu'on vient d'apporter dans un fauteuil pour l'heureux rival de François Ier.

La nouvelle œuvre de M. Robert Fleury ne peut rien ajouter à la réputation de l'artiste; quant à son importance, depuis qu'il est de l'Institut, les rois ne lui vont pas à la cheville.

On commence en bon lieu à se laisser prendre à la peinture de Courbet; on se pâme devant ses animaux sur la neige et devant ses chiens de chasse. Si de tels tableaux passaient en vente, signés tout bonnement d'un nom honnête, ils se vendraient cent francs pièce.

MARDI 18 AOUT.

Le *Moniteur* contient ce matin un décret impérial portant la date du 16, réglant diverses mutations dans les postes diplomatiques.

Notre diplomatie est bien pauvre, car ce qu'elle a de mieux à offrir pour l'ambassade de Pétersbourg, c'est M. le comte de Rayneval auquel succède près le Saint-Siége M. le duc de Gramont remplacé à Turin par le *prince de la Tour d'Auvergne* qui fait les délices de la Toscane, voire même de Parme et de Plaisance.

Les habitants de cette partie d'Italie se contenteront désormais du marquis de Ferrière le Vayer que va pleurer le Wurtemberg sans pouvoir être consolé par Reculot, qui à cet effet abandonne le Hanovre à la haute capacité de M. de Danrémont, envoyé extraordinaire (je n'invente pas, le mot est dans le décret), près S. A. R. le grand-duc de Hesse et ministre plénipotentiaire près le grand-duc de Nassau !!!

Les ducs de Hesse et de Nassau enlèvent Comminges Guitaut aux fonctions de secrétaire de 1e classe.

Le reste du décret est relatif aux petits postes diplomatiques confiés à des Lobstein-Mercier, de Monthérat, Baudin et M. le baron Pichon.

Je ne suis pas étonné qu'au milieu d'une telle légion de capacités Bourqueney brille comme un soleil, il a du moins adopté l'habit marron que le prince de Talleyrand portait au congrès de Vienne, et on prétend même qu'il

aurait voulu se faire poudrer, mais on lui a fait comprendre que le représentant du nouvel Empire français ne pouvait arborer les insignes des gouvernements rétrogrades. Donc Bourqueney ayant quelque chose du prince de Talleyrand dont il affecte la physionomie effacée, le sourire des yeux et de la bouche, est l'aigle de la diplomatie.

Le prince de la Tour d'Auvergne (d'autres disent de la Tour prends garde) n'est rien du tout.

Ferrière est un important.

Guitaut, qui n'est pas Comminges, est fort intrigant.

Le duc de Gramont, ex-menin du duc de Bordeaux et légitimiste très prononcé, a tourné le dos à ses antécédents pour les d'Orléans; mais aussi faut-il convenir qu'il a soulagé sa conscience en secouant la poussière des d'Orléans pour endosser l'habit de l'Empire.

M. de Damremont est protégé par son oncle le maréchal Baraguay d'Hilliers.

Rayneval est ce qu'il y a de mieux, mais si j'étais l'Empereur je n'aurais pas en lui une grande confiance.

MERCREDI 19 AOUT.

Je causais hier avec le maréchal Canrobert et le marquis d'Audiffret, du personnel des fonctionnaires d'aujourd'hui, voici quelques petites anecdotes que j'ai recueillies.

Mocquard fut chargé lors de l'affaire du général Berton de faire passer six mille frans que lui remit M. Combes *Syeis compromis* dans cette conspiration. Mocquard remit

deux mille francs et garda quatre mille francs qu'il n'a jamais été possible de lui faire rendre.

Le père de S. E. M. Rouland, ministre de l'Instruction publique et des Cultes, était domestique chez le père du marquis d'Audiffret; il fut fidèle, honnête et dévoué à son maître pendant la révolution.

Le père du maréchal Magnan était portier, servant quelquefois à la table de son maître, son jeune fils l'aidait dans son service.

Le grand-père de Fould était domestique, son père fut trois fois banqueroutier, le fils ne l'est qu'une fois, il y a amélioration.

Les hommes les plus dévoués à l'Empereur disent tout haut aujourd'hui leur indignation de voir des drôles comme Billault, Fould et consort affublés de la grande croix de la légion d'honneur.

LUNDI 24 AOUT.

Je prends aujourd'hui la signature de la direction générale des Musées; hier, Nieuwerkerke est parti pour le département de l'Aisne où la session du Conseil général, dont il fait partie, va s'ouvrir.

J'ai changé d'appartement au Louvre, j'habite maintenant un petit entresol auquel on arrive par l'escalier que l'on arrange, des nouveaux appartements du directeur général. Le vestibule s'ouvre sous le guichet de la rue de Rivoli, mon cabinet prend sa vue sur la cour, ma *chambre à coucher* sur le jardin qui sera, je crois, le par

terre du ministère de l'Intérieur et qui longe la rue de Rivoli.

Les dernières nouvelles de l'Inde sont peu rassurantes, Dehli résiste encore, les Indiens font une défense désespérée, le général anglais qui assiégeait la ville est mort de la dysenterie, dans une autre localité un général a succombé par suite de ses blessures; l'armée du royaume d'Oude est toute entière insurgée.

Les officiers anglais et les journaux de la Grande Bretagne, en parlant des insurgés, les traitent de *canailles* et ils s'étendent longuement sur les massacres d'Européens commis par les troupes révoltés.

Comme eux je trouve ces massacres abominables, et je réprouve de toute mon âme les assassinats, mais pour avoir le droit de traiter les Indiens de *barbares*, l'Angleterre devrait agir envers eux comme une nation civilisée. Si les insurgés massacrent tout Anglais qu'ils prennent vivant; les Anglais pendent ou attachent à la bouche de leurs canons les Indiens qu'ils font prisonniers; ils ont soin de faire connaître au monde, eux si faciles à s'indigner contre le roi de Naples qui se permet d'emprisonner les conspirateurs qui troublent ses Etats, le procédé emprunté aux anciens Deys d'Alger par le moyen duquel ils mettent les insurgés dans l'impossibilité de leur nuire désormais. Anglais ou Indiens, c'est une guerre de barbares, et s'il fallait accorder des circonstances atténuantes à l'une des deux parties belligérantes, je les accorderais sans hésitation aux Indiens. Ces gens là sont à peine civilisés, ils souffrent d'un long servage sous une domination qui les exploite au profit d'un comptoir de marchands; ils voient depuis moins d'un siècle disparaître peu

à peu leurs races royales, leurs délimitations de royaumes pour arriver à l'état de grand district producteur pressuré par la compagnie des Indes.

Les bons protestants de la métropole les ont effrayés par l'ardeur de leur prosélytisme; eux qui supportaient tant de vexations n'ont pu supporter la pensée de voir l'Anglais attaquer leur religion.

L'Angleterre, quelle que soit l'issue de la lutte, souffrira beaucoup dans cette circonstance, son prestige moral sera considérablement affaibli. Elle fera couler des flots de sang pour éteindre l'insurrection; à ses yeux les Indiens ne sont pas des êtres du même degré que les Napolitains.

Cependant si le roi de Naples voulait céder aux Anglais les souffres de la Sicile, les Anglais lui prêteraient les canons et les canonniers de son armée de l'Inde, et lui enseigneraient comment on attache des hommes à la bouche des canons.

Pour expliquer l'envoi de troupes dans les Indes par des vaisseaux à voiles, Lord Palmerston a dit au Parlement « qu'il ne voulait pas, si un conflit européen s'élevait trou- « ver les côtes de l'Angleterre dégarnies de protecteurs à « vapeur. »

MERCREDI 26 AOUT.

Hier, au Cercle Impérial, il était fort question des affaires de l'Inde et comme le général de Montebello demandait à l'ambassadeur d'Angleterre « *s'il ne croyait pas* « *que l'Inde fût* perdue pour les Anglais? »

L'ambassadeur répondit :

« C'est possible, général, mais vous connaissez assez « le caractère de notre nation pour savoir qu'elle prendra « résolument son parti, et si elle perd l'Inde politiquement, « elle se l'assurera commercialement par des traités avec « le pouvoir qui lui succédera. »

Le général de Montebello me disait « qu'ayant été « chargé par l'Empereur d'une mission en Angleterre huit « mois avant la guerre de Crimée, et ayant visité tous les « établissements militaires des trois royaumes, il avait ex-« primé à Lord Harding son étonnement de leur mauvaise « administration et de la fâcheuse organisation de l'armée « anglaise.

« Vous avez tout combiné, Milord, pour repousser le « cas échéant une invasion française, et pourtant faut-il « vous le dire, cinquante mille Français débarqués sur un « point quelconque de vos côtes ne remontreraient pas de « résistance sérieuse et feraient la conquête de l'Angle-« terre. »

Lord Harding répondit :

« Vous êtes plus généreux que le duc de Wellington « qui a souvent répété que douze mille Français suffiraient « à cette tâche. »

Le marquis d'Audiffret me disait aussi hier soir au cercle qu'après avoir visité tous les établissements financiers du gouvernement anglais il n'avait pu s'empêcher de témoigner aux agents officiels du gouvernement sa surprise de trouver ces établissements si mal ordonnés et les notions administratives si peu connues.

« Nous en sommes vraiment honteux ! » lui fut-il ré-*pondu.*

SAMEDI 29 AOUT.

L'Empereur part aujourd'hui pour le camp de Chalons où trente mille hommes de la garde vont se trouver réunis.

Les nouvelles de l'Inde ne sont pas meilleurs, Dehli résistait toujours et les forces anglaises devant cette place étaient réduites à deux mille hommes.

Je vais partir pour aller passer deux jours chez S. A. I. la Princesse Mathilde à St-Gratien, car il y a quinze jours que je n'y ai mis les pieds.

Ce n'est pas Edgard Ney, comme on l'avait cru qui prend le titre de prince de la Moskova, mais c'est le duc d'Elchingen, fils mineur du duc d'Elchingen, mort en Crimée.

LUNDI 31 AOUT.

J'arrive de St-Gratien où j'ai passé la journée d'hier; je n'y ai trouvé de nouveau que le rôle adopté par Vimercati qui est devenu l'hôte de la Princesse Mathilde pour toute la campagne, de faire de la propagande italienne et de démolir La Guéronnière.

J'ai causé avec la Princesse de nos maréchaux; elle aime Pélissier et Canrobert, mais elle tient en grande suspicion Bosquet, et je crois qu'elle n'a pas tort. Bosquet

fait le mécontent de tout, crie sans cesse, se plaint, il se tient enfin sur la limite des oppositions.

Canrobert disait à la Princesse :

« Si nous revenions vers des jours de troubles et que « l'Empereur crût utile de faire arrêter Bosquet, je m'en « chargerais, et je crois que ce serait une bonne mesure. »

Magnan avait refusé le ministère de la guerre pour faire le coup d'Etat et il disait à la Princesse en se félicitant du refus qu'il avait fait :

« Nous l'avons échappé belle ! »

La Princesse demanda à l'Empereur la nomination de Fould comme ministre d'Etat.

« Je n'avais jamais pensé à lui pour ce poste, » répondit l'Empereur, « mais pour celui des finances. »

Fould fut nommé ; je le voyais alors bien souvent à Bretueil chez la Princesse, il était humble et plat courtisan, il attendait la fortune, elle est venue . . . aujourd'hui c'est un homme accablé *d'honneurs*, mais ce ne sera jamais un homme plein *d'honneur*.

MARDI 1er SEPTEMBRE.

La cour d'Oran vient de rendre son arrêt dans l'affaire du capitaine Doineau, chef du bureau arabe de Tlemcen, accusé d'avoir fait assassiner l'Aga Abdallah. Doineau est condamné à mort ; ses complices ou plutôt ses agents, à un temps plus ou moins long de travaux forcés suivant la responsabilité qui incombait à chacun dans cet abominable crime,

Les officiers de l'armée sont furieux contre la justice civile, et j'ai entendu un des plus doux, des plus civilisés d'entre eux, le marquis de Toulongeon, tenir jeudi dernier en dînant au Cercle Impérial avec le prince de Latour Maubourg et moi, le discours suivant :

« Le président et le procureur impérial de la cour « d'Oran sont animés par la passion de l'antagonisme qui « divise en Algérie le pouvoir militaire et le pouvoir civil. « Il fallait étouffer et ne pas mettre un officier distingué « sur le banc des assassins, ni ajouter foi à la déposition « des Arabes ; la parole de ces gens là ne doit jamais « compter.

« Quant à l'argent que Doineau peut avoir mis de côté « dans son intérêt, en pressurant les Arabes, on doit savoir « fermer les yeux. Le militaire qui a conquis ou qui dé- « fend l'Algérie au prix de son sang ne peut être jugé par « les lois ordinaires. Il faisait, dit-on, fusiller sans juge- « ment, mais il était comme en état de guerre. »

Voilà malheureusement ce que pensent beaucoup d'officiers et ceux-là même, qui, comme le marquis de Toulongeon, ne voudraient ni d'un écu suspect, ni du souvenir d'un meurtre commandé de sangfroid, prennent par esprit de corps le parti de Doineau.

J'eus beau représenter à Toulongeon qu'avec de telles dées on ne coloniserait jamais l'Algérie et qu'un honnête homme ne voudrait pas se trouver sous le gouvernement d'un *sultan* comme Doineau ; Toulongeon me répondit qu'il ne me comprenait pas et qu'il était profondément étonné *que je fusse du* parti de la justice civile contre Doineau.

« Il lui fallait un conseil de guerre si l'on tenait ab-
« solument à le juger, là il aurait été compris et apprécié
« son acquittement était certain ! »

Aujourd'hui, les paris sont ouverts, et les mêmes gens qui prétendaient que Doineau ne serait pas condamné, affirment qu'il ne saurait être exécuté.

Les excellents philanthropes anglais, ces amis des noirs, des révolutionnaires et de tout peuple en révolte, ne trouvent plus bonne la plaisanterie des révoltes quand leur intérêt est en jeu. Le *Times* conseille pour répondre aux cruautés des Indiens les représailles les plus barbares le jour où l'Angleterre aura triomphé. Il ne parle que d'exterminer des populations entières, de passer la charrue sur la place où aura été Dehli, etc. etc.

L'Angleterre n'a ni civilisé l'Inde, ni enrichi l'Inde ; elle a vécu sur l'Inde, elle a permis à une compagnie de marchands de disposer de cent-cinquante millions d'êtres humains. Elle a confisqué l'Inde au profit de son commerce, elle a détrôné les vieilles races royales, emprisonné, fait disparaître leur famille et de quoi vient se plaindre le *Times ?* De la cruauté des Indiens ! Qui leur a donné l'exemple ?

Dans la guerre contre Tippoo-Saïb, c'est-à-dire vers la fin du siècle dernier, un général anglais du nom de Mathews prit un jour un harem du sultan indien . . . le *Times* veut-il savoir ce qu'il en fit ?

Les femmes furent pendant huit jours abandonnées à la lubricité des soldats, puis égorgées.

Si Tippoo-Saïb était demeuré vainqueur qu'aurait-il dû faire des Anglais, de leurs villes et de tout ce qui *porte leur nom ?*

Nous pouvons juger ce qui se passe dans l'Inde par la réponse faite au roi d'Oude à propos de sa réclamation adressée au Parlement de la Grande-Bretagne. Le roi volé et dépossédé par les marchands de la compagnie des Indes n'avait pas mis en tête de sa réclamation : *Humble supplique,* et le Parlement refusa d'en prendre connaissance pour cette seule cause.

Muray, le conseil anglais à Téhéran, vient de salir de ses intrigues de femmes le palais du Schah ; comme la Perse ose se plaindre, on lui fait la guerre et elle doit des excuses.

L'Angleterre veut bien affranchir les noirs ; l'abolition de la traite ruine les colonies françaises et espagnoles, mais elle ne veut pas affranchir l'Orient.... Palmerston ne veut pas même percer le fameux canal de Suez !

JEUDI 3 SEPTEMBRE.

J'ai vu hier un voyageur qui a longtemps parcouru l'Inde et qui la connait fort bien. Pour lui, l'insurrection qui s'y développe n'a rien d'imprévu, il l'attendait comme une conséquence des excès commis par l'Angleterre dans l'administration de l'Inde. Les cruautés dont se plaignent les Anglais, m'a-t-il dit, qui en a donné l'exemple ?

« Le fort de Vilour garde dans ses prisons tout ce « qui reste de la famille de Tippoo-Saïb. Un bataillon de « Cypaies formait, il y a quelques années, avec des troupes « anglaises la garnison de ce fort dont le gouverneur dé-

« couvrit un complot tramé par le bataillon Cypaie pour « faire évader la famille de l'ancien sultan du Mizor.

« Le gouverneur attendit une fête religieuse qui ré- « unit tout le bataillon Cypaie dans le temple construit « au milieu même de la citadelle, et lorsque cette fête « arriva et que les six cents hommes furent tous dans le « temple dont toutes les issues se fermèrent, les troupes « anglaises embusquées dans les hautes galeries, fusillèrent « ces malheureux jusqu'au dernier.

« La guerre du Pendjab nécessita de la part des An- « glais l'envoi de nombreux renforts ; deux régiments Cy- « paies campaient à Barukpoor, résidence d'été du gouver- « neur anglais qui voulut les faire partir pour le Pendjab ; « ces Cypaies hésitèrent d'abord, puis ils réclamèrent le « supplément de solde stipulé à leur avantage chaque fois « que le gouvernement les fait sortir de la présidence à « laquelle ils sont attachés ; car les Cypaies, presque tous « mariés, laissent derrière eux toute une famille aux besoins « de laquelle ils doivent pourvoir.

« Le gouvernement leur fit compter la moitié de ce « que nous désignerions en France sous le titre d'indem- « nité de mise en campagne, et il s'abstint de témoigner « le mécontentement qu'il éprouvait des exigences justes « pourtant, des deux régiments Cypaies.

« Ces deux régiments partirent, firent bravement la « guerre et à leur retour à Barrukpoor, sous prétexte « d'une inspection on les conduisit sur le champ des ma- « nœuvres où l'artillerie les mitrailla et la cavalerie les « sabra jusqu'au dernier homme.

« Dans l'Inde, un indigène ne peut s'il entre dans « *l'armée, s'élever* qu'au grade de capitaine, et encore

« comme capitaine est-il inférieur au plus mince de tous « les officiers anglais ; s'il rencontre un jeune sous-lieute- « nant de cette nation, il doit s'arrêter et demeurer le « chapeau à la main jusqu'à ce que le jeune lieutenant « soit passé.

« Les officiers indigènes sont invités aux bals et grandes « assemblées comme les officiers anglais, mais ils doivent « stationner dans une espèce d'antichambre, se tenir debout « et saluer les fonctionnaires anglais qui traversent leurs « rangs, mais ils n'ont le droit ni de danser, ni même de « voir le bal, ni de prendre part à la conversation des « Anglais invités ! ! »

Ce dont je suis étonné, c'est de l'étonnement des Anglais.

MARDI 8 SEPTEMBRE.

Je causais hier au Cercle Impérial avec M. Villemain, frère de l'ancien ministre, des hommes à passions honteuses qui ont su se faire dans le monde une réputation de chasteté. M. Villemain, ancien intendant militaire, aujourd'hui conseiller d'Etat, m'a affirmé avoir rencontré un soir assez tard, dans les Champs Elysées, le fameux abbé de Lamnenais raccrochant une fille de bas étage M. Villemain se cacha derrière un gros arbre et il entendit l'abbé solliciter de cette malheureuse les talents *d'une fellatrice* . . . .

. . . .

Giovanni, le domestique de confiance de la Princesse Mathilde, est mort du choléra à St-Gratien la semaine dernière.

Il paraît évident que l'empereur de Russie et l'Empereur des Français se verront pendant l'automne à Stutgard

A propos des affaires de l'Inde qui occupent toujours vivement les esprits et sont l'objet de toutes les conversations, j'ai entendu M. Villemain dont je parlais, il y a quelques moments, émettre de singulières idées.

« L'Europe », disait-il, « doit prêter une grande attention au réveil du mahométanisme qui se déclare d'une façon inquiétante en Asie et en Afrique. Il faut en finir avec ces barbares dans lesquelles je me refuse à reconnaître une nationalité, un peuple, une civilisation.

« C'est à ce point de vue que je considère la guerre de l'Inde non comme une affaire particulière à l'Angleterre, mais comme une affaire européenne. Une aggrégation d'hommes quelque considérable qu'elle soit, qui ne respecte ni la vie des hommes, ni la propriété, doit être subjuguée ou anéantie. Qu'il fallait traiter les mahométans de l'Inde, comme les Espagnols les Indiens de l'Amérique et que l'envahissement de l'Asie par l'Angleterre était justifié par la propagation des idées de civilisation. »

Je lui dis en vain qu'on n'exterminait par 140,000,000 d'individus, que la France, il y a deux siècles, n'était pas plus avancée sous le rapport du respect dû à la vie humaine et à la propriété, qu'il fallait encourager l'avancement des idées civilisatrices, sans imposer celles d'une race *toute différente* lentement écloses pour des besoins, des

idées, des mœurs complètement dissemblables; qu'il fallait tenir compte de la différence des climats et de la nature des populations ; il ne voulut rien entendre ; l'idéal de la civilisation à obtenir dans l'Asie, lui paraît être le greffage forcé des idées saxonnes protestantes sur les types indiens, l'asservissement de ces races de l'extrême Orient au mercantilisme anglais.

J'ajoutai cependant : « Croyez-vous que nous ayons « beaucoup à vanter aux Indiens le progrès de notre civili- « sation et le respect de la vie humaine et de la propriété « qu'elle a fait naître chez nos races du Nord ? »

Depuis plus de soixante ans, nous marchons péniblement au milieu de révolutions qui sont comme notre état normal, et certes ces révolutions ne brillent pas par leur respect de la vie humaine et de la propriété.

Vous faites grand bruit de la secte des assassins de l'Inde ! que dites-vous des socialistes de l'Europe, de leurs principes sur l'assassinat et la spoliation.

L'Angleterre est ardente à poursuivre les assassins de l'Inde partout où ils cherchent un asile ; mais elle offre un refuge aux socialistes poursuivis par les autres nations, elle permet à leurs chefs de tenir à Londres des conseils au milieu desquels on délibère sur des assassinats. Elle sait que Ledru-Rollin et Mazzini par exemple font partir de Londres des assassins chargés de tuer l'Empereur Napoléon. Les tribunaux français condamnent Ledru-Rollin et Mazzini, qu'importe, l'Angleterre leur continue son hospitalité, leur laisse la faculté de se livrer en paix à de nouveaux complots, d'expédier de nouveaux assassins.

L'Angleterre poursuit seulement la secte des assassins *indiens.*

MERCREDI 9 SEPTEMBRE.

La révolte des Indes devait donner à l'Europe un nouvel enseignement sur le cas que fait l'Angleterre de la liberté, lorsque quelque trouble vient agiter ses possessions. On sait combien de philippiques ont été élucubrées par ses journaux et les membres de son Parlement chaque fois qu'un gouvernement attaqué par une révolution a supprimé ou restreint la liberté de la presse!... c'était Rachel redemandant ses enfants et ne voulant pas être consolée parce qu'ils ne sont plus!

Le *Daily-News* approuve aujourd'hui et l'Angleterre approuve *la mesure juste et devenue nécessaire par laquelle on a supprimé la presse indigène dans l'Inde.*

La presse indigène est supprimée, les Anglais seuls auront désormais la parole pour parler de l'Inde et pour présenter sous le jour qu'il leur conviendra d'offrir, les actes qui s'accompliront.

Mais voici une phrase dont nous recommandons la méditation :

Beaucoup de personnes dans l'Inde et en Angleterre admireront probablement les efforts de la presse de l'Inde et se réjouiront imprudemment par avance de voir le développement rapide des lumières chez les indigènes, tandis qu'il se prépare une révolution terrible qui doit son origine à cette même presse.

Retenez ceci, vous empereur de l'Autriche et vous *roi de Naples.*

Le fils aîné de M. Fould a eu hier aux Champs Elysées un étourdissement qui l'a fait tomber de son cabriolet et il a perdu immédiatement connaissance.

L'événement est arrivé à quatre heures à la hauteur du Palais de l'Exposition ; le blessé a été conduit dans le corps de garde de la grande entrée. A onze heures du soir on n'avait pu encore le transporter et il était toujours sans connaissance.

JEUDI 10 SEPTEMBRE.

M. de Valbezen, longtemps consul en Orient, vient de publier un livre sur la domination anglaise dans l'Inde.

M. de Valbezen est un admirateur passionné de l'Angleterre, à tel point qu'à son retour de Calcutta après la guerre de Crimée, ses amis eurent toutes les peines du monde à lui persuader que c'était bien réellement l'armée française qui avait pris Malakoff et que pendant cette mémorable campagne elle avait joué un autre rôle que celui d'alliée secondaire de l'armée anglaise.

Le livre de M. de Valbezen est donc, on le comprendra sans peine, une apologie de l'Angleterre et des bienfaits dont sa domination fait jouir le continent indien. Il est curieux de signaler les aveux contraires à ce système d'apologie qui échappent à la narration de l'écrivain.

« La domination anglaise jusqu'à ces dernières années « laisse derrière elle bien peu d'empreintes sur le sol. »

(Page 301.)

Pendant tout le cours du livre, le thème adopté par l'auteur tend à représenter les vieux empires de l'Inde comme ayant toujours négligé l'amélioration de leur empire et le bien être des populations.

« Aux noms de ***Feroze Schah*** et de ***Schah Jéhan*** se « rattachent des travaux de canalisation qui ont perpétué « leur souvenir parmi les populations reconnaissantes. « Le canal ***Feroze*** ouvert dans le XVe siècle sur la rive « de la rivière ***Junina*** sous le règne de l'empereur qui « lui donna son nom, féconda jusqu'au milieu du siècle « dernier les campagnes ***d'Hissar*** et de ***Hurrianah***. Le « canal de Delhi qui prend sa source sur la rive gauche « de la même rivière, creusé sous la direction du célèbre « ***Ali-Murdan-Khan***, architecte du ***Schah Jéhan***, apporta « son flot vivifiant de 1626 à 1753 aux terres desséchées qui « s'étendent des montagnes de ***Sirwalie*** aux environs de « Delhi.

« Malheureusement à la fin du XVIIIe siècle les tra- « vaux d'utilité publique qui avaient fertilisé le sol pendant « de longues années disparurent pendant la tempête où fut « englouti le trône des empereurs Mogols, et le sort des « habitants de ces contrées fut de nouveau remis au ha- « sard des pluies. »

(Pages 302—303.)

Ainsi les travaux d'utilité publique disparaissent avec les empereurs Mogols et sous la domination anglaise le sort des populations est remis au hasard des pluies !

M. de Valbezen explique en commençant son livre la nécessité de l'occupation de l'Inde par les Anglais de la *manière suivante* :

« La nécessité de l'occupation de l'Inde par l'Angle-
« terre est une question vitale ; assurer l'avenir des cadets
« de famille ; devant cette question vitale on ne peut pren-
« dre la défense des natifs. »

(Page 72.)

L'aveu est naïf, la raison qui s'oppose à la défense des natifs est quelque chose de phénoménal ! C'est à ne pas en croire ses yeux ! . . . 135,000,000 d'hommes sacrifiés aux cadets des familles anglaises.

Mais au milieu de cette longue apologie de l'Angleterre, la conscience honnête de M. de Valbezen laisse échapper ce cri accusateur :

« N'est-ce pas là une mille et unième consécration de
« l'éternelle histoire de la paille et de la poutre, que de
« voir le peuple qui se fait avec tant d'ardeur le champion
« des opprimés, qui a eu des *meetings* pour la Hongrie,
« ou la Pologne, tant de *speeches* contre S. M. l'empereur
« d'Autriche ou le Czar de toutes les Russies, rester muet
« devant les iniquités qui se commettent journellement dans
» l'Inde. »

(Page 74.)

Au milieu de toutes ces contradictions amenées par un combat perpétuel entre sa conscience et son admiration pour le gouvernement de la Grande-Bretagne, M. de Valbezen qui s'est livré à un dénombrement effrayant des castes d'assassins indiens, à une violente diatribe contre l'immoralité de ces peuples que la civilisation anglaise pourra seule moraliser, oubliant sans doute les renseignements officiels fournis par les agents de la compagnie, écrit en *suivant* ses propres informations.

« N'est-ce pas un fait de tous les jours qu'une jeune « fille fraichement arrivée de l'Europe accomplisse pour « rejoindre sa famille, les voyages les plus lointains, seule, « sans appui, incapable de dire un seul mot des langues « du pays. Une, deux et trois fois par jour, dans un voyage « qui dure souvent des mois, elle voit se renouveler la « douzaine de sauvages qui portent sur leurs épaules son « palanquin et son bagage et il est cependant sans exemple « qu'une femme blanche ait été insultée d'un mot, d'un « geste. »

(Pages 220—221)

L'Angleterre remettrait-elle avec autant de sécurité ses jeunes miss pendant des mois à ces adorables Italiens dont elle épouse chaudement les intérêts ?

Donnerait-elle même, avec quelque confiance une escorte de *John Bull* saturée de *Ginn* à ces blanches jeunes filles aux cheveux blonds qui sont l'orgueil des trois royaumes ?

VENDREDI 11 SEPTEMBRE.

Ce qui peut donner une idée de la véracité apportée par les Anglais dans l'appréciation des affaires de l'Inde, c'est le petit bout d'article suivant emprunté au *Times :*

« Dans cette insurrection des Indes, que voit-on ? « Partout la trahison d'une part et de l'autre la confiance « trahie. Sans aucun doute, l'histoire de ces événements « *a dû faire rire à nos* dépens dans les cercles étrangers.

« Pourquoi avons-nous montré cette confiance ridicule « alors que nous n'étions entourés que de traîtres ?

« Comment se fait-il que ceux-ci aient pu même espérer « d'un jeu si transparent ?

« La réponse est que dans les Indes on nous sait des « hommes sincères, disant la vérité, et crédules. Les arti- « fices dont on s'est servi sont un appel à notre supério- « rité morale. On pensait que nous croyions les hommes « sur parole étant nous-mêmes des gens de parole. Voilà « le secret de notre empire dans l'Inde. »

A qui donc l'Angleterre croit-elle imposer par cette fable ? L'Angleterre pense-t-elle qu'on ignore comment elle a peu à peu conquis l'Inde, comment elle excite des guerres et des séditions qui lui servent de prétexte à des invasions, comment elle remet à une compagnie de marchands le pouvoir de déposer des rois et de les déposséder à son profit. La loyauté de l'Angleterre, sa crédulité, cela est par trop fort !

SAMEDI 12 SEPTEMBRE.

Hier, M. Pérignon, peintre de portraits, écrivit à Nieuwerkerke une lettre fort insolente pour se plaindre de la place assignée à ses tableaux dans les salles de l'Exposition. Il terminait son épître par ces mots :

« Votre conduite est celle d'un lâche, car vous abusez « de votre position pour me nuire. »

Nieuwerkerke envoya immédiatement E. Giraud et A. Arago demander raison à M. Pérignon de sa lettre.

Ces deux messieurs revinrent bientôt rapportant une nouvelle lettre dans laquelle M. Pérignon exprimait ses regrets de l'emportement auquel il s'était laissé entraîner et dont il désavouait les expressions.

L'affaire s'est ainsi trouvée arrangée.

On s'occupe beaucoup de la prochaine entrevue de l'Empereur de Russie : chacun a un thème différent sur les résultats de cette entrevue. Les politiques les mieux informés prétendent que la visite à Osborn se rattache à cette entrevue et qu'une entente a eu lieu alors entre les gouvernements de France et d'Angleterre sur les résultats à obtenir par suite de ce rapprochement des Empereurs de France et de Russie.

L'Empereur Napoléon a envoyé mille livres sterlings et la garde impériale quatre cents pour la souscription ouverte en faveur des victimes de l'insurrection indienne. Ceci est d'une bonne politique, mais l'exemple sera peu suivi en France où l'animosité contre l'Angleterre est aussi vive que jamais. Cette animosité s'est fait jour à propos du percement de l'Isthme de Suez dans le Conseil général de l'Eure ; le capitaine de vaisseau La Roncière, portait la parole, et les expressions un peu vives dont il s'est servi ont été approuvées par l'unanimité des membres du conseil.

Les discours de Lord Palmerston au Parlement, et l'opposition de l'Angleterre unie à l'Autriche dans l'affaire des Principautés ne sont pas étrangères à ce résultat.

Bacciochi me disait avant-hier à propos du camp de Châlons :

« Dieu fasse que l'énivrement produit par ce grand « *entourage militaire,* ne donne pas l'idée à l'Empereur,

« d'ajouter la gloire des armes à toutes les gloires utiles « dont son règne s'honore. »

Bacciochi m'a beaucoup parlé de l'intérieur de la Cour, de l'Empereur, de l'Impératrice, de la Princesse Mathilde, et il m'a dit de l'Empereur :

« Il est aussi fidèle en amitié qu'il l'est peu en amour. »

De l'Impératrice :

« On ne peut compter sur la constance de sa bien- « veillance, elle est très changeante. »

Quant à la Princesse Mathilde, voici ce qu'il m'a dit de sa position :

« L'Empereur est très affecté de la publicité de sa « liaison avec Nieuwerkerke et c'est pour lui une véritable « affliction chaque fois qu'une démarche inconsidérée de « Nieuwerkerke prête à de nouveaux cancans.

« Ainsi, quand Nieuwerkerke demeurait à Breteuil « avec la Princesse, et qu'il conduisait lui-même la voi- « ture dans laquelle la Princesse parcourait le parc de « St-Cloud ; ainsi l'habitation commune de St-Gratien où « Nieuwerkerke a tous les airs d'un maître.

« J'ai plusieurs fois essayé en ami d'avertir Nieuwer- « kerke, mais il n'a pas voulu me comprendre. »

LUNDI 14 SEPTEMBRE.

J'arrive de St-Gratien où j'ai eu hier soir une longue conversation avec la Princesse Mathilde, sur tous les tri- *potages féminins* de la cour impériale.

La Princesse m'a encore répété qu'elle avait entendu Mme la marquise de Contades sollicitant une pension lors de sa rupture avec le général Fleury appuyer sa réclamation des raisons ci-après :

« Ce n'est pas seulement, Madame, une affection bien « chère que je perds par l'abandon dans lequel me laisse « le général Fleury, mais s'il faut le dire à Votre Majesté, « c'est le moyen de vivre qui m'est ôté. Le général Fleury « partageait avec moi sa fortune, et je pouvais ainsi vivre « à Paris et y mener le train de vie qui convient à mes « goûts et à ma position. Jusqu'à ces derniers temps le « général Fleury s'est toujours montré tendre et empressé « envers moi, il venait régulièrement le samedi et ne re- « partait que le lundi ! »

Ces beaux aveux ont eu un plein succès, Mme de Contades jouit d'une pension de douze mille francs ; le fils qu'elle a de Coislin est élevé aux frais de l'Impératrice. Damas Hinard le mène tous les dimanches matin rendre visite à l'Impératrice.

Mme de Contades a l'uniforme des chasses, ce qu'en terme de cour on nomme *le bouton,* et lorsque le grand-duc Constantin vint à Compiègne, Mme de Contades lui fut tout particulièrement présentée, elle avait logement au château, enfin elle jouit de la plus grande faveur.

La marquise de Las Marismas dont le mari est fou est aussi une des favorites de l'Impératrice. Cette dame dont la mère ne jouissait pas en Italie d'une bonne réputation est devenue dame du Palais.

On savait depuis longtemps sa liaison intime avec le prince Poniatowski, et l'Impératrice s'intéressait à ce petit *ménage.* Un jour, Poniatowski surprit la marquise en

conversation très criminelle avec le jeune Aguado son beau-frère (celui qui est connu sous le nom de Zizi) ; une scène assez vive eut lieu entre Poniatowski et la marquise. Cependant Poniatowski consentit à laisser subsister pour le monde (et surtout pour l'Impératrice) la croyance à la continuation de leur liaison. Pourtant, comme tout a un terme, personne n'ignore aujourd'hui les liens de la marquise. *Zizi* Aguado, lorsqu'elle est de service, vient carracoler à la portière de la voiture des dames du Palais !

Rien de tout cela ne nuit à sa faveur.

La comtesse Walewski, femme du ministre des Affaires étrangères, est décidément la favorite actuelle de l'Empereur. L'Impératrice ne peut se passer d'elle, et Walewski se pavane à l'ombre de la nouvelle *dignité* de sa femme.

Le prince Napoléon a affirmé à sa sœur que Lord Hertford avait donné un million à la comtesse Castiglione pour coucher avec elle. Il lui a dit tenir le fait d'Hertford lui-même, qui a retiré un reçu de la comtesse.

Comme une nuit payée un million est une nuit exceptionnelle, Hertfort a voulu expérimenter la comtesse en toutes sortes de voluptés. Il payait et payait cher, il s'était réservé de dicter des lois.

La comtesse a dû passer par toutes les épreuves du libertinage le plus raffiné, rien n'a été omis.

Après cette nuit, la comtesse est restée trois jours au lit, mais elle paraît aujourd'hui complètement remise, elle est plus brillante que jamais.

On espère la visite de l'Empereur de Russie au camp de Chalons et peut-être à Paris.

MARDI 15 SEPTEMBRE.

Le financier Mirès vient de jouer une magnifique comédie devant l'assemblée générale de la société connue sous le nom de *Caisse des chemins de fer*.

Dans un discours fort étudié où il s'est posé en grand homme, il a présenté la situation industrielle et le sort des grandes entreprises, comme menacé et même atteint par les accusations et les calomnies qui pleuvent sur elles de toutes parts : corps législatif, tribunaux, chaire, presse, théâtre, pamphlets, tout est déchaîné contre les opérations de Bourse qui fournissent cependant les moyens de créer les vastes entreprises, de suffire aux grands travaux.

On traque les valeurs côtées à la Bourse, on les surcharge d'impôts, on rend même plus difficile l'accès de la Bourse, et chose monstrueuse ! L'Etat ne couvre point de sa protection les hommes qui sont placés à la tête des légions de *Boursicotiers*.

« Louis XIV, » s'est écrié Mirès, « Louis XIV, par le conseil de l'immortel Colbert, avait interdit à Molière de mettre le personnage du financier sur le théâtre, de le faire comparaître devant le public comme il y faisait comparaître Tartufe !

Le financier doit être dans la société moderne ce qu'était l'Ibis chez les Egyptiens, quelque chose de sacré que le respect de tous doit environner.

Mirès n'est pas environné de respect, le gouvernement *ne le prend pas par* la main pour en faire un personnage,

le gouvernement ne récompense pas en lui l'homme éminent qui dans l'intérêt de l'humanité s'est sacrifié au point de devenir millionnaire, de marchand d'épingles sur la voie publique qu'il était, aussi Mirès, le grand Mirès, donne-t-il à l'assemblée générale sa démission de gérant de la société.

Les tribunaux qui condamnent Jacquot, dit Mirecourt, comme *calomniateur* de Mirès ne suffisant pas à ce financier, l'Etat doit lui servir de garde du corps et s'opposer à toute critique, l'Etat doit imposer silence au Corps législatif, aux tribunaux, à la chaire, à la littérature, au théâtre, etc. etc.

L'assemblée générale de la *Caisse des chemins de fer* n'a pas accepté la démission de Mirès, elle s'est mise à ses pieds pour le supplier de rester dans son rôle de providence. Le cœur de Mirès s'est ému, il a versé deux larmes de Saint-homme et la démission a été retirée.

La farce était jouée, Mirès avait pu blâmer le gouvernement dans un discours que le *Journal des Débats* insère tout au long ce matin parmi les réclames payées.

Nous ignorions l'injonction faite par Colbert à Molière de s'abstenir de mettre les financiers sur la scène, mais nous croyons savoir que Louis XIV instituait parfois des *chambres d'enquête* qui faisaient rendre gorge aux financiers trop subitement engraissés. M. Mirès préfére-t-il les *chambres d'enquête* aux attaques du Corps législatif, au blâme des tribunaux et de la chaire aux diffamations de Jacquot dit Mirecourt.

JEUDI 17 SEPTEMBRE.

Le nouvel éclairage inventé par Lefuel pour la grande galerie du Louvre est reconnu mauvais; un côté de la galerie jouit d'une trop grande part de lumière, tandis que l'autre côté se prélasse dans un demi jour favorable au repos, mais très défavorable à la peinture.

La grande galerie n'est pas encore livrée au public et ce n'est pas sans anxiété que j'attends le moment où il y sera admis. La restauration des grandes toiles de Rubens soulèvera d'énergiques réclamations; il est impossible de rien voir de plus douloureux que le spectacle de leur dévernissage par le sieur Godefroid.

Il y a en ce moment au Louvre près de cent tableaux que déshonore Godefroid.

Peut-on comprendre une restauration de cent toiles importantes en quelques mois?

Je causais hier avec Mérimée de Lefuel et de ses travaux, nous étions d'accord sur la valeur de l'architecte et de son œuvre.

Mérimée a vingt fois expliqué à M. Fould l'insuffisance et la suffisance du monsieur.

Fould a toujours répondu:

« Pourquoi en voulez-vous à Lefuel? »

Mérimée a vainement objecté qu'il n'avait aucun mauvais vouloir contre Lefuel, mais qu'il était honteux des [illegible]*ues commises* par cet homme, et de son manque de

goût dont il donnait pour exemple le nouveau grand escalier du Louvre.

Fould ne comprenait pas et demandait toujours: « Pourquoi diable en voulez-vous à Lefuel? »

Ceci peut donner une idée de l'intelligence artistique du ministre d'Etat chargé de la direction des Beaux arts.

VENDREDI 18 SEPTEMBRE.

Les nouvelles de l'Inde venues par les autorités anglaises parlent beaucoup de succès obtenus sur les Indiens par les troupes anglaises; mais voilà qu'après des succès elles sont obligées de revenir sur leurs pas; le général Havelock a été forcé de revenir à Cawnpore où il attend des renforts.

A Arrah, ville située entre Dinapour et Gazibour, un fort détachement du 10e régiment a été battu par les Indiens, il a perdu 9 officiers et 147 soldats.

De nouvelles insurrections de régiments sont annoncées par le dernier courrier, 3 régiments à Dinapore, à Beranpore le 63e régiment et le 11e de cavalerie ont été désarmés. A Legawly les irréguliers ont massacré les Européens, à Segawly les Européens ont été massacrés, des complots ont été découverts à Yassore et à Bénarès, des troubles ont éclaté à Berh.

Calcutta et Bombay sont alarmés, le commerce est paralysé.

Les 7e, 8e et 40e régiments d'infanterie du Bengale se sont insurgés ; le 10e régiment d'infanterie britannique a fusillé 800 insurgés. Le 12e régiment de cavalerie irrégulière s'est également insurgé.

Les trois régiments d'infanterie du Bengale sont très solides, dernièrement encore ils combattaient dans les rangs anglais et prenaient sur les Indiens la ville de Patna.

A Kalapour le 27e régiment s'est insurgé.

Enfin le fait grave qui ressort de toutes les nouvelles, c'est que l'insurrection n'est plus limitée à l'armée du Bengale, mais qu'elle a gagné l'armée de Bombay.

Le *Times* parlant des affaires de l'Inde dit ceci :

« La nation anglaise s'est simplement chargée de la « fonction de gardienne d'un capricieux et violent animal, « et un instant elle a oublié sa tâche. »

Les bourdes des journaux anglais sont superbes ! . . . Les princes détrônés violemment ou ceux qui l'ont été par la ruse et qui cherchent à ressaisir leur trône sont coupables de haute trahison et sont justiciables d'un conseil de guerre.

La vengeance anglaise ne se contente pas du massacre des hommes, il lui faut encore l'incendie des villes, et la presse anglaise fait briller aux yeux des bons Anglais qui voudront s'engager, le pillage de Delhi et la défroque de chaque Cypaïe !

En Espagne, la reine Christine a tenté de renverser le ministère Narvaëz par une intrigue ourdie dans le palais. Le maréchal Narvaëz est sorti victorieux de la lutte, mais elle se renouvellera.

La reine Christine est le mauvais génie de l'Espagne, elle n'a jamais cherché qu'à la piller de toutes façons et elle y a réussi. Elle voudrait probablement encore opérer quelque nouveau vol et pour cela il lui faut renverser Narvaëz, dût l'Espagne retomber en révolution, que lui importe.

Ce serait un immense bienfait pour l'Espagne, si le choléra ou toute autre maladie emportait cette grosse dévergondée.

SAMEDI 19 SEPTEMBRE.

J'ai vu ce matin la liste des acquisitions arrêtées par Nieuwerkerke à la suite de l'exposition, et qui doivent être soldées au moyen des fonds provenant tant des droits d'entrée que de la vente du livret. Cet argent est donc le résultat du travail des artistes et non une largesse de l'Etat.

Nieuwerkerke en a disposé suivant son bon plaisir et les recommandations de ceux qui le mènent sans qu'il s'en aperçoive ; l'art lui-même a été peu consulté.

Le mauvais et très mauvais tableau de Penguilly 6000 francs.

Les très mauvais portraits de l'Empereur et de l'Impératrice par Montpezat 4000 francs.

Une mauvaise vue de Notre-Dame de Paris par Naveley 5000 francs.

Un paysage d'Anastasie 2000 francs.

Ces deux derniers artistes sont portés tous les ans sur la liste des acquisitions.

Un mauvais tableau de Bataille 2000 francs.

Hédouin le grand protégé de Chennevières et de Clément de Ris, un paysage 4000 francs, etc. etc.

Enfin deux cent mille francs sont employés à soutenir des artistes qui la plupart sont sans talent.

Je me demande maintenant quels sont les musées qui seront empoisonnés de ces œuvres, et ce que dira le public sérieux en lisant la liste des acquisitions, car il me semble impossible de ne pas publier la liste des acquisitions faites avec l'argent du public attiré par les tableaux des exposants.

Les nouvelles de l'Inde sont mauvaises, l'insurrection s'étend.

Des troubles religieux ont éclaté en Irlande, à Belfast la ville a dû être mise en état de siége.

Ces troubles sont le résultat des prétentions de prédicateurs protestants qui ont voulu au milieu d'une population catholique prêcher en plein air.

JEUDI 24 SEPTEMBRE.

Je veux inaugurer ce nouveau petit livre par le drame le plus émouvant que l'imagination puisse concevoir. Le dénouement n'en est point encore arrivé, et je ne sais même si la victime du drame que je vais raconter, peut *jamais espérer* de la justice humaine le dénouement qu'il *est en droit d'attendre*.

Tous les faits qui vont suivre m'ont été racontés hier par Brénier notre dernier ambassadeur à Naples et par Monsieur Villemain, aujourd'hui conseiller d'Etat, jadis intendant militaire.

J'ignore si dans mes premiers petits livres je n'ai pas rendu compte d'une affaire très grave dont les débats avaient lieu devant le Conseil de guerre de Paris et qui entachaient l'honneur d'un colonel jusque là très bien placé dans l'estime publique.

Ce colonel, Monsieur le comte de Cercey, fils du brave amiral de Cercey et fort protégé sous Louis-Philippe par le général Tiburce Sebastiani qui l'aimait beaucoup, fut poursuivi par un monsieur Morissot pour escroquerie et condamné par le Conseil de guerre et le Conseil de révision.

Lorsque cette condamnation infamante eut lieu, le public tomba avec acharnement sur le compte du condamné; plus sa position était élevée, plus il avait été favorisé dans sa carrière, plus aussi au moment du malheur on lui fit payer cher les faveurs de sa fortune évanouie.

Monsieur de Cercey était spirituel, gai, élégant, il avait la vie facile, le cœur ouvert et généreux, chacun le recherchait et les généraux aimaient l'avoir près d'eux.

Si les qualités de Monsieur de Cercey lui faisaient des amis, lui attiraient l'attention et l'affection de ses supérieurs, tous ceux qui dans la carrière militaire ne jouissaient pas des mêmes prérogatives parce qu'ils étaient loin de posséder les mêmes avantages, devinrent ses envieux, quelques-uns même ses ennemis acharnés et malheureusement au nombre de ces derniers il faut compter le président du Conseil de révision qui eut à juger Monsieur de *Cercey.*

Le greffier de ce conseil disait à Monsieur Villemain, qu'en droit et en fait le jugement était une abominable iniquité.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, Monsieur de Cercey était un homme du monde ayant peu d'ordre dans ses affaires, donnant sans compter et ne gardant pas même de notes des choses les plus importantes.

Le point principal du débat entre lui et ses adversaires était une somme de deux cent mille francs dont il lui fut impossible d'indiquer l'emploi positif.

« Je sais », disait-il, « que j'ai dû la verser à qui de « droit, mais mes souvenirs ne s'étendent pas au-delà. »

Le comte de Cercey, colonel, commandeur de la légion d'honneur, militaire très brave qui avait montré la plus grande énergie dans la repression des troubles du midi en 1848 et 1852, fut flétri par un jugement qui le condamna à cinq ans de réclusion.

Ce jugement colporté par la presse dans tous les départements fut lu avec avidité. On s'était passionné pour ou contre Monsieur de Cercey.

Quinze jours après le jugement définitif, l'avocat du condamné reçut d'un avoué de province une lettre renfermant les quittances des fameux deux cent mille francs. L'avoué écrivait :

« En lisant le rendu compte du jugement de Monsieur « le comte de Cercey j'ai vivement senti l'effroyable in- « justice sous laquelle il succombait et je me hâte de vous « envoyer les preuves de son innocence, Dieu veuille « qu'elles puissent encore lui servir. »

Depuis cette époque, Monsieur de Cercey n'a cessé de solliciter du garde des Sceaux la révision de son procès par les moyens que les lois mettent à sa disposition.

L'Empereur s'est intéressé à la position affreuse de Monsieur de Cercey, l'Impératrice a sollicité pour lui.

Le comité de législation du Conseil d'Etat consulté par le gouvernement sur la possibilité et l'opportunité de la révision s'est prononcé à l'unanimité en faveur de la révision.

Tous ceux qui ont pu examiner cette affaire se prononcent en faveur de Monsieur de Cercey et cependant le malheureux ne peut obtenir la révision, il reste sous la flétrissure de sa condamnation. M. Abbatucci refuse d'ordonner la révision du procès parce que le ministre de la guerre y met opposition en allégant pour motif:

« Mais alors il faudra le nommer général! »

Pourquoi pas, il a le temps voulu pour être promu, il possède de beaux états de service et je ne sache pas que la victime d'une injustice reconnue ne puisse comme faible réparation être réintégrée dans ses droits et rentrer dans sa position d'honnête homme.

VENDREDI 25 SEPTEMBRE.

L'Autriche commence à s'émouvoir de l'entrevue de Stuttgard, la possibilité que la question italienne y soit traitée la préoccupe et elle dénie aux gouvernements européens *le droit* d'en faire une question de congrès.

Répondant aux articles du Journal de Francfort, le journal *La Patrie* dit assez maladroitement que les grandes puissances ont le droit de traduire la cause italienne à leur tribunal comme elles y ont traduit la cause de Neuchâtel et des Principautés Danubiennes.

L'exemple est mal choisi, car Neuchâtel depuis près de dix ans avait cessé par le fait révolutionnaire de faire partie du royaume de Prusse et lorsque les grandes puissances se sont emparées de cette question, il s'agissait d'empêcher une guerre entre la Prusse et la Suisse, et les deux parties ont remis leur cause à l'arbitrage des puissances.

Quant à la question danubienne, les puissances qui reconstituaient l'empire turc après l'avoir sauvé de sa ruine, avaient certes le droit et le devoir de s'en saisir.

Rien de tout cela n'est applicable à l'Autriche qui n'invoque pas l'arbitrage des puissances et qui a su réfréner par ses propres forces la révolution en Italie et l'ambition de la maison de Savoie.

D'ailleurs les raisons invoquées par la *Patrie* devraient à bien plus juste titre être invoquées en faveur de la nationalité polonaise.

Mais la maison de Savoie est à la mode et le régime parlementaire que l'état de la France ne permet pas de rétablir semble merveilleux pour l'Italie où les passions sont plus ardentes, où les seuls hommes doués d'un peu d'énergie sont les Mazziniens.

L'idée de créer un royaume d'Italie composé de vingt peuples jaloux les uns des autres me semble l'idée la plus ' du monde. Mettre le roi de Piémont à la tête de

ce royaume est, je l'ai déjà dit, un crime contre l'intérêt français.

Je peux sans doute me tromper, et lorsque tant de hautes intelligences accusent une opinion toute contraire, je devrais reconnaître que je suis dans une fausse voie, mais cela m'est impossible. Le royaume d'Italie entre les mains de la Maison de Savoie, ce serait mettre une double bride à la France. . . ..L'avenir prononcera!

Manin, l'ex-président de la République vénitienne pendant l'année 1848, vient de mourir à Paris, il a été enterré sans discours.

L'Empereur a quitté le camp de Châlons pour se diriger vers Stuttgard.

J'ai vu hier le maréchal Canrobert qui arrivait après avoir assisté pendant quinze jours aux grandes manœuvres. Il m'a dit combien il était étonné et émerveillé de l'intelligence militaire de l'Empereur; il sait commander aux troupes, les faire manœuvrer et d'un coup d'œil prompt et judicieux il voit le parti qu'il est possible de tirer d'un terrain.

Le duc de Cambridge a été très content de nos troupes, il a dit:

« Si nous avions dans l'Inde le camp de Châlons, je « ne concevrais aucune inquiétude sur l'issue de l'insur« rection. »

SAMEDI 26 SEPTEMBRE.

L'Empereur des Français et l'empereur de Russie sont réunis à Stuttgard ; les journaux se livrent à des commentaires sans fin sur les questions qui seront traitées par les deux souverains dans cette entrevue.

Parmi tous ses officiers d'ordonnance l'Empereur a choisi pour l'accompagner le jeune prince Murat, lieutenant aux guides, marié depuis trois ans à la fille du prince de Wagram. Je ne puis deviner le but de cette faveur que la conduite et le mérite du jeune prince n'autorisent guère. Le lieutenant aux guides, petit-fils du roi Murat, n'a pas fait jusqu'à présent grand honneur à son aïeul ; il s'est prudemment tenu éloigné de toute guerre, et lorsque nos soldats mouraient héroïquement devant Sébastopol, lui chassait à Grosbois chez son beau-père ; c'est du reste un assez bon garçon fort nul et à ce point sans éducation qu'il sait tout juste lire et écrire. Tel qu'il est, le lieutenant Murat est cependant l'espoir de sa famille qui le voit dans un avenir peu éloigné roi de Naples.

Sa femme est la plus désagréable pécore qu'il soit possible de rencontrer, c'est un produit de fausse aristocratie obtenu par un mélange de finance, de faveur et de bourgeoisie.

MERCREDI 30 SEPTEMBRE.

Les dernières nouvelles de l'Inde sont loin d'être bonnes; l'insurrection gagne les présidences tranquilles jusqu'ici. La retraite du général Havelock, après une tentative infructueuse pour secourir Luknow, est confirmée.

Je viens de visiter l'atelier où Godefroy avec deux aides dévernit cent tableaux de la grande galerie du Louvre. Je dis avec douleur que la plupart sont perdus par le stupide procédé qu'emploient les dévernisseurs.

Ces hommes, Godefroy en tête, frottent ces vieilles toiles avec de l'*étouppe* imbibée d'esprit de vin et même d'alcali ! J'ai vu des figures entières dont tout le modelé avait disparu ; il est inutile de parler des glacis ; là où il y en avait, l'œil les chercherait en vain. Mais peut-être Godefroy sous la direction de mon célèbre collègue Villot les rétablira-t-il ?

Pauvre galerie du Louvre !

JEUDI 1er OCTOBRE

Je causais dernièrement avec le directeur des affaires politiques, du ministère des relations extérieures, Benedetti, dont j'ai trouvé les idées relativement à l'*agrandissement du Piémont* tout à fait opposées aux miennes.

Benedetti pense que l'Angleterre ne verrait pas d'un œil favorable la royauté de toute l'Italie dans la maison de Savoie parce qu'elle trouverait en elle une alliée fidèle de la France.

Je persiste à penser que le royaume d'Italie s'il est jamais constitué sera dans l'alliance de l'Angleterre et que nous saurions quelque jour ce qu'il en coûte de rétablir des frontières méridionales ; nous saurions aussi ce qu'il en coûte d'avoir placé tout le littoral italien dans l'allianee anglaise.

Le Piémont qui est la Gascogne italienne, c'est-à-dire le pays des vanités, voudrait compter parmi les puissances maritimes.

Enfin, c'est à la France de savoir si la papauté doit être détruite ou remise en garde au Piémont ee qui reviendrait au même.

SAMEDI 3 OCTOBRE.

Les journaux anglais continuent leur système d'atroces représailles ; lorsque l'insurrection sera réprimée, suivant eux, Delhi doit être rasée, les habitants et la garnison égorgés, le roi pendu. Nenna Saïb sera, toujours suivant eux, mis dans une cage, exposé à Londres au *zoological garden* au profit des familles des Anglais morts dans l'Inde ; puis enfin Nenna sera pendu lorsque son exposition aura produit tout le fruit qu'on en pourrait attendre. Tout cela est atroce, malheureusement les troupes, y com-

pris les officiers se montrent très disposées à d'effroyables massacres.

L'empereur de Russie et l'empereur d'Autriche ont eu une courte entrevue qu'on dit avoir été amicale, mais aucun des deux souverains n'avait près de lui son ministre des Affaires étrangères, ce qui fait penser que cette rencontre a été entièrement privée.

LUNDI 5 OCTOBRE.

Nieuwerkerke ne m'adresse plus la parole, nous avons passé hier la journée chez S. A. I. la Princesse Mathilde, et il a affecté de ne jamais s'adresser à moi. La Princesse a été comme toujours bonne et affectueuse.

Le motif de la grande colère de Nieuwerkerke est celui-ci :

J'ai dit à la Princesse que Godefroy le restaurateur des tableaux du Louvre les perdait, les défigurait, et que je craignais pour le moment de la réouverture de la grande galerie, le mécontentement du public en trouvant les tableaux de Rubens restaurés à la *façon Godefroy*.

Malgré cette colère je persiste dans mon opinion et je ne pense pas que la meilleure manière de dévernir un tableau, soit de le frotter avec de l'étouppe imbibée d'esprit de vin ou d'alcali.

Les inquiétudes conçues à propos du brave général Havelock et du corps d'armée à l'aide duquel il espérait secourir Luknow, sont confirmées par les dernières nouvelles.

Le général Havelock est rentré à Cawnpore après avoir reconnu l'impossibilité de secourir Luknow. Tout le pays d'Oude est soulevé et le petit corps d'armée anglais est menacé par près de 80.000 hommes composés de troupes régulières et irrégulières ayant 25 pièces de canon et disputant le terrain pouce à pouce. La population des campagnes s'est jointe aux insurgés.

Le choléra fait au moins autant de ravages dans l'armée anglaise que le feu des Indiens.

L'Empereur est venu à Paris chercher l'Impératrice. LL. MM. sont immédiatement parties pour le camp de Châlons.

L'Empereur doit, dit-on, se rendre à Marseille le 20 octobre.

Le prince Napoléon, pendant sa tournée sur le littorral du midi, a visité notre tragédienne Rachel dont la position est désespérée; peut-être est-elle morte au moment où j'écris ces lignes.

Le prince Napoléon a été assez longtemps l'amant de Rachel.

MARDI 6 OCTOBRE.

Le cabinet Narvaëz a, dit-on sérieusement, donné sa démission; il se retire devant des intrigues de Cour sans cesse renaissantes et auxquelles je ne crois pas la reine Christine étrangère.

Cette femme qui a si impudemment pillé l'Espagne *tient encore à la* ruiner par les agitations qu'elle y fomente.

MERCREDI 7 OCTOBRE.

Pendant sa visite à Cherbourg, le grand-duc Constantin ne s'est pas montré, paraît-il, fort gracieux. On me racontait hier qu'amené devant les magnifiques travaux du port, il aurait dit à l'ingénieur :

« Ces travaux sont beaux, mais ils ne mettraient pas « une flotte à l'abri, et si une flotte ennemie se présentait, « la flotte française serait détruite par un bombardement. »

Puis le prince laissa errer un sourire ironique sur ses lèvres.

L'ingénieur, vivement froissé, répondit :

« Monseigneur, ces travaux sont plutôt un brise lame « qu'une défense, mais si une flotte française s'y trouvait « menacée d'un bombardement, elle ne l'y attendrait pas, « Monseigneur, et quelle que fût la disproportion entre « elle et la flotte qui l'attaquerait, elle sortirait du port et « livrerait bataille. »

Le grand-duc ne répliqua rien et l'amiral préfet maritime serra la main de l'ingénieur en le remerciant.

JEUDI 8 OCTOBRE.

La nouvelle de la démission du Ministère Narvaëz donnée comme officielle par *Le Pays* n'est pas exacte ; la situation de ce Ministère est difficile, mais il est encore aux affaires.

La Turquie, dans une note envoyée aux cabinets des puissances signataires du traité de Paris, se prononce contre l'union des Principautés. L'Autriche et l'Angleterre l'ont poussée à cette démarche.

Le recrutement pour l'Inde ne donne pas de résultats satisfaisants en Angleterre.

Une lettre d'un officier du corps campé devant Delhi, laquelle lettre est publiée dans tous les journaux anglais, dit : « J'espère qu'au moment où nous entrerons dans Delhi « les femmes et les enfants auront pu être éloignés, car « une fois entrés nous ne ferons grâce de la vie à per- « sonne. »

C'est ainsi que la nation *philantrope* par excellence entend la justice lorque ses intérêts sont en jeu.

Suivant la presse britannique, l'Inde serait depuis deux cents ans le loup et l'Angleterre serait l'agneau !

Le maréchal Canrobert disait hier soir au Cercle Impérial :

« Mon Dieu, que le prince Napoléon est maladroit « avec tout son esprit ; il trouve le temps d'aller voir « Rachel dans le midi, le journal *L'Indépendance* nous « l'annonce, et il ne trouve pas le temps d'aller se mon- « trer au camp de Châlons ! »

Le prince Napoléon croit toujours qu'il fera de sa personnalité quelque chose de puissant en dehors du parti de l'Empereur.

VENDREDI 9 OCTOBRE.

La démission du Ministère espagnol est confirmée. On ignore encore à quelle opinion la reine attribuera sa succession.

Le prince Napoléon est enfin venu assister à la revue d'honneur du camp de Châlons.

L'Empereur revient samedi et n'ira point cette année à Marseille.

Le fameux jour de deuil et d'humiliation décrété en Angleterre a été célébré mercredi dernier. Toute l'Angleterre s'est courbée sous le poids de l'*humiliation Indienne.*

Les journaux, le *Times* en tête, ont fait leur *mea culpa.* Ils ont reconnu que si les Anglais n'avaient su ni se faire aimer, ni se faire respecter des Indiens, ils devaient s'en attribuer la faute qui est toute entière dans leur insupportable orgueil. Car, disent les journaux, nous étions du reste de bons maîtres, administrant à tous une égale justice et comblant l'Inde de bienfaits.

L'Angleterre n'est pas assez humiliée sans doute et nous en trouvons la preuve dans le peu de sincèrité de sa confession.

Avouez donc, orgueilleux blessés, mais non contrits que vous avez été des maîtres dûrs, cruels et insolents peu soucieux de rendre la justice. Ne parlez pas avec tant de fierté de la gloire de vos armes; vous semiez avec l'or la trahison autour des princes indiens que vous vou-

liez combattre, et vous prépariez de faux traités contre lesquels vous protestiez bientôt lorsque vous ne pouviez arriver autrement.

Relisez les dépêches de vos anciens gouverneurs, vous y trouverez l'aveu de ces abominables trahisons.

Repassez la guerre contre Tippoo Saëb, elle est remplie de vos atrocités. Vous comptiez pour rien l'Indien, mais vous aviez inscrit l'Inde comme un produit sur votre budget. Vous la suciez comme on suce une orange.

Vous réclamiez la continuation de votre puissance au nom de la civilisation ?

Qu'avez-vous civilisé dans l'Inde depuis que vous y régniez ? Vous avez dépouillé l'Inde, vous avez humilié ses enfants. Jeûnez et couvrez-vous de cendres !... hypocrisie. Le jour où vous prendrez Delhi, vous vous couvrirez d'opprobre par les horreurs que vous y commettrez et vous direz : « Justice est faite ! »

MARDI 13 OCTOBRE.

A la liste des nombreuses iniquités dont l'Angleterre s'est rendue coupable dans l'Inde, il faut ajouter la spoliation du royaume d'Oude. Un décret d'annexion rendu par la Cour des directeurs, c'est-à-dire par une compagnie de négociants anglais, détrône un monarque indien et la compagnie s'empare de ses Etats.

Une indemnité fixée par la compagnie, une pension également fixée par la compagnie devaient être payées au *roi dépossédé ; mais* il n'a pas reçu un sou. Sa famille

se rend à Londres pour réclamer contre l'annexion. J'ai déjà dit comment elle avait été accueillie pour n'avoir pas voulu faire précéder en tête de sa pétition au Parlement le substantif *supplique*, de l'adjectif qualificatif *humble.*

La révolution éclate dans l'Inde, tout le royaume d'Oude s'insurge ; le roi qui en était éloigné est mis en prison, on lui donne le nom de traître, on parle de le traiter comme un criminel, et l'insurrection d'Oude se nomme en Angleterre : *abominable trahison du royaume d'Oude.*

C'est ainsi que les Anglais présentent les choses et qu'ils altèrent la vérité des faits. Quant aux atrocités commises sur les Anglais, nos amis de la Grande-Bretagne oublient que lorsqu'ils étaient nos ennemis et les alliés de l'Espagne, ils vantaient et glorifiaient hautement la guerre au couteau entreprise par les Espagnols contre les Français.

Les horreurs commises dans l'Inde ne dépassent pas celles commises en Espagne à cette époque, et cependant l'Angleterre alliée de l'Espagne ne fit aucune tentative pour les faire cesser.

Je le répète encore, les atrocités commises par les Indiens indignent, révoltent les âmes honnêtes, mais les Indiens sont plus excusables que les Anglais de 1799 qui violaient et égorgeaient les femmes de Tippoo-Saëb. Mais les Indiens opprimés, accablés, traités comme des êtres inférieurs ont une sorte de droit d'insurrection que ne peut annuler le prétendu droit des nations plus civilisées de dépouiller les nations orientales de leur nationalité sous *prétexte qu'elles* n'en ont pas.

Les Romains partant du même principe avaient fait la conquête de la Gaule. Les Gaulois ne comptaient pas dans la balance de la justice romaine: mais un jour la Gaule à bout d'exactions et d'humiliations tendit ses bras vers les barbares qui s'agitaient de l'autre côté du Rhin. Les barbares vinrent et furent vainqueurs de la civilisation romaine. L'histoire donna raison à la barbarie contre la civilisation.

L'histoire aussi donnera raison quelque jour aux Indiens contre les Anglais. Ce n'est point une civilisation occidentale qui doit régénérer l'Inde, pas plus que la civilisation de l'Arabie ou de la Perse n'aurait pu civiliser l'Angleterre, il y a six siècles, alors qu'elle était de tous points plus barbare que ne l'est aujourd'hui l'Inde.

Les Anglais, lorsque leur intérêt est compromis, sont capables de tous les méfaits, de toutes les cruautés, nous le verrons avant peu. Mais ils protègent la race noire et les animaux contre la cruauté des blancs. Un Indien a le malheur de n'être ni un noir, ni un animal.

LUNDI 19 OCTOBRE.

Les journaux anglais à l'exception du *Times* sont devenus moins sauvages dans leurs excitations contre les Indiens. Mais le *Times* raille Lord Canning le gouverneur général à propos de la proclamation qu'il a adressée a l'armée et dans laquelle il proscrit les hideuses exécutions commandées par les généraux anglais.

Il ne semble pas que cette proclamation produise un grand effet. Les correspondances de l'Inde apportent encore une liste formidable de pendaisons et de gens attachés à la bouche des canons! les vivants ne suffisent plus aux Anglais; ils pendent les blessés et même les morts. Les Anglais font la guerre comme la faisaient les soldats de Pizarre. Les soldats anglais du 10e régiment d'infanterie se sont rués dans la nuit du 16 août sur cent hommes du 40e d'infanterie indigène, et sans provocation ils ont tué cinq hommes de ce régiment restés fidèles lorsque leurs camarades se révoltaient. Onze hommes et une femme ont été blessés.

Le général Outram, dans une proclamation, exprime à propos de ce fait son horreur et son indignation.

Le *Morning Post* regrette l'aveu qu'il est obligé de faire que :

« Les hommes du 10e régiment ont commis des atro-
« cités et que des actes semblables ont eu lieu dans le
« camp devant Delhi. »

Le comte Migeon nommé député du Bas-Rhin malgré l'administration, après avoir été longtemps son candidat et son député, s'est vu traduit en police correctionnelle pour fraude en matière électorale et port illégal de décorations.

Ce malheureux procès maladroit jusqu'à la bêtise vient d'être plaidé avec un grand retentissement et le jugement sera rendu jeudi prochain.

Ce procès est une faute, car il prouve la rancune de l'administration contre le candidat qu'elle n'a pu faire succomber.

Ce procès est une faute, car si l'administration prouve contre Monsieur Migeon des fraudes électorales, Monsieur

Migeon en prouvera d'aussi nombreuses à la charge de l'administration.

Administration et Parquet ont été plus que passionnés dans les débats, et en fin de compte que restera-t-il de tout ce bruit, de cette petite vengeance dans le cas même où une condamnation frapperait Monsieur Migeon? Que les élections ne sont pas sincères et que l'administration y commet des fautes! Il n'est pas bon de donner du retentissement à de pareils faits.

On affirme que la condamnation capitale prononcée contre le capitaine Doineau est commuée en une prison perpétuelle et que l'Arabe Ben Hadji est totalement gracié.

MERCREDI 21 OCTOBRE.

L'affaire de l'union des Principautés Danubiennes n'est pas la seule dans laquelle l'Autriche se montre récalcitrante aux conséquences du traité de Paris dont pour les besoins de sa politique elle veut dénaturer le texte.

Elle prétend aujourd'hui que ce traité n'a entendu réglementer que la navigation de l'embouchure du Danube et que les puissances riveraines seulement ont droit de réglementer la navigation du cours du fleuve.

Ceci est une mauvaise chicane qui ne peut supporter la discussion, mais cette chicane entrave les travaux de *la commission mixte* envoyée pour réglementer la police *du fleuve.*

La Turquie poussée par l'Autriche et un peu aussi, même beaucoup par l'Angleterre, proteste contre l'union des Principautés.

JEUDI 22 OCTOBRE.

Le *Times*, dans un article d'une outrecuidante insolence s'indigne contre les populations du continent qui ne témoignent d'aucune sympathie pour l'Angleterre dans sa lutte contre les Indiens. Il dit que c'est l'envie de la faiblesse contre la force et la grandeur.

Le *Times* a tort, il devrait comprendre que l'Angleterre trouve à la fin la peine due à son égoïsme, et que les nations si souvent froissées et sacrifiées par elle, se réjouissent non pas des malheurs individuels qui frappent des particuliers, mais du froissement et de l'humiliation de l'orgueilleuse Angleterre.

Constamment l'Angleterre a favorisé les révoltes des populations contre leurs gouvernements. Elle a donné asile aux révolutionnaires et elle a voué à l'exécration publique les souverains qui sévissaient contre les révolutionnaires.

En ce moment encore le roi de Naples est exclu pour ce fait de l'alliance anglaise.

A-t-elle témoigné de l'horreur pour les assassins? non, Londres est leur refuge, c'est là qu'ils préparent les assassinats politiques, les mouvements insurrectionnels.

L'Angleterre n'a pas assez d'organes pour maudire *les sévérités* de la Russie en Pologne, de l'Autriche

Italie et de Naples en Sicile. La vie des insurgés est chose sacrée.

Mais voilà qu'une révolution éclate dans l'Inde, les peuples du continent n'ont pas le droit de s'intéresser aux Indiens depuis plus d'un siècle abandonnés aux exactions d'une compagnie de marchands anglais.

Les grands principes d'humanité proclamés par l'Angleterre lorsque ses intérêts ne devaient pas en souffrir sont mis de côté. On détruit des régiments entiers, on borde les routes de potences chargées de Cipayes vaincus, on attache les autres à la bouche des canons et la mitraille disperse leurs membres. Des villes entières sont vouées à la destruction et leurs populations à l'extermination.

L'Europe a le droit de crier à l'Angleterre : vous êtes plus barbares que les Indiens, car vous n'avez pas comme eux l'excuse de l'ignorance, car vous vous vantez de votre civilisation et vous n'avez rien civilisé. Oui, l'Europe peut se réjouir de votre humiliation et appeler par ses vœux la fin de votre puissance exhubérante, car elle pèse sur l'humanité, vous n'êtes que des marchands, vous n'êtes pas des civilisateurs.

VENDREDI 23 OCTOBRE.

La cour est à Compiègne depuis dimanche et elle y passera quinze jours ou trois semaines ; de nombreuses invitations sont faites, mais comme toujours le choix des élus donne lieu à bien des étonnements.

On ne sait le motif de telle invitation qui vient favoriser des personnes totalement inconnues, des gens sans importance comme Gaston d'Hauteserve et sa femme.

Gaston, malgré son prénom et son nom très aristocratique, est d'une famille très bourgeoise ennoblie par Louis XVIII pour son royalisme.

Le nom de cette famille est Gautier et chaque branche a joint à ce nom plébeïen un second nom de fief. Le père de Gaston, député ventru du gouvernement de juillet, avait un haut emploi dans la douane de Paris (l'octroi), il est philippiste honteux.

Par sa mère Gaston descend de Goulard, apothicaire Nimois, inventeur de l'eau de Goulard. Madame Gaston d'Hauteserve est petite fille du maréchal Excelmans, enfin Gaston est petit référendaire de troisième classe à la cour des comptes; c'est un bon garçon bête comme une oie, mais moins bête pourtant que son frère Eusèbe et surtout moins ridicule. Madame Gaston est assez gentille et élégante, elle a une fausse vivacité que quelques observateurs superficiels prennent pour de l'esprit naturel: elle parle un peu à tort et à travers sans cependant rencontrer jamais un mot heureux. Du côté des mœurs c'est une fort honnête personne, elle est l'amie de Madame de Persigny.

Tout le monde, c'est-à-dire tous ceux qui ont des prétentions à recevoir des invitations pour les voyages de la Cour, se demandent pourquoi les d'Hauteserve sont invités et souvent invités?

Il faut répondre à cela que les invitations partent de *l'initiative* de l'Impératrice et que l'Impératrice suit le ca

price de sa fantaisie de femme, et non les exigences de son rôle d'Impératrice.

On ne saurait croire combien de pareilles niaiseries font d'ennemis; les gens froissés deviennent hostiles et se répandent bientôt en méchants propos; ce que je vois et ce que j'entends aujourd'hui m'explique l'inimitié d'une partie de la haute société en 1789 contre la reine Marie-Antoinette. Elle aussi, cette malheureuse princesse, ne suivait pour la liste de ses invités à Trianon que les lois de sa fantaisie, elle se préoccupait peu de froisser l'amour-propre des courtisans; elle voulait une société *d'intimes,* de gens suivant son goût; elle apprit trop tard que les souverains n'ont pas la liberté du choix, comme les simples particuliers, qu'il est plus important pour eux d'éviter les inimitiés que de se former des intimités.

Les premiers pamphlets contre Marie-Antoinette furent l'œuvre de courtisans froissés, et le duc d'Orléans lui-même devint régicide par froissement.

Il est ridicule de voir S. A. I. la Princesse Mathilde invitée dans une fournée de huit jours comme Mme d'Hauteserve. L'Impératrice froisse la Princesse et certes personne n'a plus fait pour aider à la fortune de l'Empereur que sa cousine.

MARDI 27 OCTOBRE.

La ville de Delhi a été prise par les Anglais le 20 septembre après un assaut meurtrier. On parle du *côté des Anglais* de six cents hommes tués ou blessés et *rante officiers* hors de combat.

Avant l'assaut, les insurgés ont pu faire sortir de la ville leurs femmes et leurs enfants. La lutte a été acharnée.

Malgré cet avantage la position des Anglais ne semble pas améliorée, car les dépêches reçues par voie de Marseille portent que :

« Les insurgés interceptent les communications avec « Delhi, et comme cette ville se trouve dépourvue de « vivres, la position des Anglais est devenue très critique. »

Ainsi les Anglais et les insurgés ont changé de position, et ce sont en réalité les Anglais qui sont assiégés maintenant.

Les journaux et le gouvernement anglais ne donnent pas toute la vérité sur les affaires de l'Inde. Ainsi qu'on peut en juger par la dernière dépêche, Delhi n'était pas complètement investi, puisque les femmes et les enfants ont pu sortir et se mettre en lieu de sûreté.

Comment expliquer en outre la position prise par les Indiens battus dans Delhi et qui après un assaut meurtrier peuvent cependant couper les communications de l'armée anglaise.

Une conspiration a été découverte dans l'artillerie indigène d'Hipdérabad; d'autres conspirations ont été également découvertes dans les régiments d'infanterie de Bombay. A Shirkarpow (présidence de Bombay) l'artillerie s'est mutinée, mais elle a été battue.

Ce sont les troupes des généraux Havelock et Outram qui ont pris Delhi.

MERCREDI 28 OCTOBRE.

L'affaire des Principautés se complique.

Le ministère turc est changé; Lord Redclif a fait nommer grand-visir l'homme le plus opposé à l'union.

L'Autriche, soutenue par l'Angleterre, appuie la Turquie; l'affaire de la libre navigation du Danube éprouve de nombreuses entraves de la part de l'Autriche.

Notre alliance avec l'Angleterre ne nous empêche pas de la trouver hostile à presque tous nos projets.

De grandes difficultés politiques vont naître de tous ces conflits.

VENDREDI 30 OCTOBRE.

Le général Cavaignac est mort dans le département de la Sarthe après une courte maladie. Son corps vient d'être rapporté à Paris.

C'était un bon militaire, mais un pauvre homme politique, pactisant avec tous les partis extrêmes, par souvenir de son frère Godefroy, de son père, de sa mère qui étaient les plus enragés révolutionnaires que je connusse.

Malgré son rigorisme républicain il ne craignit pas pour le profit de son élection présidentielle, de retarder *le départ des ma*lles poste et d'user de toute l'influence *que lui donnait* sa position de chef du gouvernement.

On se souvient aussi de l'indignation qui s'empara de tous les esprits honnêtes lorsque l'on découvrit que sous son gouvernement la veuve de Pepin touchait une pension. Le général Cavaignac est mort au moment où la nouvelle Chambre allait être convoquée. On attendait de lui quelque scandale au sujet du serment. Les révolutionnaires sont désappointés. La répression de l'insurrection de juin 1848 dont ses amis les plus prudents veulent lui faire une gloire lui fut imposée, et il y mit d'abord beaucoup de mollesse. Son talent n'était pas à la hauteur de son ambition, il manquait de décision, et jamais il ne se serait amené à la fermeté d'un homme politique. La grandeur dans les vues lui manquait. Le général Cavaignac n'aurait jamais été une ressource pour la France, et il pouvait être un danger dans les moments difficiles.

Son rôle tracé par son caractère était de servir de transition aussi également du mal au bien que du bien au mal.

Il était de ces gens dont on se sert pour masquer une situation qui a besoin de murir. Un général Lafayette, une idole que l'on promène pour attirer les révolutions, et que l'on remet dans le magasin des oripeaux de parade lorsque les révolutions marchent.

Nous allons encore avoir un convoi et des regrets mensongers. Tout se passera, je l'espère, comme aux funérailles de Béranger.

JEUDI 5 NOVEMBRE.

Les intrigues de l'ambassadeur anglais à Constantinople qui ont abouti au remplacement du grand-visir rendent la position assez tendue.

M. de Thouvenel, notre ambassadeur, refuse de communiquer avec le nouveau grand-visir.

Hier, à Compiègne, l'Empereur avait pris froid à la chasse, il n'a point assisté au dîner.

DIMANCHE 8 NOVEMBRE.

J'ai corrigé hier l'épreuve d'une lettre à la presse française qui paraîtra mardi ou mercredi prochain. Cette lettre a pour titre: *Des sentiments de justice et d'humanité de l'Angleterre dans la question indienne.*

Je ne la signe pas à cause de ma position de fonctionnaire. Le maréchal Canrobert m'a dit:

« C'est une grosse affaire et je vous engage à ne pas « signer. »

JEUDI 12 NOVEMBRE.

On a des nouvelles de Bombay du 18 octobre. Delhi a été complètement occupé; 61 officiers et 1178 soldats ont été tués ou blessés.

Le général Nicholson est mort. Le roi de Delhi et sa femme ont été pris. Ses deux fils et son petit-fils ont été également pris et passés par les armes.

Le général Havelock a dégagé Luknow.

Au banquet en l'honneur du nouveau Lord maire, Lord Palmerston a prononcé un discours dont il convient de citer deux passages:

« Si jamais quelque nation étrangère s'imaginait que « les efforts que nous avons fait pour l'Inde nous ont « affaiblis à l'intérieur, et que le temps est venu de « prendre vis-à-vis de nous une attitude différente de celle « qu'elle pourrait prendre sans danger au moment où nous « sommes forts, la manière dont l'esprit de la nation s'est « manifesté, dont les rangs de l'armée sont remplis, dont « notre force défensive s'est organisée, tout doit prouver « au monde qu'il y aurait quelque danger à essayer de « profiter de ce qu'on s'est bien à tort imaginé être le « moment de notre faiblesse.

« Mylords et Messieurs, il a été de mode parmi les « peuples du Continent de dire que la nation anglaise « n'est point une nation militaire. A un certain point de « vue, il est vrai, celui auquel ils se placent, on peut dire « que cette assertion est exacte. Les Anglais ne sont pas

« autant que les peuples de quelques autres pays passion-
« nés pour les uniformes, pour les fourreaux d'acier et les
« talons éperonnés ; mais nulle nation ne l'emporte sur
« nous, soit en officiers, soit en soldats pour la connais-
« sance des devoirs de la profession militaire, ou pour
« le zèle et l'intelligence avec lesquels ces devoirs sont
« remplis.

« Partout où il y a des faits d'un courage prodigieux
« à accomplir, partout où il faut lutter audacieusement
« contre des forces supérieures et en triompher avec éclat,
« partout où le soldat anglais doit combattre l'ennemi face
« à face individuellement ou collectivement partout enfin
« où il y a du danger, nulle nation sur la surface de la
« terre ne peut nous surpasser *(très bien)*, je puis même
« dire sans trop de vanité nationale, que nulle nation ne
« nous égale » *(applaudissements)*.

Ceci est un peu fort ; Lord Palmerston oublie la campagne de Crimée où sans les secours de l'armée française, de *ces amateurs d'uniformes* et de *talons d'acier*, l'armée anglaise se serait trouvée en fort piteuse situation. Lord Palmerston se fait une popularité de son insolence.

Les Chambres françaises sont convoquées pour le 28 novembre.

Le Cabinet catholique belge n'existe plus, il est remplacé par un cabinet anti-catholique à la tête duquel se trouve Monsieur Rogier.

Monsieur Frère Orban, si mauvais et si d'accord avec l'émeute dans la question de la charité, fait partie du cabinet. La Chambre des représentants va être dissoute.

VENDREDI 13 NOVEMBRE.

J'ai omis hier de mentionner la mort de S. A. R. Madame la duchesse de Nemours qui a eu lieu par suite de couches au château de Claremont, et celle de M. Abbatucci, garde des Sceaux, ministre de la Justice. C'est le cinquième ministre que la mort surprend en exercice depuis le commencement de l'Empire.

MARDI 17 NOVEMBRE.

Monsieur Le Royer remplace M. Abbatucci au ministère de la Justice.

Depuis qu'Abbatucci est mort on ne tarit pas en éloge sur son compte. Un homme en place est si bon de mourir pour réaliser l'espérance des vivants, on lui sait tant de gré de ce dernier acte de sa carrière.

Les Anglais ont commis des horreurs dans la ville de Delhi ; aucun habitant n'a été épargné. Les lettres des officiers anglais disent que les résidents non coupables des crimes imputés aux Cipayes ont été fort *désappointés* de se voir massacrer.

La plaisanterie est d'une heureuse férocité.

Les journaux français, tels que les *Débats* et la *Patrie,* s'abstiennent de tout blâme en cette circonstance. Ils pensent sans doute comme M. de Valbezen qu'en présence du

besoin qu'a l'Angleterre d'opprimer l'Inde pour aider à la fortune des cadets de famille de la *Nobility*, « *on ne sau-* « *rait prendre la défense des indigènes.* »

Le sac de Delhi pèsera sur l'Angleterre, c'est un crime que ne lavera pas toute sa philantropie dépensée en faveur des nègres.

Mme la marquise de Nadailhac veuve en premières noces de M. de Vallon si misérablement noyé dans un étang de son parc, est fille de Mme G. Delessert qui compte encore Maxime Ducamp et Mérimée parmi ses amants. Or Mme la marquise de Nadailhac, fille bien apprise, suit l'exemple de sa mère, et quoiqu'assez laide, elle ne chôme pas.

Dernièrement, le marquis de Nadailhac la surprend couchée avec Balleroy, fort gentil garçon dont la dernière exposition nous a révélé le talent d'artiste.

Le marquis de Nadailhac crie, s'emporte, fait enfin un tapage épouvantable. Sa femme l'interrompt et lui dit, avec le plus grand calme :

« Votre conduite, mon cher, est, permettez moi de « vous le faire remarquer, du dernier mauvais goût. De « quoi paraissez-vous surpris ? est-ce que du vivant de M. « de Vallon vous et moi nous n'agissions pas ainsi ? »

On dit que M. de Nardailhac s'est rendu à cette puissante argumentation.

Il a plu à l'Académie des Beaux arts de Rio Janeiro de me choisir pour un de ses membres correspondants.

Cet honneur est tombé sur moi fort inopinément. Je dois cependant en remercier la susdite académie !

LUNDI 23 NOVEMBRE.

Mon livre sur l'humanité des Anglais dans l'Inde a paru, il a du succès, j'ignore encore s'il déplaira au gouvernement, je me tiens dans l'attente.

J'ai dîné hier et jeudi dernier chez la Princesse Mathilde. Elle veut maintenant recevoir tous les soirs, mais sans gala; elle veut surtout avoir un salon agréable et important. Deux choses s'opposent à son désir: elle n'a pas assez de tenue politique et elle s'environne de trop d'intrigants. Nieuwerkerke et elle se laissent trop prendre aux patelinages des plus plats courtisans. Ils ont en amitié les nullités et pas une valeur.

MARDI 24 NOVEMBRE.

Monsieur Dupin, le grand Dupin, l'homme de Louis-Philippe et du règne bourgeois parlementaire, est nommé procureur général à la Cour de cassation.

Monsieur Vaïsse est nommé président à la Cour de cassation et il cède le poste de procureur général à la Cour Impériale à Monsieur Chaix d'Est-Ange.

Il y a quelques années, Chaix d'Est-Ange voulait entrer dans la diplomatie.

Le jour de la fête de l'Impératrice, on a joué à Compiègne une grande charade dont Mérimée et Mocquart

avaient fait la poésie. Rouland, le ministre des Cultes, y remplissait un rôle bouffe d'Auvergnat fort divertissant, au dire de tous, c'est un parfait comique. Les actrices presque toutes étrangères ont estropié la poésie à qui mieux mieux.

Lady Eglington changeait les rimes et ornait les vers de trois ou quatre pieds de contrebande, mais enfin la Cour a été charmée.

SAMEDI 28 NOVEMBRE.

Dupin est nommé sénateur, Chaix d'Est-Ange et Vaïsse sont nommés conseillers d'Etat.

L'Impératrice et la Princesse Mathilde sont en merveilleuse intelligence pour le moment ; elles échangent des bijoux, se montrent leurs parures et se font parfaitement bon visage.

LUNDI 30 NOVEMBRE.

Je dînais hier chez la Princesse Mathilde avec le duc de Malakof et le général Fleury. On y a beaucoup parlé d'un duel qui vient d'avoir lieu pour un motif des plus futiles, entre Monsieur de Froidfont, officier aux guides et un jeune Napolitain, fils unique appartenant à une grande famille. Le duel a eu lieu à l'épée et le Napolitain a été tué raide.

A Vincennes, la voûte du corps de garde de la porte du fort (côté du bois) s'est écroulée. Le poste entier, composé de vingt hommes, a été écrasé.

La Princesse Mathilde était hier furieuse contre le jeune Dumas qui a fort bien accepté la décoration après lui avoir fait la grossièreté de se refuser à être présenté par elle à l'Empereur.

Le jour où les princes comprendront que leurs politesses et leurs avances à la bohème sont considérées comme traits de couardise par cette bohème qu'on ne gagne pas, qui est avide et ingrate, insolente et rampante, ce jour là sera un jour heureux.

SAMEDI 5 DÉCEMBRE.

Le journal *La Presse* n'a pas été distribué hier. On dit qu'il est suspendu pour trois mois.

Les journaux craignent de parler de ma brochure sur l'Inde, et l'*Indépendance* de Bruxelles elle-même se refuse à émettre une opinion. Je ne puis pas obtenir que des annonces *payées* soient insérées dans les grands journaux. Le *Journal des Débats* commence cependant avec une grande réserve à insérer dans ses colonnes les cruautés des Anglais, mais il trouve tout simple que quatre soldats anglais accusés d'avoir avec d'autres soldats de leur régiment assassiné des Cipayes restés fidèles aient été acquittés. Il était bon de les mettre en jugement, dit le *Journal des Débats,* mais tout le monde a compris que les juges aient fait *la part d'une exaspération naturelle.*

Ceci est magnifique! Les notions du juste et de l'injuste ne sont plus à la portée de nos journalistes.

Du reste les exécutions par le canon et souvent sans jugement continuent dans l'Inde.

Ce matin, le *Journal des Débats* contenait la lettre d'un officier qui rend compte d'une de ces exécutions. L'officier a vu les corps déchirés, ici une tête, là un bras, plus loin un torse éventré d'où les intestins s'échappent, enfin quand l'officier est revenu chez lui, *les chiens léchaient ses bottes!*

L'officier auquel s'étaient rendus les fils du roi de Delhi, leur a lui-même brûlé la cervelle, prétextant qu'il craignait leur délivrance! Je n'en finirais pas si je voulais dire toutes les cruautés anglaises.

Le discours de la reine Victoria à l'ouverture du Parlement ne dit presque rien; il annonce seulement un projet de réforme parlementaire.

Le *Times*, dans un récent article, injurie notre gouvernement et nos hommes d'Etat de la façon la plus ignoble. Lord Palmerston ne nous a pas ménagés dans tous ses discours, mais nous craignons de dire un mot contre nos bons alliés, et la presse française ainsi que le monde officiel répètent sur tous les tons aux Anglais à propos des Indiens.

Vous leur faites seigneur
En les croquant beaucoup d'honneur.

DIMANCHE 6 DÉCEMBRE.

Le prince Napoléon est en transformation, les bonnes gens prétendent qu'il y a chez lui changement complet. J'y crois peu, son langage peut être différent, mais le fond est le même. Il dit maintenant que l'Empereur aura raison de s'occuper de réformer la noblesse, c'est-à-dire d'extirper la fausse noblesse pour rendre à la véritable tout son éclat. Il affiche enfin les opinions et les idées les plus aristocratiques, mais il est toujours entouré de conseillers démocratiques. Hubaine est son secrétaire, etc. etc.

La Presse est suspendue pour deux mois. Son article sur les devoirs de la démocratie révolutionnaire qui doit se remettre en marche et agir, lui valait au moins cela.

LUNDI 7 DÉCEMBRE.

Monsieur Chapuis-Montaville a un fils marié à la fille d'un riche négociant de S[t]-Etienne; mais ce fils a été séparé de sa femme par décision judiciaire et l'enfant provenu de ce mariage a été adjugé à la mère.

Dernièrement, Chapuis fils, le commissaire central de police et le procureur impérial de S[t]-Etienne ont pendant une heure séquestré la mère et lui ont enlevé son enfant. Mais ce fait a eu du retentissement; le préfet a suspendu le commissaire, et un décret impérial inséré hier au *Moniteur* révoque le procureur impérial.

DIMANCHE 13 DÉCEMBRE.

Le général Lamoricière est arrivé en France et il a écrit aussitôt au ministre de la guerre.

Il a paru fort touché de l'autorisation de rentrer en France qui lui avait été envoyée par l'Empereur dès que la maladie de son jeune fils avait été connue.

Lamoricière a écrit au ministre qu'on ne devait pas le compter au nombre des ennemis de l'Empereur, qu'il reconnaissait tout ce qu'il avait fait pour la gloire et le repos de la France, qu'il rendait pleine justice à sa politique, et que si jamais la main d'un assassin se levait sur sa personne, il se placerait entre l'assassin et l'Empereur.

Le général Changarnier est fatigué de l'exil et je ne serais pas très étonné de le voir rentrer un jour prochain, et fort adouci.

(Fin de l'année 1857.)

ANNÉE
1858

DIMANCHE 3 JANVIER.

Une année nouvelle et rien de bien nouveau, les mêmes discours, enfin le train ordinaire des choses. On a pourtant remarqué qu'à la réception des ambassadeurs aux Tuileries le jour de l'an, l'Empereur a passé devant le nonce du pape et l'ambassadeur d'Autriche sans leur adresser la parole.

Le *Times* du 18 décembre dernier attaque violemment ma brochure sur l'Inde ; je lui réponds dans une lettre que je vais faire imprimer en tête de ma deuxième édition.

La *Patrie* d'hier est favorable à ma publication, elle en loue l'esprit et la modération.

J'ai reçu de la Princesse Mathilde une épingle du matin pour mes étrennes ; cette épingle est un gros nœud en or, fabriquée par la joallerie anglaise.

Le *Times* ignore si ma brochure est l'œuvre du maréchal Canrobert ou d'un agent russe. Quelques personnes l'attribuent au duc d'Aumale. Mon frère aîné qui en ignore l'auteur la trouve bien faite, j'assiste à son succès avec *tout l'agrément* de l'incognito.

Aujourd'hui, j'ai la grippe qui s'est avisée de loger dans mes entrailles, il fait froid et je ne suis pas en train de bavarder plus longtemps.

LUNDI 4 JANVIER.

J'ai eu des nouvelles très fraîches de l'Algérie ; l'armée y est mécontente de ce que l'Empereur ne vient pas visiter notre colonie. Elle murmure de ce que les officiers de la cour gagnent leurs grades sans sortir des salons, tandis que leurs services à eux, combattants d'Afrique ne sont pas mis en relief. Puis, il y a tiraillement entre l'autorité civile et l'autorité militaire; enfin chacun cherche à se grandir et pendant ce temps la colonie souffre. Il faut que l'Empereur visite et juge l'Algérie.

Les officiers sont unanimes pour blâmer la commutation de peine accordée au capitaine Doineau; ils disent que c'est un voleur et un assassin et que le jour où il a été embarqué pour être transporté près d'Alger, l'indignation des troupes était grande en le voyant revêtu de son uniforme avec la décoration à la boutonnière. Ce qui fait surtout un effet détestable, c'est qu'il est avéré que la prison perpétuelle à laquelle il est condamné, se trouve transformée en un village peu éloigné d'Alger, qu'il s'y promène en uniforme avec décoration, qu'il chasse tous les jours, et dit à qui veut l'entendre que dans trois ans il sera replacé.

On se raconte que la femme du général marquis de *ort, ancienne* putain d'Alger, devait d'assez fortes

sommes à l'Aga assassiné par Doineau, que le général Montauban lui devait également de l'argent et que l'assassinat a été un moyen d'éteindre les dettes.

J'ai causé hier avec le général d'Orgoni qui m'a dit être l'auteur des articles sur l'Inde insérés dans la *Gazette de France.* Il m'a raconté comment les vingt-quatre princes de la famille du roi de Delhi, pendus le même jour, ne pouvaient s'être montrés favorables à l'insurrection attendu qu'ils avaient placé toute leur fortune dans les fonds de la compagnie qui se trouvait ainsi leur débitrice de sommes considérables. Ceci est encore une manière de s'acquitter.

D'Orgoni appelé l'été dernier par l'Empereur de Russie a passé dix-sept jours auprès de lui.

VENDREDI 8 JANVIER.

Il y a quelques jours, le journal *Le Spectateur* affirmait qu'un traité d'alliance défensive avait été signé entre l'Angleterre et l'Autriche.

Les journaux du gouvernement ont démenti cette nouvelle, mais le *Spectateur* affirme de nouveau et plus vivement la certitude de ses renseignements, et cela inquiète parceque le journal aurait dû recevoir un avertissement pour émission de fausses nouvelles, afin de rassurer l'opinion.

On est également inquiet des suites qu'auront les opérations contre la Chine; on craint qu'avec un ministre

des Affaires étrangères, tel que Walewski, on ne laisse l'Angleterre s'adjuger en cas de succès plus que la part du lion. On parle, il est vrai, de prétentions sur la Cochinchine qu'il nous serait permis de faire valoir, mais cela n'est ni bien net ni bien politique. Pourquoi sommes-nous devant Canton comme auxillaires de l'Angleterre pour l'aider à s'emparer des meilleurs points de la côte du Céleste Empire, si lorsque nous aurons à agir contre la Cochinchine, il nous faut avoir recours comme on le prétend aux troupes espagnoles des Iles Philippines?

Nous voyons dans toute cette affaire de la Chine une mauvaise politique, car il est d'un petit intérêt pour nous d'avoir la Cochinchine, et nous avons un grand intérêt à ne pas laisser l'Angleterre soumettre à son protectorat 350,000,000 d'habitants.

C'est une grave affaire et qui peut amener des suites incalculables.

Les nouvelles de Luknow ne sont pas très bonnes pour l'Angleterre; le général Howelock est mort de la dissentrie.

La Porte va signer, dit-on, le décret relatif au percement de l'Isthme de Suez, l'Angleterre aurait cessé son opposition. Je le crois sans peine, car le canal sera comme sa propriété aussi longtemps qu'on ne lui aurait pas fait rendre l'île de Périm dont elle vient de s'emparer.

L'affaire du Danube qui se nomme le réglement de la navigation est comme l'affaire des Principautés une cause de difficulté. L'Autriche opposera la plus grande résistance à permettre la libre navigation et son mauvais vouloir se montre à jour. Le fameux traité de Paris qui

devait tout terminer, n'aura été que la préface des difficultés.

Dieu veuille nous donner une autre diplomatie pour les résoudre !

SAMEDI 9 JANVIER.

Le grand-visir avec lequel Monsieur de Thouvenel reprenait quelques relations est mort subitement.

L'Empereur a eu la fantaisie, il y a trois jours, accompagné seulement de Béville, d'aller patiner sur le lac du Bois de Boulogne. Reconnu presque aussitôt par les patineurs, il a été respectueusement salué ; quelques patineurs le devançaient, lui frayant une voie, le reste, rangés à distance derrière lui, le suivaient. L'Empereur a parcouru deux fois la longueur du lac, puis il s'est retiré.

Je vais ce soir au bal des Tuileries.

LUNDI 11 JANVIER.

La Princesse Mathilde a déjeuné ce matin au Louvre, nous étions peu nombreux ; Mme Vimercati, son frère, Nieuwerkerke et moi.

Après déjeuner nous avons beaucoup causé de la cour et des intrigues qui s'y agitent, de la singulière attitude *que prend* l'Impératrice, attitude si peu polie, que Mme

Radzivil a déclaré à Kisseleff qu'elle ne retournerait plus aux réceptions.

Parmi les jeunes femmes, presque toutes visent à captiver l'Empereur, et comme l'Empereur est peu discret, on sait bien vite, quelle est sa maîtresse.

Madame Walewska règne en ce moment, mais elle craint un retour de Madame de Castiglione ; elle se cache aussi peu que possible de sa faveur, car elle promet à beaucoup de gens son appui près de l'Empereur. Il y a quelque temps, elle est allée voir l'Impératrice et lui a dit avec la plus superbe des roueries :

« Je me vois forcée de demander à Votre Majesté de « ne plus m'inviter à ses soirées particulières, car dans le « monde on m'accuse d'être la maîtresse de l'Empereur « et je ne veux pas que cette calomnie me nuise dans « l'esprit de Votre Majesté ; qu'Elle m'éloigne donc de sa « personne jusqu'à ce que tous ces vilains bruits soient « apaisés. »

L'Impératrice, très émue, l'a embrassée et l'intimité est devenue plus grande.

Une jeune et jolie Anglaise, Mlle Sniell, qui déjà a été la maîtresse de l'Empereur, se trouvait au dernier bal ; l'Empereur la recherchait assez.

Madame de Labédoyère, la femme du gros chambellan, a joui d'un moment de faveur.

Pour les princesses et les princes de la famille de l'Empereur, l'Impératrice est plus que froide, excepté depuis quelque temps avec le prince Jérôme, il est en *grande faveur*, il va la voir le matin, on ignore la cause de ce rapprochement.

Grands débats entre les femmes des dignitaires. Mme Baroche veut avoir le pas sur Mme Troplong, elle prétend que son mari ayant rang de ministre doit passer avant le président du Sénat. Les ministres veulent passer avant les maréchaux, etc. etc. Enfin comme à la Cour personne ne sait vivre et n'est au fait des préséances, chacun veut les faire régler à sa guise.

Le prince Napoléon est venu me parler hier soir chez sa sœur; j'ai été de la dernière surprise, lui qui affecte ordinairement de ne pas me voir.

C'est aujourd'hui qu'a lieu l'enterrement de Rachel dont le corps a été rapporté à Paris.

JEUDI 14 JANVIER.

Comme l'Empereur et l'Impératrice entraient ce soir à l'Opéra, les Italiens de Mazzini ont attenté aux jours de LL. MM. avant qu'elles fussent descendues de voiture, trois bombes ont éclaté à un petit intervalle l'une de l'autre entre les roues. Un cheval a été tué, l'Empereur a été égratigné au-dessous du nez, par un éclat de vitre l'Impératrice a aussi une légère égratignure près de l'œil. Un projectile a traversé le chapeau de l'Empereur. Le cocher, qui a fait preuve de sang-froid, est légèrement blessé à la main, les deux laquais de derrière la voiture sont blessés. Le général Roguet est blessé au cou, mais c'est peu de chose. Il y a en tout, parmi les militaires, les agents de police et les curieux quarante-cinq blessés et *quatre* morts.

L'Empereur et l'Impératrice ont fait preuve de la plus grande fermeté; quoique couverte du sang des gens blessés autour d'elle, l'Impératrice a conservé toute sa présence d'esprit. LL. MM. ont été chaleureusement applaudies à leur entrée, et lorsqu'elles sont parties vers onze heures et demi, le boulevard illuminé était couvert d'une marée de peuple qui saluait l'Empereur et l'Impératrice par des acclamations sans fin.

L'Empereur n'avaït aucun officier aux portières de sa voiture, il saluait à droite et à gauche.

Pendant la durée du spectacle une foule de hauts fonctionnaires se pressaient dans le salon de la loge impériale, et l'Impératrice leur a dit en montrant le manteau du général Roguet haché par les projectiles et en désignant l'Empereur en souriant:

« C'est pourtant lui qui nous vaut cela! »

Le Corse de la police de l'Empereur si attaché à sa personne a trois blessures, mais malgré les injonctions de l'Impératrice, il n'a voulu se retirer qu'après le retour de Leurs Majestés aux Tuileries.

Depuis quatre jours, l'arrivée des assassins était signalée par M. Barrot, notre ministre à Bruxelles, et par le ministre de Hollande à Paris. Cinq minutes avant l'attentat un colonel italien, déjà suspecté depuis longtemps, a été arrêté par la police de sûreté qui a saisi sur lui une bombe, un révolver et un poignard.

Avant l'attentat, un capitaine Pieri, officier d'état major italien, né à Rome, a été également arrêté tenant encore une bombe à la main. Six ou sept révolvers ont été ramassés sur le pavé.

Toute la devanture vitrée de l'Opéra est brisée, un ou deux lanciers de l'escorte sont grièvement blessés, le factionnaire de l'entrée de l'Opéra est tué.

Cet abominable attentat remue et impressionne tout Paris. On n'entend partout que des paroles d'indignation contre le gouvernement anglais qui protège à Londres l'état major qui organise les tentatives d'assassinat contre l'Empereur.

Au Cercle Impérial les discours étaient véhéments.

On jouait ce soir chez le prince Napoléon un proverbe d'Alfred de Vigny *Quitte pour la peur*.

On dit qu'on a fait six ou sept arrestations.

L'Empereur arrivait de Fontainebleau où il était allé chasser ce matin.

Je n'aime pas à le savoir sur le chemin de fer de Lyon dont presque tous les employés sont socialistes.

VENDREDI 15 JANVIER.

On va amputer un des valets de pieds de l'Empereur.

Ce matin, on a arrêté un Italien nommé Orsini.

Sur vingt-huit hommes de l'escorte, dix-sept hommes sont blessés et vingt-quatre de leurs chevaux l'ont été également. Les quatre italiens arrêtés sont interrogés par le juge d'instruction Treillard.

Le nombre des blessés connu en ce moment est de 95; on dit qu'il y a six morts; le maréchal des logis de l'escorte a peut-être sauvé l'Empereur en se trouvant devant

la portière; son cheval a été tué par vingt-six morceaux de fonte.

Ledru-Rollin avait chargé un homme d'affaires, socialiste enragé, de vendre chez Daguin notaire, pour cent dix mille francs de propriétés appartenant à sa femme avec la condition d'être payé aujourd'hui à une heure; mais le brave socialiste n'a pas paru aujourd'hui chez Daguin.

L'Empereur et l'Impératrice sans escorte se sont promenés sur les boulevards jusqu'à la Bastille, ils ont été fort acclamés.

LUNDI 18 JANVIER.

L'Empereur vient de prononcer pour l'ouverture des Chambres le plus beau discours qu'il ait encore fait. Ce discours est ferme et noble, il parle en termes dignes de la situation tant intérieure qu'extérieure de la France, et dit la vérité sans ambages.

Il se prononce en ce moment. Nieuwerkerke qui en avait reçu communication par Fleury vient de me le faire lire.

MARDI 19 JANVIER.

Le discours de l'Empereur a produit grand effet, il est le plus net et le plus important de tous ceux qu'il a prononcés. On s'occupe beaucoup du passage suivant :

« Comme je n'ai pas accepté le pouvoir de la nation « dans le but d'acquérir cette popularité éphémère, prix « trompeur de concessions arrachées à la faiblesse, mais « afin de mériter un jour l'approbation de la postérité en « fondant quelque chose de durable ; je ne crains pas de « vous le déclarer aujourd'hui, le danger quoiqu'on en « dise n'est pas dans les prérogatives excessives du pou- « voir, mais dans l'absence des lois répressives »

Immédiatement après ce paragraphe, l'Empereur annonça la présentation d'une loi qui obligerait tout éligible à prêter serment.

Le mal n'est pas seulement dans l'absence ou l'insuffisance des lois répressives, il git également dans le mauvais choix des agents du pouvoir. Le ministre de l'Intérieur est lui-même une première et grosse faute.

Les listes des blessés par suite de l'explosion des machines infernales portent à 141 le nombre des personnes atteintes.

La voiture qui contenait les dames de l'Impératrice fut arrêtée par les sergents de ville qui en firent descendre Mesdames de Malaret et de Sancy et les firent entrer dans une maison voisine où elles restèrent dix minutes. Cette maison se trouve être une maison de filles.

Nieuwerkerke rouvre son salon vendredi prochain.

MERCREDI 20 JANVIER.

Deux journaux déjà souvent avertis et même suspendus sont supprimés à partir de ce matin par l'effet d'un *décret rendu* sur la proposition de M. Billault.

Ces deux journaux sont: *La Revue de Paris,* dirigée par Maxime Ducamps, et *Le Spectateur,* ancienne *Assemblée Nationale.*

Le rapport de Billault s'appuie de l'exemple de l'Angleterre, ce pays de liberté, qui après la révolution qui précipita les Stuart du trône, eut longtemps besoin de surveiller sévèrement les partis vaincus.

Parmi les assassins de jeudi dernier, Pieri mérite une mention particulière, il est lié avec le prince Napoléon! Beaucoup de gens prétendent que le prince était instruit du complot, et qu'il n'a donné une fête ce soir là que pour mieux dissimuler.

J'ai de la peine à croire à cette complicité quoique toutes les liaisons du prince soient parmi les démocrates les plus chauds.

SAMEDI 23 JANVIER.

Hier a eu lieu la première soirée au Louvre dans les appartements de Nieuwerkerke. Il y avait beaucoup de monde et la musique a été excellente. Sivori et Planté se sont fait entendre sur le violon et le piano. Stokausen a très bien chanté.

Vers onze heures et demi, douze des invités sont descendus chez moi où Giraud a dessiné la caricature de Barrot; nous avons pris du thé, fumé et causé jusqu'à une heure et demi du matin. Il y avait là: Morny, La *Valette, Barrot,* le prince Gagarine, etc. etc.

J'avais dîné avec Bacciochi dans un cabinet du café anglais ; Bacciochi m'a annoncé qu'il allait enfin être pris des mesures sévères contre les ennemis du gouvernement et de l'ordre public.

Je lui ai répondu qu'il serait surtout urgent d'épurer les gens qui composent les administrations et de voir avec soin quelle espèce d'homme est chargé dans la presse des affaires de l'intérêt du gouvernement. Car tout se tient et tout s'enchaîne, et je le dis avec peine, la plupart des hommes employés sont plus ou moins hostiles à l'Empire.

Lundi, il y a bal à l'ambassade anglaise en l'honneur du mariage de la Princesse Royale,

L'Empereur et l'Impératrice y seront; je viens de recevoir une invitation.

JEUDI 28 JANVIER.

Un décret inséré ce matin au *Moniteur* partage en cinq grands commandements les troupes stationnées dans l'Empire.

1er commandement, Paris, 1re, 2e et 3e divisions militaires.

2e commandement, Nancy, 4e, 5e, 6e et 7e divisions militaires.

commandement, Lyon, 8e, 9e, 10e, 17e et 20 divi- ...itaires.

11e, 12e, 13e et 14 divi-

16e, 18e, 19e et 21e

VENDREDI 29 JANVIER.

Si l'on en croit les journaux anglais, le gouvernement de la Grande-Bretagne se déciderait enfin à proposer une loi au Parlement contre les assassins politiques.

Le comte de Persigny, ambassadeur de France, en réponse au discours du Lord Maire qui lui apportait une adresse de la Cité à l'Empereur, à propos de l'attentat du 14, a prononcé un discours qui a fait impression à Londres. Il a dit que le gouvernement français n'avait jamais songé à réclamer contre l'hospitalité accordée aux réfugiés politiques, qu'il était au contraire heureux de savoir les victimes honnêtes des événements assurées d'un asile; que le gouvernement français n'entendait même exercer aucune pression sur le gouvernement anglais à propos de l'attentat du 14, mais qu'il ne pouvait dissimuler aux représentants de la Cité, combien était dangereuse pour la continuation de l'entente cordiale des deux peuples, l'impunité acquise aux complices des assassinats par le silence de la loi anglaise; que l'irritation en France était extrême et que le peuple ne comprenait pas qu'une loi ne soit pas proposée si elle n'existait point pour punir ou prévenir le retour de pareils forfaits.

Comme l'a dit M. de Persigny, l'irritation contre l'Angleterre est extrême en France; il suffit pour s'en convaincre de lire les adresses envoyées par les régiments; plusieurs demandent à marcher pour aller chercher les *assassins dans leur* repaire.

La reine d'Oude est morte à Paris de chagrin et d'inquiétudes, rue et hôtel Laffitte, trois jours après son arrivée; l'enterrement de cette malheureuse princesse avait attiré beaucoup de monde sur le passage du convoi.

Les affaires des Anglais ne sont pas brillantes dans l'Inde en ce moment, l'insurrection s'étend et l'Angleterre avoue qu'il lui faut une année pour apaiser la révolution du royaume d'Oude. Les massacres d'indigènes continuent sur une grande échelle partout où l'Angleterre a le pouvoir de les commettre, cependant elle ne cesse de déclamer sur la férocité des Hindous.

DIMANCHE 31 JANVIER.

La soirée donnée vendredi dernier par Nieuwerkerke a été très nombreuse et on y a entendu de fort bonne musique. Cohen a été fort gouté et applaudi, il joue du piano en maître. Roger a bien chanté, cependant on sent en l'écoutant que le chant lui est plus pénible qu'autrefois et il fait des efforts inouis pour rester à la hauteur de ce qu'il fut.

Après la soirée une vingtaine de personnes ont pris part chez moi à l'arrière-soirée, le duc de Rivas, ambassadeur d'Espagne, m'a été présenté par Nieuwerkerke; il s'est beaucoup excusé de sa brusque introduction et le lendemain il a remis une carte à ma porte. Avec le duc de Rivas, j'avais dans mon cabinet le prince Gagarine, Potowski, le marquis de Bernis, le chevalier d'Antas attaché à l'ambassade de Portugal, Ch. Muller, les

Giraud, le vicomte de la Villestreux et son fils cadet, Th. Gautier, Penguilly, conservateur du Musée d'artillerie, Duprez ténor de l'Opéra, etc. etc.

Le duc de Rivas s'est beaucoup amusé à voir E. Giraud dessiner la caricature du chevalier d'Antas et le lendemain il était encore tout réjoui de sa soirée.

J'ai acheté hier pour douze cents francs le plus bel émail de Léonard Limousin qui puisse être trouvé. Il a 25 centimètres sur 22, il me semble peint d'après un dessin de l'école de Raphaël et il est magnifiquement conservé.

MERCREDI 3 FÉVRIER.

Avant-hier, le Sénat a reçu un message de l'Empereur, accompagné de lettres patentes constituant un conseil privé qui le cas échéant et s'il n'y était pourvu autrement par un acte public, formerait le Conseil de Régence.

Ce décret est ainsi conçu:

Article 1er. Il est institué un conseil privé qui se réunira sous la présidence de l'Empereur.

Article 2. Le conseil privé deviendra avec l'adjonction des deux princes français les plus proches dans l'ordre d'hérédité, Conseil de Régence dans le cas où l'Empereur n'en n'aurait pas désigné un autre par acte public.

Article 3. Sont nommés membres du conseil privé.

Son Eminence le cardinal Morlot,
S. Ex. le maréchal duc de Malakof,
S. Ex. M. Achille Fould,

S. Ex. M. Troplong,
S. Ex. le comte de Morny,
S. Ex. le comte de Persigny.

Ces nominations ne sont généralement pas bien reçues par l'opinion publique. On trouve le conseil trop nombreux, on souffre d'y voir figurer Fould et Baroche, enfin on aurait préféré savoir Malakof et Morny chargés d'appuyer la régence que de voir deux paillasses comme Fould et Baroche en faire partie.

Je déjeunais hier avec la Princesse Mathilde chez le général Fleury dans son nouvel appartement du Louvre, et la Princesse me disait que son père et son frère avaient protesté entre les mains de l'Empereur contre la composition du Conseil de Régence; ils ne veulent pas de Morny qu'ils détestent.

J'aurais voulu Malakof, Morlot, Morny et Persigny. Quant aux deux princes français l'Empereur aurait dû depuis longtemps leur apprendre l'obéïssance et ne pas tolérer de leur part des protestations.

La Princesse est mécontente de la nomination de Morlot, elle se montre hostile au clergé. Pauvre Princesse ! Qui fait du jacobinisme contre l'église et qui pense qu'il est loisible de la compter pour rien; il faut gouverner avec elle, car elle est une des plus hautes représentations de l'ordre, il faut l'entourer de respect et de considération, car elle est une garantie pour l'ordre social. Les gouvernements dits *libéraux* voudraient en faire une grande *paria.*

Le projet de loi relatif à des mesures de sûreté générale présenté au corps législatif ne soulève pas d[illegible] *objections.*

JEUDI 4 FÉVRIER.

L'Impératrice regrettant de n'avoir pu recevoir les princes d'Oude à cause de la mort de la vieille reine, car cette malheureuse famille avait en arrivant à Paris demandé une audience à l'Empereur.

« C'est possible, dit l'Empereur, maintenant que la reine est enterrée de leur faire dire que je suis disposé à les recevoir dans la soirée, je vais leur envoyer Bacciochi. »

Vers huit heures et demi Bacciochi prévint l'Empereur et l'Impératrice que les princes d'Oude et leur suite arrivaient, et peu après il introduisit une quarantaine d'Indiens et d'Indiennes, vêtus de mousseline et de cachemire, surchargés de bijoux; les femmes avaient un long voile qui cachait leurs traits.

L'Impératrice alla au-devant d'eux et dit avec quelque vivacité à l'Empereur qui ne pouvait s'empêcher de sourire à la vue de ces teints basanés, de ces mousselines et de ces attitudes *oudesques*: « Quand on ne sait pas « mieux garder le sérieux qui convient à la dignité, on « se retire. »

Bacciochi eut aussi le malheur de sourire et l'Impératrice lui jeta un « sortez! » impératif, puis, prévenue qu'un des princes d'Oude parlait anglais, elle entama la conversation avec lui. Elle lui fit toutes sortes de compliments de condoléances sur la mort de la reine, et remarquant dans les voiles des femmes une certaine agitation qu'elle prit pour des sanglots, elle ajouta:

« Ce qui peut le mieux, prince, donner une juste idée « de la perte que vous avez faite, c'est la douleur que « témoignent toutes ces malheureuses femmes. »

A ces derniers mots l'Empereur éclata; Bacciochi entendant rire l'Empereur ouvertement rentra en riant et les pleureuses Indiennes, soulevant leurs voiles, laissèrent voir à l'Impératrice les visages des dames du service. Le prince d'Oude était Lecoq, maître des cérémonies; à Tacher était revenu le rôle de grand Eunuque, etc. etc.

L'Impératrice, d'abord stupéfiée, fut bientôt après furieuse, mais elle vit rire l'Empereur de si bon cœur qu'elle finit aussi par rire, et la soirée se termina gaiment ce qui est rare aux Tuileries.

Un décret inséré au *Moniteur* nomme le prince Jérôme président du conseil privé en l'absence de l'Empereur.

On parle de bals costumés chez Fould et Walewski, mais comme j'ai perdu avant-hier ma belle-sœur, Madame du Repaire, née de Saillant, je n'irai point.

SAMEDI 6 FÉVRIER.

Hier, je dînais chez la Princesse Mathilde, j'y dîne encore aujourd'hui; on y disait que Billault, ministre de l'Intérieur, avait donné sa démission et on parlait de M. de Royer pour son successeur.

La soirée au Louvre a été fort agréable, la musique trouvée excellente; après la soirée, douze personnes sont venues *chez moi* et Giraud a fait la caricature du v

de la Valette, sénateur et ambassadeur à Constantinople. Fleury était un de mes hôtes ainsi que M. Dumas, ex-ministre sous la présidence.

La question de l'île Perim commence à occuper la presse gouvernementale. Le journal *La Patrie* lui consacrait hier un article : Cette île Perim est une grosse affaire, si l'Europe laisse tranquillement l'Angleterre s'emparer de ce point, c'est acquiescer à la confiscation par l'Angleterre du transit de Suez.

DIMANCHE 7 FÉVRIER.

En 1846, Rachel donnait à Londres quelques représentations.

Aux stalles d'orchestre se trouvaït le comte Germain, pair de France, qui pendant un entr'acte alla rendre visite dans une des loges au Prince Louis Napoléon, aujourd'hui Empereur.

A la reprise de l'acte suivant le comte Germain revint vers sa stalle où il fut interpellé de la façon suivante par un petit homme commun, à la figure effarée, au regard clair qui se trouvait être son voisin.

« Permettez-moi de vous dire, M. le comte, qu'il est « plus qu'extraordinaire de voir un pair de France se « compromettre au point d'aller publiquement causer en « intimité avec un aventurier aussi décrié que l'est le « prince Louis ; c'est un misérable sans consistance. »

L'homme qui parlait ainsi se nommait Bourqueney, *il est aujourd'hui* ambassadeur en Autriche.

On parle de Laity pour remplacer Billault. J'ai peur de la nullité de cette Napoléonerie qu'on a mise au Sénat parce qu'il ne pouvait pas être continué comme préfet.

Troplong disait, il y a trois jours, à la Princesse Mathilde:

« J'ai été très touché par l'attitude de Fould, le jour « où il nous a apporté au Sénat le décret relatif au Con- « seil de Régence. Sa modestie souffrait d'avoir à lire son « nom sur cette liste et il y a mis presque de la timidité. »

Ceci est de la comédie, les Troplong, les Baroche, les Fould seraient des mascarilles très divertissants si la France ne jouait pas le rôle de précieuse ridicule.

Les *Italiens* ont encore dit hier à la table de la princesse Mathilde que la papauté avait été le malheur de l'Italie et qu'elle avait empêché la grandeur des destinées de ce pays. Je n'ai pu m'empêcher de leur répondre. Vous êtes de malheureux Voltairiens, vous êtes des voltigeurs de Voltaire.

La papauté a sauvé Rome, elle en a fait la capitale du monde chrétien, alors que l'Italie tombait dans la barbarie; elle était la reine du monde nouveau et si elle a échappé aux envahissements et aux barbares, c'est que le trône de St-Pierre était au capitole.

LUNDI 8 FÉVRIER.

Je dinais hier avec Bacciochi et le ministre de Toscane au Café anglais. Il fut question de la nomination du ministre de l'Intérieur. Bacciochi nous dit à ce sujet: elle est *encore* un secret, mais elle vous surprendra.

Le *Moniteur* de ce matin nous révèle ce secret, le ministre nommé est le général Espinasse ! C'est un homme sans capacité et sa campagne de la Dobroutscha nous le fait connaître comme un homme sans énergie morale. C'est un instrument, je le veux bien, mais ce ne peut être un ministre définitif. Il m'a l'air d'arriver en exécuteur des hautes œuvres.

MERCREDI 10 FÉVRIER.

Piétri reste décidément à la préfecture de police, la surveillance de la voirie est soustraite de ses attributions pour être confiée à la préfecture de la Seine.

Le général Niel remplace, dit-on, le maréchal Vaillant au ministère de la guerre. Le décret sur le Conseil de Régence a fort indisposé les ministres.

M. Léopold Monty nommé chef de cabinet du nouveau ministère de l'interieur est une créature de cet intrigant de Calonne directeur de la Revue Contemporaine dont j'ai déjà eu l'occasion de parler. Calonne a une belle sœur assez jolie qui prenait l'année dernière les eaux de Plombières accompagnée de Mme de Calonne. L'Empereur alla passer une ou deux soirées dans la maison de Calonne, le général Espinasse était de service comme aide de camp, il se lia avec Calonne et le crut bientôt un grand homme; ils ébauchèrent ensemble quelques intrigues sans succès, mais lorsqu'Espinasse a éte nommé ministre de l'Intérieur, *Calonne lui a donné* Monty comme chef de cabinet.

Manceaux nommé hier conseiller d'Etat est une créature de Baroche dont il a été second secrétaire et qui est parti de cette situation infime pour arriver au conseil d'Etat. Manceaux à ses débuts comptait parmi ces embrions d'avocats très nuls qui plaident les causes de murs mitoyens, c'est un homme sans talent et sans valeur, je n'approuve pas le parti que l'on prend de transformer le Conseil d'Etat en un hôtel des invalides de l'administration.

J'ai dîné hier chez Dubufe avec Nieuwerkerke, il y a été fort question de la restauration des toiles de Rubens et des sottes criailleries des gens qui prétendent que ces toiles sont peu ménagées, Dubufe, Jadin, de Dreux, Blanchard, en bons courtisans ont fort applaudi à la mesure ordonnée par le directeur général. *C'est un service rendu aux arts, c'est rendre Rubens à la vérité.*

Jusqu'à présent on pensait que Rubens était chaud et coloré, il sera démontré qu'il est argentin et clair.

Je n'ai soufflé mot, nous verrons dans deux mois ce qu'en pense le public éclairé. About *le grand homme* de lettres du jour que Nieuwerkerke adore en ce moment assistait à ce dîner. C'est l'ambition et l'outrecuidance en personne. Ce monsieur est déjà fatigué de sa position d'écrivain et il a avoué qu'il avait demandé au ministère la préfecture des Landes pour commencer. Nieuwerkerke trouve cela tout simple, il a découvert dans un roman de cet homme de l'avenir toutes les qualités d'un grand administrateur.

« C'est une de ces individualités, » m'a-t-il dit « dont un gouvernement doit s'emparer et je ne ser

« pas surpris de voir avant peu About devenir un per-
« sonnage important. »

JEUDI 11 FÉVRIER.

On parle de la démission du ministre des travaux publics dont on assigne la cause au froissement operé par la création du Conseil intime.

Le Parlement anglais a accueilli par 299 voix contre 99 la première lecture du bill contre les promoteurs d'assassinat sur les souverains étrangers.

Un marchand de curiosité m'a remis hier la correspondance autographe inédite de Charlet le peintre avec le général Rigny. Il en demande 1000 francs. Cela m'a paru cher, je vais la renvoyer, j'en extrais seulement la lettre suivante :

« Salutem Omnibus, ton chien a des puces ? Répond
« polichinelle, polichinelle ! Ce sage qui n'est pas de la
« Grèce, mais qui n'en est pas moins le sage, le plus sage
« que je connaisse et le seul philosophe que j'estime véri-
« tablement, je l'estime parce qu'il fait de la bonne philo-
« sophie avec une pantouffle sur la tête, un énorme
« gourdin entre les bras, ce n'est point un M. Cousin dont
« la philosophie d'Alambic coûte 40,000 francs au pays,
« non, c'est de la philosophie à bon compte du gouverne-
« ment véritablement à bon marché tout s'y résoud par
« la farce du gourdin et c'est vraiment ce qu'il y a de
« mieux et de moins cher. Car enfin en ce moment notre
« *chien a des puces*. Hé bien, il faudrait agir du gourdin,

« au lieu de cela nous discourons, nous foutimassons, on « cherche la finesse de la finesse et de tout cela il en « ressort de la jeanfoutrerie, oui, honorables, les temps « sont passés, ils ne reviendront plus, nous ne serons « plus qu'une misérable contrefaçon, nous sommes au « temps des demi-moyens, des tâtonnements, des trembleurs « tiennent la queue de la poële et je crains fort que la « friture ne renverse, alors incendie général! A qui la « faute?

« Comment vous portez-vous, et votre belle famille? « qui, dit-on, est éblouissante de fraîcheur, enfin un vrai « parterre où votre femme brille comme la mère des « roses, et vous, l'oreille d'ours. J'ai toujours grande envie « d'aller vous voir et de passer votre garnison en revue, « mais les affaires me tiennent. Je ne sais comment je « fais mon compte, je fais des affaires, j'économise, puis « le diable emporte la boutique et je redeviens pauvre « Jean comme devant. Heureusement que Dieu donne aux « petits des oiseaux la pâture et que sa bonté s'étend sur « presque toutes les personnes ce faisant, j'en aurai tou- « jours assez pour me faire enterrer. J'ai dîné, il y a « huit jours, avec le petit Thiers à sa maison d'Auteuil, « petit dîner d'amis dérangé par l'arrivée du ministre de « la marine, M. *Roussin,* grand homme de mer, je crois, « mais foutu bête de terre, à ce que j'ai pu m'apercevoir « dans le courant de la conversation. Je ne sais quel rôle « joue Thiers et qui il joue, mais je crains que le jeu ne « finisse mal. La réforme fait d'effrayants progrès, nous « avons eu un dîner de 6000 radicaux, puis les ouvriers « qui enfin sont rentrés à leurs travaux. De tout cela « il *ressort* que la classe ouvrière s'organise et qu'elle ne

« veut plus suer pour l'entrepreneur au même prix. Le « radicalisme de toute classe marche et prend de l'unité « dans son action, le progrès est immense, aussi je m'at- « tends d'une année à l'autre à un craquement effroyable. « L'armée est aussi rudement travaillée, j'ai souvent été « effrayé (manière de parler) d'entendre jusque dans le « palais de nos rois des propos à en faire écrouler les « voûtes et cela par des officiers de l'armée. Que faire à « cela, que faire? l'une ou l'autre chose, le juste milieu « est une imbécilité, soyez monarchique ou républicain, « il n'y a pas à balancer et dans ce moment on ba- « lance, l'inquiétude est dans tous les esprits, personne « n'a confiance en l'avenir, même ceux qui approchent « le soleil, chacun fait sa pelotte, l'avarice est à l'ordre « du jour. Les serviteurs du roi mettent sous sur sous et « ils font provision, ils aperçoivent l'orage, le nuage est gros!

« Or, si ces gens tremblent et n'ont pas la foi, qui « l'aura? Nous sommes dans l'état le plus pire possible, « qu'en adviendra-t-il? Il en adviendra où que le roi « mangera le parlementage ou que le parlementage le « mangera, c'est inévitable. On est en présence dent « contre dent, griffe contre griffe. Le roi a pour lui les com- « merçants, mais la classe populeuse et populaire l'a en hor- « reur. Je voudrais pour lui que la position fût le con- « traire parce qu'il n'y a aucun fond à faire sur les « commerçants, ils livrent leur pays et leurs amis pour « un pot de raisinet et c'est une classe infâme sans âme « et sans honneur. Qui faisait la force de l'Empereur? « C'était la masse ce que j'appelle la veste, il se fouttait « pas mal de la redingote, c'est la veste qui frappe *avant toute* chose il faut l'avoir dans son panier.

« Mon honorable, les affaires sont en triste route et la « guerre seule peut rallier au pouvoir et l'affermir, à « cela, vous me direz : il faut des succès, oui, c'est vrai « et quoique Français et ami de mon pays je crains « les loups et nous en avons dans nos rangs. Le parti « henriquinquiste a le plus grand intérêt à notre décon- « fiture, il fera tout ce qu'il est possible de faire pour « provoquer et amener cette déconfiture. Vous aurez des « Bourmont, gardez-vous d'en douter.

« J'en sais plus d'un. Donc la guerre ne peut avoir « des chances qu'avec des moyens révolutionnaires et la « demi-monarchie ne peut les employer, le remède em- « porterait le malade. Nous sommes donc en triste route, « le pouvoir et son chef le sentent aussi, on laissera tout « faire, on prendra une attitude et l'on dira : ils n'ont pas « eu l'intention de nous insulter, rentrons chez nous. On « criera, mais la honte passera, la rente montera, et tout « sera dit.

« La morale ? la morale ? ma foi c'est qu'il n'y en a « pas, je ne vous parle pas de l'échaufourée de Bou- « logne, ni du procès, c'est un embarras de plus et des « ennuis pour le gouvernement d'aujourd'hui. Il doit s'at- « tendre à de drôles de discours, car enfin le garçon tout « étourdi, tout maladroit qu'il ait été, ne va pas manquer, « ayant eu le temps de la réflexion de tirer tout le parti « possible de sa position et par le temps qui court, c'est « un champ de bataille qu'un procès à la chambre des « Pairs. Il y aura scandale et voilà tout. La classe ou- « vrière s'intéresse à lui, mais à Paris les idées républicaines « ayant leur grand foyer au [illegible] du temple, ces idées

« dominent les ouvriers et le procès passera péniblement, « je crois.

« De tout ceci il ne découle rien de rose et d'aimable, « mon cher général, vous me direz que je vois tout en « noir, ainsi que me le disait M. Mignet révolutionnaire « à la vanille, homme de talent qui croit que la France « est heureuse et contente parce qu'il y a une place de « 25,000 francs. Il dînait avec moi chez Thiers où plutôt « je dînais avec lui, car il est l'ami intime du maire du « Palais, je les ai effrayé, je me suis déboutonné et leur « ai dit qu'ils étaient aussi ridicules que les voltigeurs de « Louis XVIII, qu'ils ne voyaient pas arriver le colosse « révolutionnaire qui les écraserait sans dire gare, que « je pouvais leur paraître voir en noir, mais qu'eux me « faisaient l'effet de myopes; ils ont ri, riront-ils long- « temps ?

« Ma santé, grâce à l'homéopathie, est rétablie en- « tièrement, je repique le terrain, ça allait mal, enfin je « suis recampé sur mes pattes, J'ai grand besoin de vous « voir, mais vous êtes trop loin. Ma famille est en bon « état, mes fils ont eu des prix, ce qui ne fait pas l'éloge « des concurrents.

« Bonjour et bonne amitié,

« CHARLET.

« Mes respects à Madame (je ne puis que la respecter), « et vous, est-ce que vous lui manquez encore de respect ?

« Septembre 10, 12 ou 15. »

Dans une autre lettre Charlet s'exprime ainsi sur le compte de Thiers :

« Thiers est un sauteur sans courage politique, je l'ai é *durement* sur la question de notre honneur et de

« notre indépendance. Il m'a traité de républicain. Quand « je le serais, lui ai-je dit : vous et les vôtres avez-vous « assez fait pour cela ? . . . . Je me suis vidé avec l'homme « du pouvoir. Oui, lui ai-je dit, vous étiez l'espérance des « bons citoyens, des hommes vraiment amis du pays, et « bien, vous sortez du pouvoir dépopularisé, ayant tout « sacrifié à l'immobilité, à un système odieux au pays. Je « préfère les ultra-révolutionnaires à votre politique bâ- « tarde, au moins nous saurons à quoi nous en tenir, « nous dérouillerons notre escopette. »

Dans une autre lettre (il s'agit de Thiers) :

« Il serait bon ainsi que je le lui ai marqué qu'il se « dépêchât de s'occuper un peu de vous, attendu qu'il va « être renversé par les ultras qui vont se servir de la « Carabine de Darme pour tirer sur lui. Encore un assas- « sinat manqué heureusement pour le roi de la paix. Quel « pays de rhinocéros que le nôtre. Vous ne pouvez vous « figurer à quel point ce pauvre Louis Philippe est haï. « Je mangeais dernièrement dans un bouchon ou bouge « à ouvriers, une petite cloison me séparait d'une table « où buvaient une dizaine d'ouvriers. J'ai entendu ceci : « On « l'a manqué, c'est le n° 7 qui a marché ! Le 8 ne le « manquera pas. » Il paraît qu'il y a une société qui a juré « d'exterminer la cadette.

« Aimable pays de France, va, c'est pourtant chez toi « que l'on a créé le Vaudeville.

« Les affaires sont en bien triste état, un gouverne- « ment qui tremble, qui foire, le pays qui ne demande « qu'à se battre, vous même qui imnlorez des coups de « fusil, moi que ne veux p qui en « demande pour les autr gne de

« Bobêche se joue. J'ai dit à Thiers que j'étais fâché de « lui voir accepter un rôle dans cette petite comédie, qu'il « nous ennuyait avec les mémorendums, que je savais « bien qu'il avait immensément de talent, mais qu'il ne « devait pas l'user à prouver que l'on avait tort de nous « donner des coups de bottes au cul, qu'il fallait mitraille « pour mitraille, mais je ne sais qui le paralyse, je crains « qu'il manque de cœur, j'ai déviné sa pensée... il a « peur, le premier rôle cancane et chie dans sa culotte « vieille portière sans dignité occupée à brouiller les loca- « taires de la maison, le second rôle prendrait bien le « manche à balai... mais il hésite... Puis des jeunes « premiers en bas de soie venus au monde zéros. Ha, « quelle pantalonade ! Et vous demandez des coups de « fusil, à ça vous êtes fou ; il s'agit bien de cela. Ha ! « mon Dieu, mon Dieu !

« Voilà nos princes qui forment des troupes, je ne « m'attendais pas à cela, du temps du Corse, c'étaient les « vieilles épées qui étaient chargées de cette besogne pen- « dant que vous combattiez. »

Puis enfin dans une dernière du 19 octobre 1842 :

« Quand je vois ce qui grouille aujourd'hui sur le sol « de cette pauvre France, je me sens des demangaisons. « Ah ! quelle vermine, pauvre France ! Quelle décadence, « tomber si bas, se vautrer ignoblement dans un si sale « bourbier, *intérêts matériels.* Ah ! voilà le grand mot, la « grande blague, et 80 faillittes par mois pour appuyer « la bonté du système de nos profonds économistes, des « *commissions*, des *rapports,* des bureaux, des paperasses, « puis les blagues de Thiers ou de Guizot. Ah ! c'est trop ! « *Mais le peuple* français sans cervelle, capable des plus

« belles choses quand on le mène par les sentiments ho-
« norables est le plus crasseux cochon de perruquier,
« quand il se jette entre les mains des Macaires. Dieu
« merci, c'est aujourd'hui leur grand jour, les hommes de
« cœur et d'honneur sont hués et conspués, on rit de ce
« qui est noble et digne, enfin le peuple semble avoir
« abdiqué tout sentiment de pudeur et de nationalité. Où
« cela nous mènera-t-il ? Où allons-nous ? A la voirie !
. . . charogne . . . oui charogne, mille fois charogne.

VENDREDI 12 FÉVRIER.

Nos soldats et ceux de l'Angleterre occupent Canton la résistance a été peu vive.

On commence à se préoccuper de l'abandon fait par la Turquie à l'Angleterre de l'île Périm, c'est une très grosse affaire et qu'on aurait tort de traiter légèrement. Que dirait l'Angleterre si la Turquie cédait un jour quelque forte position à la Russie sur la rive du Bosphore ?

SAMEDI 13 FÉVRIER.

Hier la soirée de Nieuwerkerke a été très nombreuse, on y a entendu de fort bonne musique. On parle de Drouyn de Lhuis pour remplacer à Pétersbourg Rayneval qu'on a enterré hier. Walewski a fait un pompeux éloge du défunt, de son dévouement à l'Empereur

etc., etc. Rayneval était de ces hommes, sur lesquels comptent les souverains heureux, mais qui le lendemain de leur chute sont aussi dévoués à leur successeur. Le *Moniteur,* dans un grand article explicatif des vues de l'Empereur à propos du Conseil de régence, compare l'Impératrice à Blanche de Castille et nous promet qu'elle élèvera son fils selon le cœur de Dieu.

Nous aurons donc un St-Louis! L'Impératrice lui donnera sans doute pour précepteurs ses deux amis les plus *soutenus*. Mérimée, sénateur, qui n'est pas même baptisé, et de Laborde que Fortoul, dans une note que j'ai rapportée, reconnaît pour voleur et faussaire.

LUNDI 15 FÉVRIER.

Orsini, Pieri, Gomez et de Rubbio ont été transférés de la prison Mazas à la Conciergerie. Leur jugement aura lieu le 25 ou le 26.

MARDI 16 FÉVRIER.

Le *Moniteur* de ce matin contenait la nomination de M. le duc de Montebello à l'ambassade de Pétersbourg. M. de Montebello est un Orléaniste qui est resté l'ennemi du gouvernement. Si c'est ainsi qu'on prétend, donner de la force et de la considération à l'Empire, je crains qu'on se trompe gravement.

VENDREDI 19 FÉVRIER.

On a arrêté à Gênes un des complices de l'attentat du 14, avec une volumineuse correspondance de Mazzini. Cette correspondance est arrivée hier à Paris.

LUNDI 22 FÉVRIER.

Pieri se flatte ayant été arrêté avant l'attentat de se trouver sans responsabilité dans sa perpétration; d'ailleurs Rubbio et lui prétendent que l'importance des révélations qu'ils ont à faire les exempte non seulement de toute pénalité, mais encore leur assure une place importante dans la police politique.

MERCREDI 24 FÉVRIER.

Hier au dîner de la Princesse Mathilde. J'ai causé avec La Gueronnnière de l'affaire anglaise. Il m'a dit qu'il se trouvait dans le cabinet de l'Empereur, lorsqu'est arrivé la dépêche, annonçant la démission du ministère anglais. L'Empereur m'a paru visiblement contrarié; mais, ajoute La Gueronnière, il faudrait de graves offenses pour altérer l'alliance, l'Empereur y tient comme à une affec-

ticulière. La populace de Londres à fait quelques insolences devant l'hôtel de l'ambassade française, elle a lancé des pierres et proféré des injures.

N'importe, les Anglais sont nos bons alliés.

La Duchesse de Mouchy a été enlevée à la fleur de l'âge; son frère Antoine est mort par suite des remèdes violents qu'il avait pris peu de temps avant son mariage pour guérir une vérole gagnée le soir en courtisant une fille sur la terrasse St-Germain. Le troisième frère est ce Louis à moitié fou qui fait tous les soirs, dans la sale boutique d'une marchande de salade, du Gros Caillou, la partie de piquet d'un vieil invalide amant de la marchande de salade, et qui veut épouser sa fille.

La sœur de ces Messieurs est Sabine de Noailles, femme de Lionel Standish, séparée de son mari, qui sort de la prison de Clichy, où ses créanciers l'avaient fait mettre et qui vit avec une fille.

Leur mère, la Duchesse de Poix, est folle, le duc de Mouchy actuel est un jeune homme qui a à peine 17 ans.

La comtesse de Schulemberg née d'Hemusdael vient aussi de mourir. C'était encore une espèce de folle, fort laide et pourchasseuse d'hommes. J'ai raconté dans leur temps ses stupides amours avec Pommereux.

SAMEDI 27 FEVRIER.

Hier le jury de la Cour d'assise a rendu son verdict dans l'affaire des prévenus de l'attentat du 14 janvier. *Orsini, Pieri et* de Rubbio ont été condamnés à la peine

de mort; Gomez, qui a obtenu des circonstances atténuantes, aux galères à perpétuité.

On a arrêté ces jours-ci tant à Paris qu'en Province un grand nombre de membres des sociétés secrètes.

LUNDI 1er MARS.

Changarnier et Bedeau ont obtenu la permission de rentrer en France.

Madame de Montebello, la femme de notre ambassadeur à Pétersbourg, a fait une grosse impertinence à la Princesse Mathilde, qui a porté plainte et demande des excuses. A un dîner chez Kisselef la Comtesse de Montebello a trouvé en sortant de table quelque résistance à dégager sa robe, prise sous le pied d'une chaise, par un brusque effort, elle y est parvenue, alors elle s'est précipitée entraînant l'homme qui lui donnait le bras, et elle a passé insolemment devant la Princesse, laissant tout le monde stupéfait de l'audace d'une pécore dont le mari assez nul reprend pied dans les faveurs, quoique Orléaniste.

SAMEDI 6 MARS.

Il y a peu de soirs, il était ques[illegible] dans le salon de l'Impératrice du condamné O[illegible]rice voulait que sa grâce fût accordée.

« pas un assassin vulgaire, ce n'est pas un misérable « comme Pianori, c'est un homme hardi, fier qui a *mon* « *estime.* »

L'Empereur l'interrompit :

« Vous allez bien loin, ma chère, prenez garde, voyez « à qui vous accordez votre estime. »

L'Impératrice veut la grâce d'Orsini. Ce serait un malheur, et si les ministres avaient autre chose que de l'ambition et de l'intrigue, ils devraient donner leur démission.

MARDI 9 MARS.

L'Impératrice a fait à l'Empereur des scènes de sanglots et de larmes pour obtenir la grâce d'Orsini. Elle dit que cette grâce porterait bonheur à son fils.

L'Empereur évite le renouvellement de ces scènes et n'est pas fort satisfait qu'elles se passent devant témoins.

Il y a eu dimanche huit jours, qu'au dîner de famille l'Impératrice a professé la plus singulière indifférence pour les souvenirs personnels. « Je ne comprends pas, « a-t-elle dit, que l'on garde des cheveux ou des vête- « ments des personnes qui nous ont été chères, je n'ai « pas de cheveux de l'Empereur. »

La Princesse Mathilde :

« Vous n'avez pas conservé de cheveux du prince « impérial ? »

« *Non, je les* ai donnés à Mme Walewska. »

Madame Walewska est en disgrâce auprès de l'Impératrice qui se montre envers elle d'une froideur merveilleuse, mais en revanche l'Impératrice protége beaucoup une Américaine dont l'Empereur s'occupe, dit-on, et qui sort on ne sait d'où. Elle est invitée aux petites réunions, et les *caillettes,* qui font le service de l'Impératrice, trouvent cette Américaine ravissante. L'Impératrice n'aime pas la société française quoiqu'elle ne se soit pas montrée fort difficile sur le choix avant son élevation au trône, elle aime les Anglais et les Espagnols.

Un mot peu rassurant pour l'avenir dit par le prince Napoléon :

« On veut que je gouverne avec une oie pareille ! »

J'ai déjeûné ce matin avec la Princesse Mathilde ; nous avons causé de l'Impératrice, de son engouement pour Orsini.

L'Impératrice a vraiment perdu l'esprit ou se laisse dominer par Mme Delessert que Maxime Ducamp domine. Elle a pleuré, a supplié à genoux pour obtenir la grâce. Elle admire Orsini, elle compte comme ennemis ceux qui sont opposés à cette grâce, et à Chaix, qui a prononcé le réquisitoire. Elle a bien pu dire :

« Orsini n'a pas voulu assassiner l'Empereur des « Français, mais l'ami de l'Empereur d'Autriche ! »

C'est vraiment à confondre la raison, elle ne parle que d'Orsini, elle en entretient jusqu'à de Piènnes son écuyer qui l'accompagnait, il y a quelques jours, dans une promenade.

Lundi, à la soirée des Tuileries, la grâce d'Orsini était le thème de toutes ses conversations, elle a reproché

à Chaix son réquisitoire, elle en veut à Faure qui selon elle n'a pas bien défendu la tête de son client.

Le cardinal-archevêque de Bordeaux lui a dit : « Vous « voyez, Madame, ma robe de prêtre et mes cheveux blancs, « je devrais être nécessairement pour la miséricorde, mais « je suis aussi forcé de songer aux intérêts de la société « humaine et je pense que Votre Majesté devrait laisser « la justice suivre son cours. »

Espinasse est arrivé avec sa rude franchise, la Princesse Mathilde lui a dit : « Général, vous avez l'air mécontent ? à quoi Espinasse a répondu :

« Il y a à *foutre* bien de quoi ! . . . »

Puis il a rudement entamé la conversation avec l'Impératrice.

« De quoi vous occupez-vous, Madame, laissez-nous faire « notre métier et faites le vôtre, si vous aviez le malheur « d'obtenir la grâce d'Orsini, vous ne pourriez plus sortir « à Paris, sans être huée . . . Vous faites de belles choses « avec votre clémence ; vous avez obtenu de l'Empereur « un ordre de mettre en liberté un certain menuisier que « je tenais sous les verroux . . . Savez-vous quel est cet « homme ? C'est un des assassins de l'Opéra comique. »

Puis, comme l'Impératrice se retirait, Espinasse la suivit et la conversation est devenue très vive dans le salon de service.

Quelqu'un me disait :

L'Impératrice voudrait être débarrassée de l'Empereur comme Marie de Médicis voulait l'être d'Henri IV. Après avoir été couronnée elle pousse les femmes dans ses bras *et elle demande* la grâce des assassins.

Une des plus inconcevables paroles de l'Impératrice est celle-ci :

« Enfin ce qui a poussé Orsini à l'assassinat, c'est « l'exaltation d'un sentiment généreux. Il aime la liberté « avec passion et il déteste non moins énergiquement les « oppresseurs de son pays. *Je me souviens très bien de « la haine, que nous avions en Espagne, contre les Fran- « çais après les guerres du premier Empire.*

11 h. du soir.

Le pourvoi des trois condamnés, Orsini, Pietri et de Rubbio est rejeté.

L'Impératrice disait lundi que ce qui l'intéresse à Orsini, *c'est qu'il est excellent patriote !*

DIMANCHE 14 MARS.

Orsini et Pieri ont été exécutés hier. La peine de mort contre Rubbio a été commuée en celle des travaux forcés à perpétuité.

Orsini a été fort silencieux et n'a cessé de recommander le calme à Pieri qui, surexcité, chantait le chant des girondins.

JEUDI 18 MARS.

Avant hier, jour anniversaire de la naissance du prince impérial, le prince Napoléon s'est abstenu de se présenter aux Tuileries où tous les membres de la famille impériale s'étaient réunis pour assister à une messe commémorative et d'actions de grâces.

DIMANCHE 28 MARS.

Le fameux Hume, l'homme à la seconde vue, l'Américain qui transportait les tables et tournait les têtes des Parisiens, qui évoquait les morts devant l'Empereur et l'Impératrice, a été mis à Mazas comme voleur et sodomiste, puis enfin chassé de France pour éviter les débats d'un procès scandaleux, où tant de personnes se seraient trouvées compromises. La position d'Ernest Baroche (Baroche, Fronsac) est curieuse, lui qui se vantait d'avoir couché avec le sorcier pour surprendre ses secrètes relations avec les esprits!

JEUDI 15 AVRIL.

La comtesse de Rougé, femme de mon collègue, le *conservateur* du Musée égyptien, vient de fournir un nou-

veau scandale aux annales de la société. Après avoir mené la conduite la plus dissolue et ruiné quelques amants, cette femme, au moment, où sa fille aînée est en âge d'être mariée, est contrainte d'avouer à son mari cent mille francs de dettes. Le mari, effrayé, sonde la position, alors elle lui est révélée dans toutes ses turpitudes. Ce n'est pas cent mille francs, c'est quatre cent mille francs, que Madame Rougé doit à des fournisseurs et à des usuriers. Il est impossible de dissimuler la chose qui est aujourd'hui connue de tout Paris.

Rougé a mis sa femme au couvent; il va se séparer et chercher le moyen de satisfaire les créanciers.

VENDREDI 16 AVRIL.

Le *Moniteur* annonçait hier la nomination d'un nommé Bertsh comme chevalier de la Légion d'honneur pour ses travaux photographiques sur les imperceptibles éléments de chaque règne de la nature. Ce M. Bertsh est un des deux drôles dont je parlais le 22 février qui dans un dîner discouraient au sujet de l'attentat du 14 janvier d'une si abominable façon contre l'Empereur et son gouvernement.

Ce Bertsh a un frère ou parent factotum de l'Evêque de Metz et fort recommandé par ce prélat. Il faut avouer que le Ministre de l'Instruction publique est bien renseigné et bien conseillé.

SAMEDI 17 AVRIL.

Je sors de chez Fleury, où j'ai appris qu'une dépêche de Londres, arrivée dans la soirée, annonçait l'acquittement de Bernard. Les jurés de la Cité n'ont pas voulu condamner un des complices de l'attentat du 14 janvier parce qu'ils auraient eu l'air de complaire à la France. On est fort exaspéré ici, et l'Empereur a le droit d'être peu satisfait. Cependant il se montrera fort calme, mais il n'oubliera pas; il attend et il amasse en silence jusqu'à ce que le vase déborde, nous dirons comme à Fontenoy: « Tirez, messieurs les Anglais ». Le moment viendra, où ce sera notre tour; ce jour-là, l'Empereur sera poussé contre l'Angleterre par le sentiment de la nation entière.

J'entends avec indignation des militaires, des hommes politiques, des marins, dire: *nous ne pouvons rien contre l'Angleterre.*

Comme on fait toujours des mots en France, on dit que Lamartine a échangé sa lyre contre une *tirelire.*

Lamartine prétend que l'Empereur l'a assommé avec une tuile vernissée il aurait dû dire: dorée.

MERCREDI 21 AVRIL.

L'Empereur au dernier bal de Madame Walewska a *fait une cour très* pressante à la jolie Madame Gréville.

Il a passé plus d'une heure à l'intriguer et enfin, avant de soulever la barbe de son masque, à lui faire comprendre qu'il était l'Empereur. Il lui a parlé de son portrait qui décore les salons du Ministère et comme elle émettait des doutes, il lui a dit :

« Voyez ce petit salon de repos, il n'y a que l'Em-« pereur et l'Impératrice qui puissent y entrer » et il y est entré.

Haussmann, le préfet de la Seine a eu une altercation chez le ministre de l'Intérieur avec Monsieur Javal, député, qui lui entendant dire qu'il n'y avait que des lâches et des sots qui puissent voter contre la proposition des soixante millions s'est retourné et lui a exprimé l'opinion qu'il serait de meilleur goût de ne pas qualifier ses adversaires de cette façon.

Haussmann, avec cette insolence de laquais parvenu qui le distingue a répondu : « Je ne vous connais pas, et « je ne sais pourquoi vous vous permettez de m'adresser « la parole. »

Alors Javal a répliqué :

« Je vous connais, moi, Monsieur le Préfet, et je m'é-« tonne de vous trouver si mal élevé. »

La conversation a continué sur ce ton d'aigreur, enfin Haussmann a dit : « Je me fiche des Députés et du Corps « législatif ! »

Là-dessus grande rumeur au Corps législatif, plainte à de Morny, enfin lettre d'Haussmann qu'on ne trouve pas suffisante, l'affaire en est là.

On parle pour remplacer Haussmann, de Veiss, préfet de Lyon, ou d'Ernest Leroy, préfet de Rouen. Cet Ernest *Leroy avait* un frère, préfet du Calvados, à moitié fou

depuis longtemps. Sa dernière dépêche télégraphique parvenue à l'Empereur peu de temps après son mariage est la suivante :

Sire,

Vous tenez à avoir un héritier, faites moi avoir une entrevue avec l'Impératrice et je réponds de tout.

Le ministre comprit alors que le préfet du Calvados ne jouissait pas de la plénitude de sa raison.

VENDREDI 23 AVRIL.

Quelques députés prétendent aujourd'hui que Javal a voulu faire d'une discussion personnelle une affaire de Corps. D'autres renvoyent au préfet les invitations qu'ils en reçoivent. Il serait bon de savoir si le préfet a dit ou non qu'il se fichait du Corps législatif.

SAMEDI 24 AVRIL.

Il est question du remplacement du général Espinasse comme ministre de l'Intérieur ; la nomination d'un général à ce poste éminent cause dit-on de telles appréhensions que l'Empereur s'est décidé à ce sacrifice.

Quant un changement d'Haussmann l'Empereur ne veut pas en entendre parler ; il croit avoir besoin de cet homme que tout le monde méprise.

Je crois que l'Empereur s'abuse sur la valeur d'Haussmann. On peut demander à Montulé, chef de division au Ministère d'Etat ce qu'il en pense. Montulé, lors de l'organisation de la caisse de la boulangerie fut chargé de préparer un rapport sur la partie financière de cette affaire; mais lorsqu'il eut terminé son travail, il refusa de le signer parce que le préfet de la Seine en avait altéré les chiffres.

La société des petites voitures sait ce que lui a coûté l'approbation de monsieur Haussmann et si la proposition de la Compagnie qui se présente pour la création du Boulevard du prince Eugène est acceptée, cette compagnie connaît dès à présent le taux du patronage de monsieur le préfet.

Le Conseil municipal n'adore pas ce personnage, on le supporte et c'est tout. L'Empereur saura un jour la vérité, mais la vérité est lente à parvenir jusqu'à lui, car les intéressés à la cacher font bonne garde et maintiennent autour de sa personne une triple ligne de douanes. Les familiers du château croient tout perdu, lorsque quelqu'un, qui n'est pas de la confrérie, arrive par un hasard de plus en plus rare à franchir leur cordon.

DIMANCHE 25 AVRIL.

Les membres de l'*United service club* (club de l'armée et de la marine) ont donné un grand dîner au duc de Malakof. Le duc de Cambridge présidait cette réunion. Il *va sans dire* que les toasts les plus amicaux ont été écha-

Nous voilà donc de nouveau en tendresses avec l'Angleterre; malgré cela et quoique fassent les agents officiels, l'entente cordiale est bien tendue; en France elle est mal accueillie, et l'Empereur lui-même qui reçoit Veuillot quatre jours avant la publication d'un article de la *Gazette de France* contre l'Angleterre, me semble jouer un jeu double.

Dans la réponse du duc de Malakof au discours du duc de Cambridge on a remarqué le passage suivant:

« Monseigneur et Messieurs, je vous sais un gré infini « des bienveillantes expressions que vous m'adressez et je « vous en remercie en toute sincérité. En apparaissant au « milieu de vous, j'ai la confiance de rappeler aux deux « pays le souvenir le plus glorieux de leur alliance, et mon « plus vif désir, croyez le bien, est d'être accueilli comme « le symbole d'une politique loyale, digne et ferme (ap- « plaudissements). Ma conduite sera toujours dégagée d'ar- « rières-pensées, et je ne cesserai d'en puiser le mobile « dans cette grande idée qu'après avoir eu tant d'occa- « sions de s'estimer en face ou côte à côte, une alliance « solide et durable entre deux grands peuples implique la « condition nécessaire que l'honneur de l'une ne soit jamais « sacrifié à l'honneur de l'autre » (applaudissements).

Tout cela est fort bien, mais jusqu'à présent nous avons toujours été sacrifiés à l'honneur de l'autre, et plus nous accepterons une telle situation, plus nous serons sacrifiés.

Lord Palmerston n'a pas caché qu'il ne voulait pas de l'ouverture du canal de Suez, parce que ce canal serait *vantageux à la* France.

a

L'occupation de l'île Périm en violation des droits de la Turquie l'accepterons-nous? Et si l'Angleterre renonce à Périm à condition de ne pouvoir ouvrir Suez accepterons-nous encore une telle condition?

Accepterons-nous que l'Angleterre sous le futile prétexte de prisonniers non rendus aux Afghans par la Perse déclare de nouveau la guerre à cette puissance et qu'elle étende son influence en Orient?

Accepterons-nous que l'Angleterre profite de notre expédition en Chine pour se faire consentir des augmentations de territoire, tandis que nous n'aurions que des avantages commerciaux illusoires?

Accepterons-nous que les complots ourdis et préparés en Angleterre pour assassiner notre souverain, ne donnent lieu à aucune repression de la part de notre *alliée* et que lorsqu'un complot éclate et qu'il résulte de son exécution la mort de dix personnes et la mutilation de cent cinquante autres, les complices d'un aussi énorme attentat soient acquittés par un jury anglais aux applaudissements de la foule?

Si un peuple n'a pas de loi contre les assassins et si au contraire il n'a de lois que pour les protéger, nous ne pouvons nommer ce peuple un bon et loyal allié.

JEUDI 29 AVRIL.

Proudhon a fait paraître, il y a une quinzaine de jours un ouvrage en trois volumes qui a pour titre: *De la justice dans la révolution et dans l'Eglise.*

Après quinze jours de libre distribution et lorsque l'éditeur a réalisé par la vente trente mille francs de bénéfice, l'ouvrage est saisi ; telle est la promptitude de surveillance du gouvernement.

Je n'ai jamais lu de livres plus dangereux que ces trois volumes, longue négation de l'idée religieuse, du pouvoir, de la propriété et de toutes nos institutions sociales ; ce n'est qu'un long appel à la révolte, une provocation aux plus mauvais instincts de la populace. Tout y est faux, mais ardemment coloré.

En terminant, Proudhon s'avoue le complice moral d'Orsini dont il raconte l'exécution à sa manière.

Ces trois volumes produiront un grand mal, ils fausseront encore plus les idées déjà faussées de la multitude sur le juste et l'injuste, sur le bien et le mal.

Il y a des gens qui me disent : Proudhon est fou ! Soit, mais on séquestre les fous. La direction de la librairie a manqué à tous ses devoirs, les volumes de Proudhon sont maintenant dans toutes les mains.

VENDREDI 30 AVRIL.

Vimercati m'a annoncé hier que le ministre de Sardaigne avait demandé pour moi à son souverain la croix de St-Maurice et Lazare. Nous avons eu ce matin chez le marquis de Quitry une réunion pour entendre le projet que nous devons présenter au ministre de l'Instruction publique, relativement à la fondation des bibliothèques *communales*.

DIMANCHE 2 MAI.

Le Corps législatif, dans la discussion du budget, a, par l'organe de quelques-uns de ses membres, discuté le mode d'établir la balance de ce budget en équilibre et il a aussi discuté l'opportunité d'une somme de soixante millions que l'Etat verserait pour sa part contributive dans le budget de la ville de Paris au chapitre des embellissements de notre capitale. Il avait même été question de faire subir à cette part contributive un retranchement de dix millions.

Le gouvernement s'est ému de ces tendances du Corps législatif, et les journaux ministériels dans des articles assez vifs, ont formellement dit que le gouvernement n'accepterait pas la décision du Corps législatif.

Ceci combiné avec le propos du préfet de la Seine est fâcheux; ce propos, *je me fiche des décisions du Corps législatif,* semble recevoir l'approbation de l'Empereur.

En France il n'est pas bon de montrer que la liberté n'est qu'un mot; restreignez-la tant que vous voudrez, mais ne la flétrissez point dans les institutions, où elle devrait exister, et surtout lorsqu'elle revêt l'apparence d'un grand intérêt public.

Il était fort question hier au Cercle impérial de la prochaine démission du général Espinasse comme ministre de l'Intérieur. On prétendait qu'Haussmann lui succéderait.

Cette nomination serait une énorme faute et tout le monde se récrierait contre ce choix. Beaumont de la Somme disait qu'il n'allait jamais chez un fripon de cette force; le baron de Reinach, député, qu'il le connaissait depuis longues années comme un voleur; Drouet, député, n'en parlait pas mieux, non plus que Couleau, député et maire de Strasbourg, etc. etc.

Messieurs les ministres, si libéraux sous la dernière monarchie, persuadent trop à l'Empereur, qu'il est possible de mettre un *mors secundo* à la France toute entière, on ne lui brise pas les barres comme à un cheval, mais il peut arriver qu'on la fasse cabrer, et alors le cavalier qui la montera court de grands dangers. Sous le premier Empereur elle ne se cabra pas précisément, mais elle était harassée et se coucha sous son cavalier.

JEUDI 6 MAI.

Lundi dernier, à la réception des Tuileries, l'Empereur, ayant vu Callet Saint-Pol parmi les députés présents, s'approcha vivement de lui et lui dit:

« Vous faites de l'opposition, monsieur, vous faites « plus que de l'opposition, vous dépassez les limites de « votre droit, vous sortez de la constitution. »

Callet Saint-Pol répondit:

« Je ne fais pas d'opposition, Sire, dans la mesure de « mon droit et de mon devoir je discute ce qui ne me « semble pas convenable, en un mot j'use de la liberté du « contrôle que nous avons. »

L'Empereur :

« Alors, monsieur, quand on veut agir ainsi, on ne « sollicite pas l'appui du gouvernement. »

Cette sortie de l'Empereur est malheureuse, car un député, parce qu'il est gouvernemental, n'est pas forcé de tout approuver.

Ce qu'il y a de plus difficile à supporter pour un pouvoir presque absolu, c'est le contrôle des hommes indépendants dans leur concours. Le budget est la partie faible de notre gouvernement, et il faut le dire, la moralité des agents ne rassure pas beaucoup. L'Empereur connaît mal les gens qu'il emploie et il connaît mal encore l'état de l'opinion publique. Il y a des limites de compression qu'il ne faut pas dépasser en France ; je souhaite que l'Empereur s'arrête à temps ; on commence trop à dire que le gouvernement français si absolu dans les affaires intérieures est mou et faible dans ses rapports avec l'Angleterre, cela est mauvais.

LUNDI 10 MAI.

Depuis trois jours la reine des Pays-Bas est à Paris.

La cour partira prochainement pour Fontainebleau.

Le journal *Le Nord* de Bruxelles reproche vivement au gouvernement français ses tergiversations et les obscurités de son langage dans la discussion à propos des *principautés* danubiennes.

Lord Canning, gouverneur général des Indes, a confisqué la propriété de tout le territoire d'Oude; personne n'est plus propriétaire en ce pays.

Le Ministère anglais blâme à la tribune du Parlement, mais c'est un fait accompli et l'Angleterre en profitera.

VENDREDI 14 MAI.

La reine des Pays-Bas a visité le Louvre mardi dernier, c'est une femme aimable, instruite qui aime à causer. Elle avait donné rendez-vous à Thiers dans les salles du Louvre; il nous a accompagnés tout le temps. La reine a une passion pour les émaux de Petitot.

Lundi nous avons soirée aux Tuileries.

SAMEDI 15 MAI.

La Princesse royale de Wurtemberg a visité hier le Louvre, accompagnée par Nieuwerkerke et moi.

On dit bien bas que nous avons envoyé des officiers dans l'Inde, j'ignore, si le fait est exact, mais je crois que nous nous préparons à une rupture avec l'Angleterre; elle ne sera pas prochaine, car nous jouons une savante partie d'échecs dont chaque coup demande de longues méditations. Sur les côtés de la Bretagne et de la Normandie, d'où Morel Fatio arrive en ce moment, l'anima-

tion est extrême, on ne s'entretient que de guerre avec l'Angleterre, de projet de descente, etc., etc.

Jamais, à aucune époque, l'irritation contre les Anglais n'a été aussi grande.

Les journaux étrangers parlent beaucoup, depuis quelque temps, de la vice royauté en Algérie du prince Napoléon. Voici ce qu'il y a de vrai à ce sujet.

Le prince sera lieutenant de l'Empereur avec quatre Directeurs généraux sous ses ordres, et un Ministre secrétaire d'Etat à Paris pour représenter les affaires de l'Algérie dans le conseil.

Tout ce projet a été préparé par le prince avec l'aide de messieurs Chaix d'Est Ange et Victor Fouché. L'Empereur s'y montre très favorable et doit le faire présenter au Conseil d'Etat. Victor Fouché sera ministre de l'Algérie. Le maréchal Vaillant et le général Daumas sont très opposés au projet, et je crois que ce serait un très bon moyen de perdre l'Algérie et de lui ôter ses chances de colonisation que de la confier au prince Napoléon, outre les autres inconvénients que j'y entrevois, comme de lui fournir une armée et de lui donner la possibilité d'ouvrir à ses amis Girardin, Proudhon, Gervais de Caen, Bixio et autres démocrates un vaste champ d'expérimentation. On pourrait être certain que l'armée de l'Algérie serait fort travaillée dans le sens démocratique, je n'en vois pas la nécessité.

Le ministère Derby est sous le coup d'un blâme qu'il sera proposé au gouvernement de lui infliger pour avoir donné de la publicité à la proclamation de Lord Canning et surtout à la désapprobation de cet acte.

Lord Ellenborough, président du ***Board contrôle,*** **auteur de cette publication, a donné sa démission de ses fonctions, espérant conjurer l'orage dont est menacé le cabinet Tory, mais la motion de blâme n'en aura pas moins lieu lundi prochain.**

MARDI 18 MAI.

J'ai déjeûné dimanche chez la reine des Pays-Bas aux Tuileries, j'étais placé près d'elle, et elle s'est montrée fort bonne et fort aimable.

Le conseil sur la lieutenance de l'Empereur en Algérie a eu lieu, toutes les mesures dont je parlais y ont été adoptées, sauf le Ministère de l'Algérie. Le prince Napoléon s'y est un peu chamaillé avec Fould. Le prince compte passer chaque année quatre mois à Paris, et ses amis prétendent que cette fantaisie de lieutenance de l'Empire lui passera bien vite. Ce qui ne passera pas vite, c'est le mal que causera à l'Algérie la fantaisie gouvernementale d'un prince tel que le prince Napoléon.

Hier soir nous avions un petit bal sans uniforme au château.

Un duel fait grand bruit en ce moment et cause une certaine irritation.

Monsieur de Penne, que je connais depuis son enfance et qui est un charmant garçon, marié à une fort jolie femme, a eu la malheureuse idée d'insérer dans un article *du Figaro* dont il est un des rédacteurs, sous le

pseudonyme de *Nemo* la phrase suivante en parlant d'une fête :

« Elle était charmante, on n'y rencontrait pas de ces « sous-lieutenants qui envahissent les buffets et qui dé- « chirent les robes des femmes avec leurs éperons. »

Aussitôt Monsieur de Pène est assailli de lettres de sous-lieutenants qui transforment cette phrase en une atteinte portée à l'honneur de l'armée française, car il faut qu'on sache qu'il est fort plaisant de tourner en ridicule des sénateurs, des ministres, des députés, la garde nationale et la bourgeoisie, qu'il est même très risible de turlupiner un prêtre, mais le sous-lieutenant ne peut être atteint, c'est l'être sacré de la société moderne.

Enfin quoi qu'il en soit, parmi ces lettres plusieurs étaient des provocations, et comme de Pène est aussi brave que qui ce soit, un duel a eu lieu, il y a trois jours, duel auquel Messieurs les sous-lieutenants ont eu pour premier tort de se rendre en grand nombre. L'adversaire de de Pène est blessé ; alors un Monsieur Yenne qui était témoin de l'officier blessé, abandonna son rôle de témoin et vint demander à Monsieur de Pène de se battre immédiatement avec lui. Messieurs de Rovigo et de Pera, témoins de M. de Pène, déclarent qu'ils ne peuvent consentir à ce que M. de Pène, fatigué par un premier duel, recommence avec Monsieur Yenne, que d'ailleurs toujours pour la même affaire, M. de Pène a un duel le lendemain et un autre le surlendemain, qu'ils sont donc dans l'obligation de remettre M. Yenne au troisième jour.

Monsieur Yenne, qui tient à prouver que les sous-lieutenants sont gens d'honneur et de délicate

contente pas de cette réserve et il envoie un coup de poing sur la tête de M. de Pène qui, devant cette insulte brutale, recommence un nouveau combat.

M. de Pène est atteint à la poitrine et tombe; mais la délicatesse de M. Yenne n'était pas satisfaite, et comme son adversaire touchait terre, il le perce d'un nouveau coup.

On informe sur cette affaire, et la *Gazette des Tribunaux* reproduisant ce matin un article du journal de St-Germain en Laye dit que les médecins conservent peu d'espoir de sauver la vie de M. de Pène.

Dans ce récit du journal de St-Germain, on fait répondre par M. de Pène au commissaire de police *que le duel a été loyal.* Le fait sera éclairci, je l'espère, car le docteur Guérin, qui assistait les combattants comme chirurgien, a dit à une personne de ma connaissance et avec indignation: *Ce n'est pas un duel, c'est un assassinat!* Quelque soit maintenant le résultat, cette triste affaire est malheureuse pour l'armée. Il est établi qu'un officier *témoin* au moment où un premier duel venait d'être terminé, a exigé que le combattant non blessé en recommençât un autre sur le champ, et pour forcer la volonté des autres témoins, a frappé M. de Pène.

En moins d'un an, voici trois affaires qui attirent l'attention publique sur le corps des officiers. Dans la première, un capitaine (Doineau) est condamné à mort en Afrique pour assassinat par guet-à-pens d'un chef arabe. Dans la seconde M. Mercy, lieutenant, est condamné à mort pour assassinat par guet-à-pens sur la personne d'un sous-lieutenant de son régiment. Aujourd'hui Monsieur Yenne frappe un homme, qui vient de se battre

pour le forcer à un duel immédiat, que les témoins se refusent à tolérer.

JEUDI 20 MAI.

Madame la duchesse d'Orléans est morte presque subitement à Londres des suites de la grippe. C'était une mauvaise femme, liée avec tous les *rouges* de Londres. Elle était capable de tout, et je crois que l'Empereur perd en elle un ennemi acharné.

Par une dépêche télégraphique le duc de Malakof mande que ces jours derniers, revenant des courses, il a rencontré la voiture du duc d'Aumale, et que le duc d'Aumale s'est levé, a agité son chapeau et a crié : *Vive le duc de Malakof.*

Le maréchal a mis pied à terre et a remercié le duc d'Aumale de sa généreuse sympathie. « Je n'ai pu ré- « sister en vous voyant, mon cher maréchal, a répondu le « duc, au désir de vous donner un témoignage d'affec- « tueuse sympathie pour l'honneur que vous avez attaché « aux armes françaises, je me suis souvenu que nous « avons été compagnons d'armes. »

Enfin cette petite entrevue a été des deux côtés pleine de bonnes façons et de cordialité.

Hier, à dîner chez la princesse Mathilde la discussion sur le duel de Pène a été vive. Nieuwerkerke prétendait que l'article de de Pène méritait la mort, et que les sous-lieutenants devaient le provoquer jusqu'à ce qu'il y *restât.*

Nieuwerkerke a pour marotte de se croire ancien militaire, parce qu'il a été un moment à Saumur et quand il s'agit d'officiers, il se croit intéressé à la question.

Tout le monde a été contre lui. Enfin il a dit qu'entre des canailles de journalistes et des militaires il n'y avait pas à hésiter.

DIMANCHE 23 MAI.

Nieuwerkerke est parti hier pour Dresde et Stuttgart avec Eugène Giraud.

La coalition formée en Angleterre contre le cabinet Derby a échoué; la mention de M. Cardwelt, qui demandait un blâme, a été retirée. Lord Palmerston et Lord Russel ne sont pas encore en état de reprendre le ministère.

Monsieur de Pène, dont le duel a été un événement, va mieux.

MERCREDI 26 MAI.

Il règne une étrange panique dans la haute banque et le commerce; l'argent se resserre et tout le monde de la finance répète dans sa terreur: Votre gouvernement est *miné par* le socialisme, il sera bouleversé dans peu de *temps et les rouges* triompheront en France.

Ces propos ralentissent ou plutôt paralysent les affaires, ils sont entretenus par l'Allemagne et la Suisse. Ce sont surtout les banquiers et négociants en relations plus particulières avec ces deux pays, qui propagent ces terreurs.

L'Angleterre réunit toute sa flotte, parce qu'à Cherbourg, où l'inauguration du port va avoir lieu, l'Empereur a convoqué les flottes françaises.

Voilà une bonne marque de l'amitié qu'il est juste d'inscrire à l'avoir de l'Angleterre pour le jour, où nous réglerons nos comptes.

On vient de découvrir une nouvelle conspiration d'Italiens tramée à Londres. On a même saisi et apporté aux Affaires étrangères une bombe en verre d'un nouveau modèle beaucoup plus dangereux que celles du 14 janvier.

L'archiduc Sigismond d'Autriche a déserté son gouvernement de Gratz en enlevant la femme d'un officier!

En Italie on vend partout le portrait d'Orsini honoré comme un martyr. A Pavie et dans les autres villes d'Universités des messes ont été célébrées pour ce nouveau saint du calendrier italien.

L'expérience des révolutions ne sert à aucun peuple. L'Europe, peuples et rois sont décidément malades; les uns se ruent au carnage avec la férocité de la brute; les autres ne voient pas le danger commun et s'usent dans des luttes mesquines, où leur égoïsme est en jeu.

MERCREDI 2 JUIN.

Hier j'ai dîné à Buzenval chez S. A. le prince Murat, et là j'ai appris que de tous les pays alliés on avait reçu le mois dernier la nouvelle qu'une tentative serait faite du 20 ou 30 contre la vie de l'Empereur. On s'est fort tenu en surveillance d'autant plus qu'à Birmingham il y a toujours au compte des socialistes des bombes en fabrication.

Le maréchal Malakof a accepté un dîner chez M. le duc d'Aumale!... Un service pour M[me] la duchesse d'Orléans a été célébré hier à la chapelle S[t]-Ferdinand.

Les Orléanistes espéraient une sorte de manifestation; car ils avaient invité par lettres les boutiquiers de Paris, mais tout s'est passé fort obscurément.

La reine des Pays-Bas est repartie hier fort attristée d'aller retrouver La Haye.

SAMEDI 5 JUIN.

Le complot contre la vie de l'Empereur est nié par les gens attachés à la cour; il est affirmé par presque tout le monde, mais on dit que l'Empereur ne veut pas qu'il en soit question.

Le prince Murat me racontait, il y a deux jours, qu'aux derniers jours de l'ambassade de Persigny il avait été *informé très exactement* de tous les complots de socialistes

de Londres par un Napolitain refugié qui lui a de grandes obligations, mais qu'ayant à recevoir des révélations fort importantes, que ce Napolitain, par prudence ne voulait pas confier au papier, il l'avait, de concert avec l'Empereur, adressé à Persigny,

Persigny le reçut avec une telle morgue et avec si peu d'attention qu'il refusa même de l'entendre et l'adressa à un des secrétaires. Le Napolitain froissé se retira, ne dit rien au secrétaire et depuis ce jour il n'a pas écrit au prince Murat. Les bombes sont toujours fabriquées à Birmingham et sont introduites en France par les pêcheurs anglais qui les débarquent sur nos côtes.

Proudhon vient d'être condamné pour la publication de son livre à trois mois de prison et quatre mille francs d'amende. Il avait après cette publication adressé une pétition au Sénat pour demander la promulgation comme loi de l'Etat, de son fameux concordat qui n'est autre chose que la consécration de l'athéisme. Le Sénat ayant passé à l'ordre du jour sur cette pétition, Proudhon à écrit à l'Empereur.

L'affaire de la lieutenance de l'Empereur en Algérie préoccupe toujours les esprits. Le maréchal Randon rentrerait en France et prendrait le commandement de Bosquet dont l'état de santé est loin d'être satisfaisant.

L'Angleterre vient de se faire une grosse querelle avec les Etats-Unis par suite du droit de visite, exercé par la marine britannique sur les négriers américains qui fréquentent les parages de Cuba. L'Amérique repousse le droit de visite, son pavillon doit protéger même les négriers. Un renfort de vaisseaux de guerre américain est parti pour croiser devant Cuba.

Dans l'Inde les affaires des Anglais ne sont pas merveilleuses, ils ont éprouvé deux défaites. Ce qu'il y a de plus clair, c'est qu'ils pendent toujours beaucoup et qu'ils pillent énormément. Les pillages ont leur influence sur le soldat enrichi en un instant, il aspire au repos pour jouir de sa richesse, dejà même un assez grand nombre d'officiers prétextant des maladies demandent à revenir en Europe.

Le roi de Prusse abdiquera vers le mois d'octobre.

Le congrès européen, siégeant à Paris, ne fait de bruit que dans les journaux étrangers.

L'Empereur est toujours à Fontainebleau. La princesse Mathilde est à son château de St-Gratien, au moment de partir elle m'a écrit le mot suivant :

« Je suis établie à St-Gratien, c'est vous dire que je « vous y attends et que votre chambre est prête.

« Mille amitiés à bientôt, n'est-ce pas ? »

« Mathilde. »

LUNDI 7 JUIN.

J'arrive de St-Gratien, j'ai trouvé la princesse Mathilde très bonne et très affectueuse, mais toujours environnée des intrigants habituels, l'abbé Coquereau et cette fouine d'E. Soulié. Le crédit des importants Reiset est en baisse depuis le mariage de leur fille avec le comte de Ségur, la princesse ne met plus les pieds chez eux pour éviter de se rencontrer avec la famille du jeune époux très peu bien élevée, si elle est de bonne compagnie. De *Ségur. garçon* sans moyens, méchant en propos, est dé-

testé de tout le monde. Il voudrait arriver à quelque chose et chacun le repousse; il ambitionnait le poste de chambellan de l'Empereur, mais l'Empereur ne veut pas de lui. Ses collègues les députés le disent d'une déplorable nullité. C'est du reste un dévot à regard de crocodile qui doit mordre les doigts du prêtre qui lui présente la communion. A l'église il a les airs et l'attitude de ce bon M. Tartuffe.

Les Reiset, vaniteux à l'excès, ont voulu un comte pour leur fille et ils sont punis par ce mariage même. Leur maison, où tout jadis était si frais, si riant est aujourd'hui comme un tombeau. La jeune épousée est une petite fille sans cœur, qui n'a en tête que vanités. Le lendemain de son mariage avec une calme impudeur, elle se plaignait de ne pouvoir marcher, tant elle était fatiguée et maintenant son mari et elle restent couchés jusqu'à onze heures. Crocodile Ségur ne fait pourtant pas grand'-chose à sa femme, mais frêle, effacé, mièvre et dévot, je crois qu'il fatigue ses sens comme sûreté conjugale par des moyens d'une rouerie savante et peu fatigante pour lui.

La princesse Mathilde me disait que son frère, causant à la gare de Fontainecleau, avait tenu le propos suivant :

« On devrait former une compagnie de canailles, tout le gouvernement en serait! »

Cela promet pour un lieutenant de l'Empereur, V. Fouché, autre intrigant, croyait avoir été demandé pour secrétaire d'Etat de l'Algérie par le prince Napoléon, il se trompait, le prince demandait Girardin.

Parmi les arrestations faites ces jours derniers se trouve une marchande de mode, maîtresse d'une sommité

socialiste qui vient de Londres à Paris chaque fois qu'éclate quelque émotion.

La princesse Mathilde reçoit de Londres des lettres anonymes lui donnant des indications sur les projets des socialistes et dont elle accuse réception par des mots insignifiants placés dans les annonces du *Times*, mais convenus d'avance avec les correspondants mystérieux.

L'Empereur augmente peu à peu et sans bruit notre flotte, l'année prochaine elle sera dans un état respectable. L'Angleterre est inquiète et surveille attentivement; si nous réunissons cette année quinze vaisseaux pour les fêtes de Cherbourg, la reine Victoria, sous prétexte de visite amicale, veut, dit-on, y venir avec une escadre de vingt vaisseaux.

MARDI 8 JUIN.

J'ouvre tous les matins le *Moniteur*, croyant y trouver le décret qui établit le prince Napoléon comme lieutenant de l'Empereur, mais ce décret toujours annoncé ne paraît jamais; ce matin il n'y est pas encore.

MERCREDI 9 JUIN.

L'Amérique envoie sa flotte dans la mer pacifique pour s'opposer au droit de visite insolemment exercé sur ses bâtiments de commerce par les croiseurs anglais.

Notre traité par lequel nous avions concédé aux Anglais le droit de visite est expiré depuis deux ans et il n'a pas été renouvelé, il faut espérer qu'il ne le sera pas.

L'Empereur s'occupe beaucoup en ce moment de la marine française; il y apporte silencieusement toute son attention; déjà Cherbourg est terminé, la Seine est creusée à son embouchure, de manière à recevoir et à abriter nos vaisseaux; la flotte à vapeur s'augmente et la flotte des cannonières se complète.

L'Empereur comprend que dans un avenir plus ou moins prochain il y aura lutte entre l'Angleterre et la France, car la France, si elle ne veut déchoir de son rang de grande nation, doit devenir puissance maritime de premier ordre et ne point laisser la royauté des mers à l'Angleterre. L'Empereur le comprend mieux que personne, mais il n'en laisse rien paraître, il ne veut tenter la lutte qu'avec des armes suffisantes et lorsque la tyrannie de l'Angleterre aura rendu son joug intolérable à tous les peuples.

L'Empereur est patient, parce qu'il a la force de la persévérance et la netteté d'une volonté longtemps discutée et mûrie. Il ne s'ouvre point à son entourage de ses projets d'avenir, car il n'a aucune bonne opinion des hommes qui sont pour lui des instruments d'autant meilleurs qu'ils ne sont pas ses confidents.

Il méprise peut-être plus encore ceux qui le servent que ses propres ennemis; il croit plus aux intérêts qu'aux affections, et il n'est jamais très surpris ni très gendarmé lorsqu'une nouvelle turpitude vient à sa connaissance, c'est tout simplement une note ajoutée au compte courant

de Monsieur tel ou tel. La vénalité ne le révolte point, il croit à la vénalité de tous, mais il veut qu'on la dissimule et par exemple s'il sévit jamais contre M. Haussmann, ce ne sera point pour tout l'argent qu'il extorque dans les affaires soumises à son approbation, mais il le punira s'il est assez maladroit pour laisser à l'opinion publique la possibilité de lire trop facilement dans le recueil de ses voleries.

L'Empereur n'aime ni ne hait personne, il supporte les gens aussi longtemps qu'ils sont utiles et les oublie, lorsqu'ils sont usés.

SAMEDI 12 JUIN.

Naples a fini par céder aux menaces de l'Angleterre dans l'affaire du *Cagliari,* les deux mécaniciens anglais recevront trois mille livres sterling d'indemnité et l'équipage et le bateau sont relachés!

L'Angleterre, si insolemment injuste envers Naples, se mettra à plat ventre devant l'Amérique.

Lord Howard, envoyé anglais à la cour de Florence, est parti, donnant plus tard sa démission et sans avoir été présenté au grand-duc, qui avait pris la peine de revenir de la campagne pour recevoir ce goujat diplomatique.

Le *Times* sonne le tocsin et tire le canon d'alarme, parce que, prétend-il, la France prépare des armements *considérables* sur terre et sur mer, et qu'elle relie par

des chemins de fer ses grandes places fortes au port de Cherbourg. Le *Times* n'accorde pas que la France soit dans la nécessité de faire ces armements; elle n'a, dit-il, ni commerce étranger à protéger, ni royaume indien à reconquérir; elle n'est pas menacée d'une descente sur ses côtes, enfin *elle est en paix avec l'Angleterre!...* Pourquoi arme-t-elle.

Dans la Chambre des communes, Monsieur Napier a demandé au Cabinet s'il comptait demander de nouveaux crédits pour mettre les armements de l'Angleterre, au niveau de ceux de la France.

Monsieur Disraeli s'est moqué des terreurs de tous ces trembleurs qui voient sans cesse la France descendant sur quelque point de la côte anglaise. Voilà où en est l'affaire, elle entre dans la phase de la publicité.

Les journaux anglais parlent d'une lettre adressée au maréchal Malakof par le comte Walewski et qui contient un blâme du dîner accepté par l'ambassadeur avec le duc d'Aumale. Le maréchal aurait, dit-on, répondu par lettre assez vertement.

Le journal des *Débats,* le grand admirateur des Anglais dans l'Inde, qui se refusait toujours à croire aux nouvelles défavorables à ses amis, insère aujourd'hui sous la rubrique de Calcutta les nouvelles suivants:

Calcutta, 4 mai. « Des lettres de commerce prétendent que la position des Anglais devient chaque jour « plus difficile. Elles croient que la guerre continuera avec « plus d'acharnement.

« Les maladies déciment l'armée, les affaires sont « nulles. »

L'Empereur et l'Impératrice, accompagnés de leurs invités de Fontainebleau, sont allés dîner à Etioles, maison de campagne du comte Walewski; il y a eu une petite fête.

DIMANCHE 13 JUIN.

Je vais partir pour St-Gratien, mais je ne pars qu'après déjeûner, car je ne suis pas pressé d'y trouver cette filandreuse canaille de Soulié que la princesse a, cette année, repris en passion.

La *Patrie* d'hier soir, en rendant compte de l'acceptation par Naples de l'ultimatum anglais et de la reddition du *Cagliari*, fait remarquer que l'arrestation de ce bâtiment était un droit du gouvernement Napolitain; il y a seulement, dit-elle, incertitude de savoir, si le capitaine, l'équipage et les mécaniciens anglais étaient ou non complices des insurgés.

La seule manière de le savoir était de laisser juger le procès, mais l'Angleterre et le Piémont ne l'ont pas voulu, et l'Angleterre fait payer 75,000 francs d'indemnité aux mécaniciens. C'est la justice anglaise vis-à-vis des Etats de second ordre.

Des Mazzinistes conduits par un équipage sarde viennent attaquer le gouvernement napolitain à main armée; le gouvernement napolitain poursuit en mer le vaisseau *conducteur* de pirates, il le prend avec son équipage; *l'Angleterre* se récrie contre cet attentat et en définitif

le gouvernement napolitain ne peut se faire justice, il est même condamné à l'amende.

Je crois qu'envers la France ou les Etats-Unis la conduite de l'Angleterre serait différente.

Les nouvelles de l'Inde données par le gouvernement anglais sont bonnes, celles venues par le commerce sont mauvaises.

Suivant les nouvelles officielles, se sont toujours et toujours des canons pris et des pacifications magnifiques. Ce qui peut donner une idée de la valeur qu'il faut attacher à ces nouvelles officielles nous allons le dire.

Le dernier paragraphe est le sublime du genre et ne saurait être comparé qu'à la dépêche officielle qui annonçait en ces termes l'annexion du royaume d'Oude.

« Les populations heureuses d'être soustraites à la « tyrannie de leur stupide souverain sont partout restées « calmes et paisibles. »

Aujourd'hui il s'agit encore du royaume d'Oude et nous sommes heureux d'apprendre que la proclamation de Lord Canning qui prononce la confiscation générale des propriétés y a été bien accueillie et y a produit le meilleur effet.

Quoique notre génération ait été élevée par l'école philosophique des Voltaire et consorts, notre foi n'est pas assez robuste pour croire à de pareilles bourdes.

LUNDI 14 JUIN.

En Angleterre toujours même croyance à une rupture prochaine avec la France. Nous avions conclu il y quinze jours toutes les bases d'un traité avec des banquiers de Londres pour le percement du boulevard du prince Eugène. Je croyais l'affaire complètement terminée, mais nous avons reçu hier une dépêche de Londres qui suspend l'effet de notre traité jusqu'à ce que les craintes de John Bull soient dissipées. Nous allons essayer de nous passer de leurs capitaux et alors nous les laisserons tout à leurs craintes.

Il y a eu à Fontainebleau une aventure la plus ridicule du monde, et dont on parle à mots couverts.

L'Impératrice a voulu se rendre déguisée à une fête de village, elle s'y est rendue, accompagnée de gens déguisés aussi et qui auraient fait, dit-on, un mauvais parti à quelque mal avisé trop empressé auprès de Sa Majesté.

Cette ridicule anecdote circule, et il est malheureux que de tous les séjours de la cour dans les résidences il vienne à Paris de stupides anecdotes toujours un peu vraies. Il n'est pas bon que l'Impératrice se conduise en calife des mille et une nuits.

J'ai dîné dimanche à St-Gratien chez la princesse Mathilde avec Bixio, Thiers et Mérimée y dînent demain mardi.

Varcollier, pris par le prince Napoléon comme secrétaire de confiance quoiqu'il eût été renvoyé de la Préfecture de la Seine et de la maison du prince Jérôme à *cause de ses flibusteries* a enfin été renvoyé comme voleur

de la maison du prince Napoléon; mais Haussmann qui se connaît en valeurs et qui doit les apprécier, l'a réintégré à la Préfecture de la Seine pour *en débarrasser, dit-il, le prince Napoléon.*

Le grand Dumas se rend en Russie et il fait demander des lettres de recommandation à la princesse Mathilde qui a eu le bon esprit de prendre un prétexte pour les refuser. Son temps de faveur commence à passer. Nisard baisse aussi dans l'esprit de S. A. I. qui le trouve peu amusant.

Les favoris sont toujours : Muller, le peintre, avec son esprit et ses manières bourgeoises; Muller s'assied carrément dans sa faveur, il s'y installe, il a le verbe haut et prend volontiers le dé de la conversation.

Arago avec ses insipides calembourgs, chauve-souris politique et comme Brutus, simulant le bouffon pour tout surprendre sans se livrer lui-même.

Le prince Napoléon est allé ces jours derniers voir au Cirque la première représentation des Mers Polaires, drame de Koïeski un des familiers de sa maison. Après le spectacle qui s'est terminé à deux heures du matin, Madame Villot, femme du conservateur des peintures du Louvre, a reçu à souper le prince Napoléon et sa suite; sa suite se composait entr'autres de Ferry Pisani, l'amant de Madame Villot et de Madame Plessis des Français, la maîtresse du prince, Villot s'était couché !!

On a soupé jusqu'à quatre heures, je tiens ce fait de M. Giraud, le peintre, qui s'y trouvait. Cette Madame Villot est la plus éhontée maquerelle que je connaisse, et sa sœur, Madame Barbier, femme de l'Intendant militaire de Paris est une rude p.....

Madame Villot vient espionner chez la princesse pour rapporter ce qui s'y passe au prince Napoléon. Je ne conçois pas que Madame Villot ne soit pas mise à la porte.

MARDI 15 JUIN.

On apprenait dernièrement en France qu'un navire français, qui s'était rendu sur la côte d'Afrique pour y recruter des travailleurs, avait été le théâtre d'un horrible drame.

Le 9 avril, pendant qu'à *Grand Cap Monte* (Songavez) le capitaine, deux officiers et trois matelots du susdit bâtiment la *Regina Cœli* étaient à terre pour affaires de service, l'équipage du navire fut massacré par les noirs embarqués qui restèrent maîtres de leur prise.

Dès que la nouvelle de ce fait parvint en Europe les journaux anglais imprimèrent dans leurs colonnes qu'un *négrier* français avait eu son équipage massacré par les noirs qu'il transportait, exaspérés des mauvais traitements auxquels ils étaient soumis.

Heureusement les rapports du capitaine Simon sont arrivés, appuyés de preuves; il ne peut plus être question d'un vaisseau négrier, les noirs embarqués l'avaient été librement, et comme beaucoup d'entr'eux savaient écrire, ils avaient signé leur engagement.

Il est arrivé également un rapport du docteur de la *Regina Cœli*, qui a été épargné dans le massacre général, et l'on sait par lui que cette boucherie a été la suite d'une querelle survenue entre deux nègres.

Le rapport du docteur est ce matin inséré dans le *Moniteur*, il contient quelques faits graves qui sont de nature à ajouter à la croyance des Anglais d'une rupture prochaine avec la France.

Le 15 avril la *Regina Cœli* fut accostée et prise par un paquebot anglais qui laissa, bien entendu, tous les massacreurs noirs prendre la fuite. Cês pauvres scélérats étaient noirs, et les massacrés n'étaient que des Français ! —

Le docteur ajoute :

« De la manière dont vont les choses aujourd'hui, « nous pensons être appelés devant les cours d'Angle- « terre. »

Enfin le rapport du docteur est terminé par les deux paragraphes suivants, et comme le rapport est au *Moniteur*, ils ont bien leur importance. La *Regina Cœli* avait été, comme je l'ai dit, prise le 15 par un paquebot anglais.

« *6 mai 1858.* Deux navires de guerre français, le « *Daim* et le *Renaudin* sont venus nous porter assistance, « je suis embarqué sur le *Renaudin.*

« *8 mai.* La *Regina Cœli* vient d'être prise par force « par le *Renaudin* qui l'emmène à Gorée. »

Ainsi le *Renaudin* a été contraint d'employer la force contre un paquebot de notre bonne alliée l'Angleterre.

Par un décret impérial, inséré ce matin au *Moniteur,* Monsieur Delangle, premier président de la Cour Impériale de Paris, est nommé ministre en remplacement du général Espinasse dont la démission est acceptée et qui entre au Sénat.

La cinquième conférence relative aux Principautés Danubiennes a eu lieu lundi aux Affaires étrangères.

MERCREDI 16 JUIN.

Dans l'affaire de la *Regina Cœli*, le consul anglais, qui est en même temps consul de France, et les officiers de la marine anglaise jouent un triste rôle.

Après le massacre de son équipage par les noirs, le capitaine français ayant recruté quelques hommes faisait bonne garde autour de son navire et jour et nuit il le surveillait, monté sur une chaloupe.

Cette surveillance dura jusqu'à la venue d'un paquebot de la marine anglaise qui s'annonça aux noirs comme un libérateur, leur promit de leur abandonner la cargaison et prit possession du navire français sans arrêter un seul des nègres qui venaient de massacrer son équipage.

En vain le capitaine français voulut protester, il fut arrêté et mis en prison avec l'assentiment du consul français qui, ceci ne doit pas être oublié, n'est autre que le consul anglais.

A l'arrivée du *Renaudin* refus du capitaine et du consul anglais de rendre la *Regina Cœli* à moins qu'on ne leur payât les deux tiers de sa valeur ; toutes les démarches furent inutiles et c'est dans ces circonstances que le capitaine du *Renaudin* a dû employer la force.

Nous verrons ce que tout cela deviendra.

JEUDI 17 JUIN.

Il y a à Paris une société évocatrice des morts qui les fait comparaître à sa barre, et les force par sa puissance d'évocation à répondre aux questions qui leur sont faites. Monsieur Laujuinais, l'ancien pair de France, est un des membres influents de cette société qui compte dans son sein des personnes très honorables et que l'on supposait jusqu'à présent saines d'esprit.

Cette société a de fréquentes réunions qui se tiennent dans un local loué par elle au Palais Royal, elle possède aussi un journal, c'est enfin une société bien constituée, mais dont les directeurs devraient être à Charenton, s'ils n'étaient pas réclamés par la police correctionnelle.

J'ai vu avant-hier un des membres de notre cercle qui a pu assister comme invité à une des séances de cette société et qui m'a rendu compte de plusieurs évocations.

Monsieur Goutter m'a dit que l'âme évoquée ne se mettait en rapport que par le moyen d'un *medium,* c'est-à-dire d'un être doué de la faculté d'entrer en communication avec les esprits. Le médecin de la société des évocateurs est un petit acteur de je ne sais plus quel théâtre.

L'honorable société des évocateurs avait demandé à St-Vincent de Paul un discours sur la charité, et comme St-Vincent de Paul est plein de bonhomie, il s'est mis aussitôt en communication avec l'acteur de l'Ambigu (je crois) et le dit acteur la tête enfouie entre les doigts d'une vaste main, et sans regarder le papier placé devant lui a écrit le sermon sous la dictée de St-Vincent de Paul.

La société a encore évoqué Balzac qui s'est montré parfois impertinent, puis Madame la duchesse d'Orléans parce qu'elle n'est pas encore sortie des limbes de la mort.

Quant à Balzac, avant d'entrer dans la jouissance de l'Elysée, il est retenu pour quelques peccadilles de sa vie terrestre au violon expiatoire.

La société devrait bien invoquer Molière et lui demander une comédie sur les ridicules de notre époque.

Monsieur Pelletier qui est, je ne sais quoi, au Ministère d'Etat ou de la Maison, secrétaire général peut être, et qui de plus à l'honneur d'être un peu cousin par sa femme de l'honnête Libri de douloureuse mémoire, me disait hier soir qu'on s'occupait beaucoup de la réhabilitation de Libri. Mérimée est encore dans cette affaire; Libri appartient à la confrérie des savants qui s'épaulent l'un l'autre, je ne désespère pas de le voir réhabilité, sénateur et ministre de l'Instruction publique, probablement alors de Laborde sera son secrétaire général.

VENDREDI 18 JUIN.

On lit dans les journaux anglais, dans le *Times* notamment la nouvelle suivante:

« Les bâteaux à vapeur à hélice, *Renown* de 94 canons « et *Racoon* de 22 canons, venant de Gibraltar sont arrivés « lundi à Plymouth.

« Ces bâtiments sont arrivés le 5 juin à Gibraltar où *'s ordres* de Lord Lyons les attendaient.

« Le premier ordre leur enjoignait de se rendre dans « la Méditerrannée ; le deuxième d'y rester jusqu'après le « passage de la flotte française, et le troisième de rentrer « en Angleterre si la flotte passait. Ils sont partis le 9 en « vertu du dernier ordre.

« On a vu l'escadre française sortir du détroit dans la « nuit du 3 juin ; c'est le bâteau à vapeur *Urgent* qui « l'avait vue ; elle se composait de douze bâtiments y com- « pris trois frégates. On les croyait destinés pour Brest. »

De l'Allemagne arrivent les nouvelles suivantes par le *Correspondant de Nuremberg.*

« Des achats de chevaux sont opérés pour la France « dans le Nord de l'Allemagne ; des marchands de chevaux « français parcourent le Holstein, le Mecklembourg et « d'autres parties de l'Allemagne et y achètent des chevaux « qui sont expédiés par troupes de vingt à trente sur le « Rhin par chemin de fer. Les agents politiques français « ne se mêlent pas de ces achats, mais il paraît néanmoins « qu'ils ont lieu pour le compte du gouvernement, car « on ne prend que des chevaux propres au service mili- « taire. »

On voudrait beaucoup coaliser contre la France tous les Etats que cette prétendue guerre que la France apprête silencieusement épouvante.

MARDI 22 JUIN.

Le *Moniteur* dément les achats de chevaux faits pour le compte de la France en Allemagne.

La *Patrie,* dans un long article, blâmait hier soir l'Angleterre et le Piémont de la conduite qu'ils ont tenue envers Naples dans l'affaire du *Cagliari* et louait la dignité de l'attitude du roi de Naples.

Le déguisement de l'Impératrice en paysanne à Fontainebleau occupe toujours les causeries. Les deux hommes déguisés en maçons qui se sont fait malmener par les surveillants chargés de protéger *l'enfantillage* de l'Impératrice, sont le prince de Nassau et le prince J. Murat.

E. Augier, invité à venir à la représentation d'une de ses pièces sur le théâtre de la cour, a reçu la croix d'officier de la légion d'honneur.

Ary Scheffer est mort; c'était un peintre de beaucoup de talent qui avait le tort de se croire un homme politique. Les républicains avancés le comptaient dans leurs rangs.

Les ministres ont accueilli leur nouveau collègue Delangle comme ils s'accueillent entre eux. c'est-à-dire avec politesse et des compliments sur les lèvres. mais dans le fond du cœur avec de la défiance: chaque ministre craint la prépondérance de son collègue, ils se détestent poliment et marchent parallèlement. mais sans accord.

L'Empereur est assez satisfait de cette non entente. il sait comment tirer parti de ces hommes désunis.

L'Empereur et l'Impératrice sont depuis deux jours de retour à St-Cloud.

Le maréchal Magnan est revenu de sa tournée officielle dans les départements composant son commandement militaire. et c'est une curieuse comédie que celle qu'il donne depuis son retour.

« J'ai été accueilli, dit-il, comme vous pouvez le com-
« prendre, et j'avais beau dire aux populations : criez Vive
« l'Empereur, je n'entendais partout sur mon passage, que
« Vive le maréchal Magnan !

« Je me suis surtout occupé des intérêts et du bien
« être des classes malheureuses; quant aux corps consti-
« tués, aux tribunaux de commerce et aux classes élevées,
« je leur disais : soyez sans inquiétude, le conseil suprême
« est composé, comme vous savez, et *je commande l'armée*
« *de Paris !* »

Cette dernière phrase nous remet en mémoire l'improvisation du général Changarnier, dont au 2 décembre on a trouvé vingt brouillons chez lui :

« Représentants de la France, dormez en paix, etc. »

Le maréchal Magnan lors du procès de la Chambre des pairs à propos de la descente du Prince Louis Napoléon à Boulogne le renia trois fois, et Madame la maréchale Magnan a attendu pour se compromettre dans les salons du nouveau régime impérial, qu'il fût bien installé.

Dans la famille et parmi les amis orléanistes du duc de Montebello, on dit que ce pauvre duc s'est sacrifié aux intérêts de la France en acceptant le poste d'ambassadeur à St-Pétersbourg.

Tous ces martyrs me fendent le cœur !

S. E. Achille Fould, ministre d'Etat et de la Maison de l'Empereur, membre futur du futur conseil de Régence a l'honneur de vous faire part de son mariage morganatique avec ......, autrement dit en vile prose de conversation. Monsieur Fould se rend tous les jours de quatre à cinq heures avenue Montaigne 27 chez Mademoiselle Botti,

brune Italienne, aux lèvres largement taillées et aux yeux cernés, qui depuis sept ans est sa sultane favorite.

Décidément le ministre d'Etat pourrait servir d'enseigne à Berthelemot : c'est un *fidèle Berger*. Il faut bien qu'il soit fidèle à quelque chose.

Le fils aîné de Fould va épouser en mariage *caoutchoukesse* la fille de Rattier, l'homme qui a mis le caoutchouc à toute sauce ; ce sera une union imperméable.

Le second fils, interdit depuis quelques mois, est toujours à Londres avec Valerie des Français qu'il compte toujours épouser.

Fronsac Baroche est distancé.

MERCREDI 23 JUIN.

De l'Angleterre et de l'Amérique nous arrivent deux nouvelles qui peuvent se passer de commentaires.

Londres le 22 juin.

« L'éditeur Truclove et Monsieur Tcherkovski ont été « acquittés sans avoir subi les formes d'un procès régulier.

« L'altorney général a déclaré que le gouvernement « avait soutenu l'accusation pour prouver que l'Angleterre « ne tolérait pas la propagation des doctrines sanguinaires « et que ses lois étaient suffisantes pour protéger la per- « sonne de son auguste allié, mais qu'il avait consenti à « ce que les accusés fussent acquittés parce qu'ils avaient « exprimé leurs regrets sincères et qu'ils avaient déclaré *'oir jamais* eu l'intention de défendre l'assassinat.

« Après quelques observations dans le même sens de « Messieurs James et Campbell, les jurés ont acquitté les « accusés. »

Tel est le dernier acte de la comédie anglaise à propos de l'attentat du 14 janvier.

Passons aux Etats-Unis.

« Le procès intenté par les Etats-Unis au général « William Walker et au colonel Frank Anderson et autres, « accusés d'avoir violé les lois de neutralité en organisant « en novembre dernier en Louisianne une expédition pour « envahir le Nicaragua et le Costa Rica a été invoquée le « 31 mai par devant la cour de circuit des Etats-Unis de « la Nouvelle Orléans.

« Malgré l'extrême chaleur la foule encombrait l'en- « ceinte de la Cour.

« L'honorable Pierre Soulé défendant le général et ses « officiers, l'avocat de district représentant le gouverne- « ment. Les douze jurés n'ont pu s'entendre sur le ver- « dict à rendre. Dix se sont prononcés pour l'acquittement « des prévenus et les deux autres les ont reconnus cou- « pables.

« Le général Walker a demandé un nouveau jugement « immédiat; mais l'avocat de district a abandonné les « poursuites. »

Nous n'ajouterons qu'un mot : Honneur à l'Angleterre et aux Etats-Unis, nobles protecteurs des assassins et des flibustiers.

Il n'est plus même permis aux souverains de se dé- fendre contre les pirates et les flibustiers, le roi de Naples sait ce qu'il en coûte.

L'ambassadeur ou plutôt le ministre des Pays-Bas à Paris est fils d'un épicier hollandais : ce jeune cassonade devenu avocat montait un jour à cheval et y montait assez mal en sorte qu'il fut semé contre la grille d'un château ce qui interrompit sa promenade.

Ce château était habité par une femme sensible qui prit soin du blessé, car réglisse cassonade était blessé, elle le soigna si bien qu'elle le guérit, mais alors le malade et sa sœur de charité se sentirent malades du mal d'amour.

Le mari de la propriétaire du château, bon et estimable Hollandais comprit qu'il ne faisait que compliquer une situation difficile, il mourut.

Aussitôt sa riche veuve épousa cassonade réglisse qui bientôt après fut nommé membre de la seconde chambre, puis un jour on le vit ministre des Affaires étrangères dans une *combinaison* libérale, puis enfin, pour se débarrasser de lui on l'a fait envoyé plénipotentiaire à Paris.

Ce héros de roman est petit, laid, vulgaire, enfin très épicier ; on dit qu'en Hollandais c'est un homme d'esprit, ici on le prendrait pour un clown. Sa sœur tenait encore, il y a peu de temps, la pauvre boutique d'épiceries du père de tant de gloire.

Dans une fête qu'il donnait à sa campagne étant ministre des Affaires étrangères à tout le corps diplomatique, Son Excellence voulut montrer ses talents gymnastiques et sa grâce en conduisant un bateau patin. Donc en grand uniforme et en grand cordon de je ne sais quel ordre, il tomba dans un étang vaseux où il risqua fort de se noyer, car très habile sur toutes les gymnastiques, il ne savait cependant pas nager. Le corps diplomatique le retira de *l'eau couvert* de vase et d'herbes aquatiques.

J'ai rarement vu quelque chose de plus grotesque que ce bout d'homme tout à la fois, épicier, avocat, héros de roman et ministre; c'est un mulet de l'amour et du régime constitutionnel.

JEUDI 24 JUIN.

J'ai reçu hier du préfet de la Haute Vienne ma nomination de membre de la commission supérieure de l'Exposition de Limoges et de président d'une des sections du jury. Ma santé me fait craindre d'être obligé de refuser.

L'outrecuidance des Anglais n'a plus de bornes; voici ce que nous lisons ce matin dans le *Moniteur* à propos d'interpellations de l'évêque d'Oxford relativement aux engagements de noirs libres pour le service des colonies françaises.

« Le comte de Caernavon repousse le renouvellement « de la traite des noirs d'après un système d'émigration « soit disant libre. Il dit que le secrétaire des colonies « étudie depuis quelque temps la question.

« Lord Brougham dit que dans le cas où la traite des « esclaves se renouvellerait, le devoir du gouvernement « anglais serait nettement tracé. Ce serait de proclamer « contre ce trafic une interdiction immédiate et absolue. »

Ceci est superbe! mettez donc la France en tutelle et ce sera plus tôt fait!...

Combien de temps attendrons-nous encore? N'usez pas trop la patience de la France, Sire!...

VENDREDI 25 JUIN.

L'irritation contre l'Angleterre croît chaque jour ; la *Patrie* et les journaux du gouvernement se montrent tout à fait acerbes.

Les journaux anglais plaisantent. Le *Daily News* dit :

« Nous espérons que la plaisante fin du procès de la « presse Palmerston Napoléon sera pour nous une garantie « qu'à l'avenir il ne se trouvera plus un ministre anglais « capable de s'attaquer à la liberté de discussion et ce par « un gouvernement étranger. Il ne paraît pas qu'il y eût « pour la présente administration une autre manière de « procéder que celle qu'elle a employée. Il est vrai cepen- « dant que l'on aurait pu se dispenser de jouer la comédie « en demandant aux défenseurs de donner la promesse « formelle de retirer les brochures de la circulation. Des « éditions entières ont été vendues; l'intérêt qui de prime « abord s'y était attaché n'existe plus ; la vente avait même « cessé tout naturellement. »

Le *Times* trouve les poursuites contre la presse im- politiques.

« Si l'administration précédente avait pris la peine de « réfléchir sur ces sortes d'affaires, jamais nous n'aurions « entendu parler même de la poursuite intentée contre « Bernard. »

Le *Moniteur* de ce matin contient enfin le décret impérial sur l'Algérie depuis si longtemps attendu ; mais il ne s'agit plus d'un lieutenant de l'Empereur d'un *alter*

ego; le prince Napoléon ne sortira pas de Paris, il est tout simplement nommé ministre de l'Algérie et des colonies.

Le considérant du décret est superbe:

« Voulant donner à l'Algérie et à nos colonies un « nouveau témoignage de notre sollicitude pour leurs inté- « rêts et favoriser autant qu'il est en nous le développe- « ment de leur prospérité. »

Le prince Napoléon, l'ami de Messieurs de Girardin et consorts, l'homme qui dit a Pereire: le gouvernement est composé de canailles! qui témoigne en toutes circonstances de sa haine pour le Prince Impérial, est déclaré par décret, la providence de nos colonies.

« Son ministère », dit le décret, « sera formé de la « direction des affaires de l'Algérie et de la direction des « colonies qui seront distraites du Ministère de la Guerre « et du Ministère de la Marine. »

Nous verrons avant un an ce qu'aura produit cette belle combinaison.

Le prince Napoléon est un homme d'esprit sans moralité et sans conduite, irrité contre toute supériorité. Il déteste l'Empereur et souvent ne se cache pas pour le témoigner.

Bixio lui disait dernièrement:

« Vous tirez tout votre lustre de l'Empereur, sans lui « vous n'êtes rien, sans lui vous ne pourriez rien. »

Comme le comte de Paris, le prince Napoléon compte sur l'appui des républicains.

Le prince Napoléon ressemble à ce buste de Néron qui est dans le Musée des antiques. Mauvais fils, mauvais frère, incapable de reconnaissance, il est envieux et jaloux,

insolent à l'abri de son titre de prince, rendez-le à la vie de simple citoyen, rendez-le surtout responsable de ses actes et de ses paroles, il sera poli.

L'Empereur l'a usé dans l'esprit de l'armée pendant la campagne de Crimée; il va l'user comme capacité en lui donnant l'occasion de montrer à l'œuvre celle qu'il possède. Je trouve seulement qu'il est douloureux que l'expérience soit faite sur l'Algérie et sur les colonies comme on ferait *in anima vili.*

SAMEDI 26 JUIN.

L'irritation contre l'Angleterre ne fait que croître, et tandis que le duc de Malakof au banquet de Lord Maire se pose comme l'envoyé conciliateur et parle de l'éternité de l'alliance, ici les journaux du pouvoir réfutent les ministres et les journaux anglais sans ménagements.

Dans son discours à ce banquet, le duc de Malakof a prononcé une phrase malheureuse, il a porté un toast au vainqueur de Dehli; trop d'atrocités sont commises dans l'Inde pour porter un toast aux généraux qui les laissent commettre.

Les nouvelles de l'Inde à la date du 18 mai sont mauvaises pour les Anglais. Luknow était menacé par 2500 Hindoux et la garnison composée de 2000 hommes est dans un triste état sanitaire. Le général Campbell à Futteghur a devant lui 10,000 Hindoux; maintenant ce sont ces derniers qui attaquent; ils sont repoussés, mais *ils reviennent.*

Le résumé de la situation est mauvais, ce pauvre *Journal des Débats* en est profondément triste.

Dans le Parlement anglais un orateur a osé dire que les nègres avaient eu le droit de massacrer l'équipage de la *Regina Cœli.*

Monsieur Truclowe écrit aux journaux une longue lettre pour leur faire savoir que le gouvernement anglais est l'auteur de la comédie jouée dans son procès, qu'il a été sollicité de se laisser acquitter comme il l'a été, que quant à lui, il voulait un jugement, ayant la certitude d'être acquitté.

Sa lettre ne prouve qu'une chose, c'est qu'en Angleterre les honnêtes gens et les relations avec les nations étrangères sont à la merci du premier coquin venu.

Je n'ai pas trouvé encore une approbation de la nomination du prince Napoléon au poste de ministre de l'Algérie, mais les journaux du gouvernement seuls accablent le prince de basses flatteries, disant mensongèrement que cette nomination a été ratifiée par l'opinion publique.

Consultez donc les journaux pour écrire l'histoire.

DIMANCHE 27 JUIN.

Le nouveau ministre de l'Intérieur rend à tous les journaux démocratiques l'autorisation qui leur avait été retirée de la vente sur la voie publique. Il rend également à l'*Indépendance Belge* le droit de publicité en France.

Le *Journal des Débats,* dans un long article à propos d'un mauvais livre sur la révolution française publié par Lanfrey, jeune républicain qu'il loue beaucoup plus qu'il ne le critique, termine ainsi ses appréciations :

« Il est des peuples qui délivrés soudainement de « l'oppression, ont appelé la liberté en la priant de les « conduire ; ils lui ont fait alors une petite place à leur « tête, mais ils n'ont pas pris la peine de déblayer le reste « du pays et ils l'ont laissé tel que l'avait fait la servitude, « si bien que la liberté ne pouvait sortir de son étroite « enceinte, ni faire un pas sans se blesser au point qu'un « beau jour elle perdit patience et s'envola. Si ces peuples « désirent jamais la revoir, ils feront bien de lui préparer « un logement plus vaste et plus commode.

« Monsieur Lanfrey nous paraît être de cet avis, nous « l'en félicitons de tout notre cœur, et c'est surtout à ce « point de vue que son livre nous paraît un signe impor- « tant et après tout favorable des dispositions de la jeu- « nesse intelligente et laborieuse. »

Voilà ce que signe Monsieur Prévost Paradol et ce qui est bien l'esprit du *Journal des Débats*.

MARDI 29 JUIN.

Les nouvelles de l'Inde sont mauvaises pour l'Angleterre ; la garnison de Shajehanpore a été surprise par les Hindoux venus de l'Oude.

Dans un engagement qui a eu lieu à Bitapore, le général Walpole a vainement chargé trois fois les Cypaies avec le 9e lanciers.

La *Circulaire commerciale*, imprimée à Calcutta, dit que le général Walpole a été tué ainsi que sept officiers et un grand nombre de soldats.

Gwaliov a été attaqué et pillé par les Hindoux.

Dans la partie méridionale du Mahratta le désarmement s'opère difficilement. L'Oude donne toujours des inquiétudes; enfin Luknow est toujours menacé.

On forme activement le nouveau ministère confié au prince Napoléon. Blanche, secrétaire général du Ministère d'Etat, passe en la même qualité au ministère de l'Algérie et des colonies.

Le maréchal Randon a été appelé à Paris.

Le prince Napoléon a près de lui un ingénieur fort intrigant et fort remuant homme à projets, nommé Champcourtois.

Le colonel Combes a raconté à Lord Henry Seymour le vol de deux mille francs dont Mocquart l'a rendu victime et que j'ai inscrit dans un de mes précédents volumes.

La comtesse Castiglione revient à Paris, ce retour cause quelques appréhensions aux titulaires et aux postulantes des *faveurs particulières* de l'Empereur.

La comtesse Walewska n'est pas sans inquiétudes, les désintéressées sont fort réjouies de ce retour qui peut amener des complications amusantes.

MERCREDI 30 JUIN.

L'Empereur est parti hier pour Plombières où il séjournera un mois. Béville, Latour d'Auvergne et Mocquart l'accompagnent.

L'Impératrice et le Prince Impérial restent à St-Cloud.

On ne dit pas encore dans quel palais ou quel hôtel sera établi le nouveau ministère de l'Algérie et des colonies.

Le prince Napoléon veut prendre au ministre de la Marine les quatre régiments d'infanterie de Marine. Le ministre résiste, de là vive discussion au dernier conseil. L'affaire sera soumise à l'Empereur.

Hubaine, l'ancien secrétaire de Girardin, devenu secrétaire du prince, l'accompagne au Ministère.

MARDI 6 JUILLET.

Je suis depuis quelques jours établi à Port Marly dans une petite maison que j'ai louée pour la saison. J'y suis calme, inconnu, personne ne m'y sait et par conséquent je ne suis exposé à aucune visite. Je continue à me rendre le dimanche chez la Princesse Mathilde et j'en reviens le lundi.

Dimanche dernier, Benedetti le directeur de la section politique aux Affaires étrangères s'y trouvait.

La Princesse nous a longuement et intimement parlé de sa famille et des personnages les plus intimes de l'Empereur. Morny avait passé la soirée avec nous, mais il était remonté en voiture à dix heures.

J'ai su par cette confidence de la Princesse que l'inimitié de son père et de son frère contre l'Empereur et le Prince Impérial ne s'affaiblissait pas.

Le jour où la nomination du prince Napoléon au poste de ministre des colonies a été rendue publique, le prince a dit :

« Cette position me permettra de donner plus facile-« ment un croc en jambes à l'Empereur quand le moment « en sera venu ! »

Le Prince Napoléon qui touche déjà 500,000 francs comme'Altesse Impériale et son traitement de général de division, aura encore 300,000 francs comme ministre des colonies. Les autres ministres n'ont que 120,000 francs !

Persigny continue malgré son peu d'aptitudes aux choses de la politique à agir avec influence sur l'Empereur. Persigny est une calamité qui n'a pas même pour lui son dévouement inaltérable, car la Princesse a entre les mains la preuve qu'avant 1848 Persigny entretenait des relations avec Monsieur Delessert, préfet de police.

Le prince Napoléon a congédié Madame Plessis. Emile de Girardin qui a près du prince l'emploi qu'avait Lebel près de Louis XV, a donné la place de maîtresse de S. A. I. à une certaine Anna Deslions p... fort connue qui a déjà ruiné quelques petits gandins.

Le prince Napoléon, avec tout son esprit est une marionette dont Girardin tient les fils, et je commence à craindre que l'Empereur avec toute sa capacité et sa haute intelligence ne se laisse abuser par le mépris qu'il a de ses ennemis. Le prince Napoléon peut faire du mal et ne peut faire aucun bien, à quoi bon l'employer ?

Je reçois d'Algérie des lettres où l'on m'instruit des espérances des transportés politiques depuis qu'il est question du prince Napoléon pour diriger cette colonie.

JEUDI 8 JUILLET.

Il se confirme que Monsieur de Melcy, envoyé par l'Empereur d'Autriche, a remis à l'Empereur Napoléon le modèle retrouvé de la statue érigée jadis à Napoléon Ier dans la ville de Milan. L'Empereur d'Autriche ajoute que son frère l'archiduc vice-roi des provinces lombardes et lui, vont rétablir sur la grande place de Milan la statue de *leur oncle* l'Empereur Napoléon.

Heckeren est parti pour Vienne chargé, dit-on, d'une mission.

Les affaires des Anglais dans l'Inde n'avancent pas, l'agitation paraît augmenter, les Hindoux s'aguérrissent et inquiètent beaucoup les Anglais par une guerre de partisans.

Encore une révolution ministérielle en Espagne. O'Donnel et les Vicalvaristes ont repris le pouvoir.

SAMEDI 10 JUILLET.

J'ai découvert hier à St-Germain en Laye une petite maison située rue d'Ayen N° 17 qui est louée par des femmes de la haute société parisienne pour servir à leurs ébattements. Quatre femmes la fréquentent assidûment et y couchent souvent, quelquefois seules, d'autres fois et *bien plus fré*quemment en compagnie de jeunes gens du

monde ou de jeunes officiers. Cette maison est en un mot ce qu'on nommait jadis *une petite maison.*

Je connais deux de ces quatre femmes; la marquise de Beaumont (née Dupuytren), grosse et noire commère qui aime également les hommes et les femmes, et la jeune marquise de Bethisy. J'ignore quelles sont leurs deux compagnes.

LUNDI 12 JUILLET.

Le prince Napoléon commence à s'entourer de créatures, et les intrigants flairent sa faveur. La Guéronnière a reçu par son entremise la croix de commandeur de la légion d'honneur. Charles Giraud va être nommé inspecteur des expositions de l'Algérie et l'abbé Coquereau cherche à le circonvenir.

L'Impératrice est venue à St-Gratien pour faire une visite à la Princesse Mathilde; elle a été très aimable et très gracieuse, elle cherche évidemment à se rapprocher de la seule personne de la famille impériale entièrement et sincèrement dévouée à l'Empereur. Elle a invité la Princesse à venir déjeûner et passer la journée à St-Cloud et elle a invité avec elle Vimercati et sa femme qui se trouvaient là.

La reine d'Angleterre vient le 4 août aux fêtes de Cherbourg, encore une grimace de l'alliance anglaise. On commence à être bien las en France de cette alliance.

Beaucoup de gens pensent que dans un avenir peu éloigné le Ministère de la Marine sera absorbé par le Ministère des Colonies.

Je persiste à penser que tout cela n'est pas durable.

JEUDI 15 JUILLET.

Les nouvelles de l'Inde sont mauvaises; la guerre de partisans met les Anglais sur les dents, et c'est le genre de guerre pour lequel ils sont le moins faits. Les Indiens toujours battus au dire des Anglais, reparaissent toujours; la révolte augmente malgré les supplices sur une grande échelle.

Les casernes anglaises d'Allahabad ont été incendiées, Luknow est toujours cerné par les Indiens, les pertes qu'occasionnent le choléra et la chaleur paraissent énormes.

Puis, tout l'Orient s'agite. L'Orient est honteux du despotisme des vieilles nations de l'Europe; des bords de la Mer Rouge au fond de l'Asie l'exaspération est à son comble.

En Turquie le vieux parti s'agite. A Djeddah, sur les bords de la Mer Rouge, les fanatiques ont massacré le consul anglais, le consul français et presque toute la colonie des chrétiens. A Candie le partie turc s'est livré aussi à des massacres.

L'Angleterre envoie des vaisseaux à Djeddah; j'espère que la France ne la laissera pas seule protéger les chrétiens en Orient, et que surtout elle ne lui permettra pas sous prétexte de protectorat, de s'établir solidement sur le littoral de la Mer Rouge.

La reine d'Angleterre viendra à Cherbourg accom-*agnée de six* frégates et d'une flotille de Yachs. Lord *s commandera* cette flotte, si, comme dit la Patrie,

les exigences du voyage de la reine Victoria en Allemagne la forcent à reprendre la mer avant les fêtes de l'inauguration tellement que son entrevue avec l'Empereur ait lieu à bord d'un vaisseau.

Le nombre des bâtiments conduits par la reine Victoria est une insolence qui n'a pas de nom; elle n'a nulle besoin d'une flotte pour aller voir sa fille en Prusse; elle n'a pas davantage besoin d'une flotte pour venir parader à Cherbourg devant nos vaisseaux que l'Empereur doit passer en revue.

Amener une flotte à Cherbourg au moment où notre flotte s'y trouve et ne vouloir pas même assister aux fêtes qui y auront lieu, est le dernier degré de l'impertinence.

Le prince Napoléon remplit tous les journaux du long discours qu'il a prononcé à Limoges.

Au milieu de beaucoup de phrases sur l'industrie, etc. etc., nous avons remarqué ceci:

« Je ne puis oublier, Messieurs, que c'est la première « fois que j'ai l'honneur de parler à mes concitoyens de« puis que l'Empereur m'a confié l'administration de l'Al« gérie et de nos colonies. L'Empereur qui sait ce que « pèse le fardeau de la responsabilité politique a daigné « avec une bonté toute paternelle me choisir une mission « en dehors des luttes des partis . . . .

. . . .

« Ainsi il me sera permis de demander aux hommes, non « d'où ils viennent, mais où ils vont, de regarder l'avenir, « non le passé. Dégagé de toute autre préoccupation je « pourrai me dévouer sans réserve à l'accomplissement des « desseins de l'Empereur sur l'Algérie; donner au travail « la liberté et la sécurité, garantir tous les intérêts sous

« la protection et non sous la tutelle des pouvoirs publics « par le respect absolu du droit. Heureux si après nos « révolutions et nos luttes civiles je puis concourir à cette « œuvre de pacification générale qui doit réunir dans un « sentiment commun de dévouement à notre patrie les « cœurs de tous ses enfants. »

Dans tout ce discours c'est Girardin qui parle et non pas le prince.

Longpérier que j'ai cru bien longtemps un loyal garçon, mais que je vois parfaitement aller à la faveur par des voies tortueuses accompagnait le prince à Limoges.

VENDREDI 23 JUILLET.

On parle de nouveau de la disgrâce de Fould, on *l'accuse* d'avoir été le plus ardent promoteur du système de sévérité qui a suivi l'attentat du 14 janvier dernier.

Tout le monde à cette époque opinait pour la rigueur, tout le monde espérait du général Espinasse une violente compression, mais tout ce même monde si ardent, il y a à peine quelques mois, est aujourd'hui furieux contre le général Espinasse et Fould qui, dit-on, conseillait la rigueur.

Je n'aime pas cette instabilité dans l'action du pouvoir et ces velléités d'une mansuétude plus que débonnaire qui place à la tête d'une de nos grandes administrations le prince Napoléon.

Les déportés vont être sous son contrôle, déjà on a *offert à ceux* de l'Algérie de leur accorder leur rentrée

en France s'ils faisaient une pétition à l'Empereur pour le jour de sa fête. Ils ont refusé. J'ai lu une lettre écrite par un de ces enragés fous qui écrivait à sa femme ce que je dis.

Cet homme était garde du Bois de Boulogne, il avait une jolie maison, un jardin et 1500 francs d'appointements. Il fallut lui ôter sa place, car il était affilié aux sociétés secrètes, il devint ouvrier dans une usine à gaz et gagnait huit francs par jour, mais il conspirait toujours sans souci de sa femme et de son fils. Il y a quelques mois, on a dû l'envoyer en Algérie.

Les affaires anglaises dans l'Inde ne s'améliorent pas, et l'irritation des Musulmans dans l'empire turc augmente.

Le Ministère des Colonies sera rue de Rivoli au coin de la place des Pyramides; on meuble en ce moment les appartements.

Beaucoup de gens vont à Cherbourg pour assister aux fêtes. Notre flotte y sera fort bien représentée et n'aura rien à craindre d'une comparaison avec celle que la reine d'Angleterre traîne à sa suite avec autant de bon goût que d'à propos.

MERCREDI 28 JUILLET.

Rien de nouveau en politique, le congrès des Principautés avance peu dans sa besogne, on a fini à Paris par ne plus guère s'en occuper.

En Chine, après avoir enlevé les forts qui défendent la rivière conduisant à Peking, nos bâtiments de concert avec ceux des Anglais s'avancent vers cette capitale. A

Canton nous n'avons pas réussi à repousser les rassemblements de troupes chinoises qui observent la ville.

Dans l'Inde la situation est la même.

Le prince Napoléon travaille jusqu'à ce moment fort obscurément à son Ministère, mais il cherche à se créer des partisans, à faire flèche d'une certaine popularité en se montrant bon prince. Il y a trois jours, il est venu dîner près de Port Marly chez Halévy le secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux arts.

Lord Henry Seymour me racontait hier une petite anecdote qui mérite de trouver sa place ici ; elle peint nos mœurs et l'état de notre société.

La marquise de Contades (Mlle de Castellane) était encore la maîtresse de Coislin, lorsqu'il lui prit fantaisie de coucher aussi avec Lord Henry Seymour. Jamais il n'a rencontré, m'a-t-il dit, une plus savante p.... La dame se trouvait fort bien de ses deux amants, mais Lord Henry Seymour finit par se trouver fort mal de cette maîtresse en partie double, et Coislin avoua depuis qu'il ne s'en trouvait pas mieux.

Mme la marquise de Contades avait donné une bonne maladie vénérienne à ses deux amis ; j'ignore comment s'en est tiré Coislin, quant à Seymour, il lui fallut quatre mois de soins pour recouvrer la santé.

Lord Seymour fit des reproches à la marquise qui les repoussa avec hauteur, mais il insista et finit par exiger qu'elle consultât Andral.

Le résultat de la consultation fut de constater l'infection de la marquise.

Les relations cessèrent, la marquise se fit probable*ment guérir,* car elle devint la maîtresse de Fleury et de

beaucoup d'autres. Elle perdit son mari, il y a deux ans, je crois, et alors elle dépêcha à Lord Seymour ce pauvre niais de Coislin pour lui demander s'il voulait l'épouser. Seymour fut pris d'un rire fou à cette demande faite sérieusement par Coislin et il finit par lui dire:

« Vous me prenez donc pour un sot fieffé ou vous me « croyez tombé en enfance. »

La marquise, frustrée dans ses espérances matrimoniales, a pris une lanterne, et comme Diogène elle ne cesse de chercher un homme.

En causant avec ** je vins à parler du marquis ***, et il me dit: c'est un homme de beaucoup de sang froid et de présence d'esprit.

« J'étais chez sa femme un matin, rue de la Victoire, « assis sur le divan de son boudoir, nous parlions peu, « mais tandis que mes mains perdues sous les vêtements « de la marquise cherchaient à lui procurer les sensations « les plus agréables, elle, la pauvre femme, par reconnais- « sance, laissait égarer ses lèvres vers les parties de moi- « même les plus sensibles aux mêmes sensations.

« Le silence le plus complet régnait dans notre nid: « *** survient, et n'entendant aucun bruit, il écarte les ri- « deaux de la portière et nous voit! maître de lui comme « de . . . . (je ne trouve pas de terme de comparaison), il « retourne vers l'anti-chambre, et de la voix la plus calme « il demande au valet de pied: Où donc est Madame?

« Lorsqu'il revint vers le boudoir, mes mains et les « lèvres de Mme *** étaient redevenues décentes! »

Qu'on dise après cela que *** n'est pas un grand *diplomate!*

VENDREDI 30 JUILLET.

Il est fort question dans le monde de Paris et même en haut lieu, d'une nouvelle combinaison du parti orléaniste auquel le parti rouge par l'organe de Monsieur Olivier son député, aurait promis son appui.

Monsieur Guizot se rend, dit-on, auprès de Monseigneur le comte de Chambord pour lui demander de renoncer à ses prétentions en faveur de Monsieur le comte de Paris; il doit lui représenter que depuis longtemps marié et sans enfants, il ne peut plus espérer de postérité et que par sa renonciation aux droits qu'il tient de sa naissance, il rallierait les deux fractions de l'opinion royaliste contre l'Empire; on lui promettrait d'ailleurs en dehors de la royauté à laquelle il renoncerait une position aussi haute qu'il la voudrait fixer. En un mot on lui demande d'abdiquer le principe de la légitimité royaliste pour reconnaître celui de la royauté bâtarde de 1830.

Et c'est au nom de Monsieur le comte de Paris (élève de M. E. Thomas) qui n'a pas voulu de la fusion consentie par ses oncles qu'on viendrait lui faire une telle proposition. Pour l'honneur de Monseigneur le comte de Chambord nous espérons qu'il la refusera. L'acceptât-il, peu de royalistes le suivraient dans cette voie.

Les Orléanistes répandent que si cette fusion peut *s'opérer par* suite de la renonciation de Monseigneur le *comte de* Chambord, la reine Victoria mariera sa seconde *fille à* Monsieur le comte de Paris.

JEUDI 8 AOUT.

L'Empereur et l'Impératrice sont à Cherbourg au milieu des fêtes; la reine d'Angleterre est repartie. Sous les discours et les protestations d'amitié que les souverains se sont prodigués, ce qui est certain, c'est que l'Angleterre est froissée de voir la France comme marine s'augmenter, et que la France n'est pas fâchée de montrer à l'Angleterre qu'il ne serait pas bon de la traiter trop cavalièrement.

L'Empereur, avec sa merveilleuse intelligence, a compris que la France pour être une grande nation devait pouvoir rayonner extérieurement par sa marine. Mais pour réédifier la marine française, il faut la paix, et l'Empereur maintiendra la paix jusqu'au jour où le pays sera prêt.

Le ministre d'Etat a, comme tous les ans, une liste de décorations accordées pitoyable.

Théophile Gautier, officier de la légion d'honneur, ainsi qu'Arsène Houssaye.

L'un est un feuilletoniste qui a écrit *Mademoiselle de Maupin* et qui a imprimé, il y a peu d'années :

« cocu béat comme St-Joseph ! »

L'autre est l'auteur du *roi Voltaire* que la saine littérature condamne et dont Granier de Cassagnac, le journaliste littéraire du gouvernement flétrit les tendances.

Il y a aussi Olivier de Walsh, le chambellan, fils et frère de filous et un peu filou lui-même, jadis entretenu

par Madame de Coislin, comme Belmont, son défunt collègue, l'avait été par Madame de Lauriston.

Enfin, toute la rédaction du *Moniteur*, il faut l'espérer, sera avant peu décorée.

La comtesse Walewska est à Cherbourg, c'est une nouvelle dont on s'entretient.

MARDI 17 AOUT.

L'Empereur est partout reçu avec enthousiasme, en Bretagne l'accueil que lui font les populations est merveilleux; elles viennent en masse sur son passage avec leurs maires et leurs curés. A Notre-Dame d'Auray, la foule était immense. L'Empereur a fait distribuer des petites médailles d'argent commémoratives de son pèlerinage à la chapelle de la sainte vénérée des Bretons.

A Cherbourg, la cordiale entente avec les Anglais n'existait que dans les discours officiels; dans deux ou trois circonstances il a failli y avoir collision entre la populace et les matelots anglais.

Le duc de Malakof se faisait remarquer par ses excentricités, ainsi il répondait à Morel Fatio qui lui demandait s'il commençait à savoir l'anglais:

« Très peu, mais je vais tous les jours au *zoological* « *garden* et j'ai d'abord appris les noms des animaux, puis « j'apprends à leur parler et quand on sait parler aux « animaux, on sait parler aux Anglais. »

Le général Codrington était à côté du maréchal.

Un matin, au déjeûner de Leurs Majestés, le duc de Malakof, se plaignit qu'aux réceptions de la reine d'Angleterre l'ambassade française ne passât qu'après celle de Turquie, et il dit :

« Ce n'est pas amusant de faire queue après des « Turcs. »

L'Impératrice lui répondit :

« Mais, Monsieur le maréchal, le congrès de Vienne « a décidé que dans toutes les cérémonies les ambassadeurs « prendraient rang suivant la date d'ancienneté de leurs « lettres de créance, et ce point de cérémonial réglé par « le congrès de Vienne fait loi. »

« Madame, » a répondu le duc de Malakof, « je croyais « que depuis le congrès de Paris, il ne devait plus être « question du congrès de Vienne. »

L'Angleterre qui fait tant de bruit pour notre port de Cherbourg, construit un véritable Gibraltar à cinq lieues des côtes de France, à l'entrée de la Manche, dans une des îles du groupe de Jersey.

Les journaux anglais affectent le plus profond mépris pour la marine française, ils impriment que depuis qu'ils ont vu la flotte française à Cherbourg ils n'éprouvent plus aucune crainte, car il suffirait de deux ou trois bateaux à vapeur anglais pour détruire ces vaisseaux français, mal manœuvrés par nos ignorants officiers et par nos grossiers équipages.

La mauvaise humeur de messieurs les Anglais prouverait mieux que toute autre chose, s'il en était besoin, que notre marine n'est pas à dédaigner.

Nous avons eu dimanche dernier fête et feu d'artifice chez la Princesse Mathilde à St-Gratien pour célébrer la St-Napoléon.

SAMEDI 21 AOUT.

Il paraît décidément que le duc de Malakof épouse une très jeune, très élégante et très jolie Espagnole qui accompagne toujours Mme la duchesse de Montijo et qui lui est même un peu parente. Ce duc a soixante-cinq ans, il est court, gros, sans taille, sans manières, sans distinction, ses cheveux sont blancs, son visage est rouge.

La demoiselle a vingt-cinq ans!

Le Sir de Framboisy pourra se repentir un jour de cette folie de jeunesse.

Les affaires des Anglais dans l'Inde ne sont pas merveilleuses; ils doutent en ce moment des Gorkas, du Népaul, du Cachemire, enfin de tous les Indiens qui avaient été jusqu'à présent leurs alliés. Ils continuent leur système d'extrême rigueur, les exécutions se font toujours sur une grande échelle.

L'Irlande est très agitée, des troubles sérieux y ont éclaté.

VENDREDI 27 AOUT.

Le duc de Malakof a décidément quitté Londres pour venir épouser à Paris la charmante sœur du marquis de Paniega.

Une pétition se couvre de signatures en Bretagne pour prier l'Empereur de donner au Prince Impérial le titre de duc de Bretagne.

Il y a déjà un mécontentement général contre l'administration du Ministère des Colonies et tous ceux qui ont des rapports avec le prince Napoléon ne tarissent pas sur son inaptitude à des fonctions quelconques, quoiqu'il soit loin d'être inintelligent; mais son esprit frondeur, hargneux, peu pratique, sans suite et sans moralité, sa hauteur escortée de démagogisme lui aliénent tout le monde.

VENDREDI 3 SEPTEMBRE.

Un journal de Maurice annonce le débarquement d'une expédition anglaise à Madagascar. Le *Morning Hérald* répond que cette expédition est française et point anglaise. L'*Indépendance* dit de son côté que le gouvernement français a fait demander des explications.

Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela, on ne peut tarder à le savoir.

MERCREDI 8 SEPTEMBRE.

La *Presse,* d'après le *Liverpool Albion*, publie le testament de la duchesse d'Orléans. Je ne trouve rien de bien remarquable à cette pièce.

La duchesse pardonne à tous ceux qui ont pu *l'offenser et l'affliger ;* elle devrait bien plutôt solliciter le pardon de la famille de son mari pour avoir exigé l'abdication du roi Louis-Philippe.

Elle recommande à ses fils de rester *fermes dans leur foi politique.* Il est presque inutile de démontrer que *leur foi politique* repose sur l'absence de tout principe, car la prétendue royauté de leur aïeul était le résultat d'une sorte d'escamotage. Ce n'était pas la légitimité nationale.

La duchesse d'Orléans n'a jamais voulu comme ses beaux frères reconnaître la nécessité de la fusion ; elle comptait revenir au trône de France appuyée par le parti démocratique, et gouverner sous le nom de son fils avec un parti parlementaire, en maniant un jeu de bascule qui nous aurait reconduit à de nouvelles révolutions.

Enfin elle demande, le jour où ses enfants rentreront en France, à être transportée à Dreux près de son mari.

En somme le testament de la duchesse d'Orléans que ses partisans admirent comme une œuvre touchante, est fort insignifiant.

La duchesse d'Orléans est une femme qu'on a toujours *surfaite :* intrigante, capable de tout pour arriver à son but, et décidée à tout même à une révolution depuis le

jour où Louis-Philippe qui la jugeait ce qu'elle valait, avait par une loi, décidé de la question de la régence en faveur du duc de Nemours.

Les races des ducs d'Orléans de la famille de Bourbon ont été mauvaises; Gaston, frère de Louis XIII ne savait que conspirer et conduire ses amis à l'échafaud. Monsieur, frère de Louis XIV était un pauvre sire. Le duc d'Orléans régent sous la minorité de Louis XV a corrompu la France. Philippe Egalité a fait guillotiner Louis XVI. Louis Philippe a préparé et a profité de la révolution de 1830, et quand il est tombé du trône si lâchement, ses fils ont été plus lâches encore.

Dieu veuille que nous ne voyions jamais les rejetons de cette race, assis sur le trône de France.

PORT MARLY 3 OCTOBRE.

Retiré depuis trois mois à la campagne, j'y entends peu de nouvelles et les bruits du monde ne parviennent guère jusqu'à moi, aussi mon livre se ressent-il de cette paresse et de ce repos de mon esprit.

Je dois cependant noter la réception d'une lettre du comte Cavour qui m'a écrit très aimablement en m'envoyant la croix de St-Maurice et Lazare.

Nous avons un traité avec la Chine qui est ouverte à notre commerce et à nos missionnaires et nous allons, dit-on, en Cochinchine.

L'Empereur est au camp de Châlons, il a envoyé le prince Napoléon à Varsovie auprès de l'empereur de

Russie, j'ignore quelle mission le prince est allé y accomplir.

Entre l'Angleterre et la France, toujours même animosité, malgré les belles assertions du comte de Montebello dans un dîner qu'il a fait à Londres.

Les Félix Piat et autres gredins de même espèce ont tenu un *meeting* à Londres, où ils ont débité tout leur vocabulaire d'infâmies.

La Princesse Mathilde est de retour d'un petit voyage qu'elle vient de faire en Italie ; elle est peu charmée.

Le *Journal des Débats* attaquait hier assez vivement et je le crains assez justement la restauration des tableaux de Rubens.

Nieuwerkerke n'a pas voulu me croire, lorsque je lui ai dit ce qu'il en résulterait ; il ne croira pas l'opinion des journaux.

Villot a obtenu de faire subir la même opération au St-Michel de Raphaël !

Après l'Agésilas hélas !
Mais après l'Attila hola !

Le Piémont s'est fort lié avec la Russie ; l'Autriche s'en effraye et elle n'a plus pour grande alliée que l'Angleterre.

L'île Périm n'est pas évacuée et elle ne le sera probablement pas.

SAMEDI 9 OCTOBRE.

Lord Stratford de Redclif est reçu à Constantinople avec de grands honneurs, on sait maintenant qu'il a une mission.

L'Angleterre veut obtenir du Sultan la cession de Périm, ou plutôt sa location pour cent ans; si elle l'obtient, qui lui fera rendre cette île dans cent ans?

Nous envoyons deux vaisseaux de guerre devant le port de Lisbonne pour appuyer des réclamations que le petit roi de Portugal ne veut pas écouter. Il s'agit d'un vaisseau français transportant des nègres engagés, et saisi comme négrier.

Depuis longtemps je poursuis devant le directeur général des douanes la réforme du stupide règlement qui n'admet en franchise que les objets d'art antérieurs au XVIe siècle.

Voici la réponse du directeur général à mon dernier factum :

« Monsieur le comte,

« Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire sous la date « du 30 septembre dernier, à l'effet de proposer une ré- « forme qui vous semblerait devoir être apportée utilement « à la législation douanière qui régit les objets de collection.

« La date du XVIe siècle fixée pour leur admission « vous semble une barrière aussi arbitrairement limitée « que contraire à l'intérêt des arts, en ce sens qu'elle « s'oppose à la formation ou à l'accroissement des Musées

« ou des collections particulières. Les beaux modèles de « l'Italie et de l'Allemagne se trouvent ainsi exclus du béné- « fice de la franchise, pour faire place aux productions « antérieures qui sont plutôt selon vous, des *objets de cu- « riosité* que des objets d'art.

« Déjà, Monsieur le comte, reconnaissant toute la jus- « tesse d'observations qui m'avaient été soumises dans le « même sens par Monsieur le baron de Monville, je me « suis empressé de prendre l'initiative d'une démarche « auprès de S. E. le ministre des Finances, tendant à ce « que le terme du XIX[e] siècle fût substitué à la date du « XVI[e]; ainsi se trouverait apaisée la crainte par vous « manifestée de voir les objets les plus précieux se perdre « au détriment de la France dans les collections étrangères. « Mais comme l'industrie nationale se trouve par plusieurs « côtés engagée dans la question, il était indispensable que « le département de l'Agriculture et du Commerce fût « préalablement consulté. J'ai en conséquence par mon « rapport en date du 21 juin dernier, prié Monsieur le « ministre des Finances de vouloir bien saisir son collègue « Monsieur Rouher de l'examen de la question et provo- « quer son adhésion à la modification du tarif par laquelle « je propose de la résoudre.

« Ceci posé, je dois vous faire remarquer, Monsieur « le comte, que les porcelaines chinoises que vous consi- « dérez comme des objets de collection et auxquelles vous « désireriez que le régime de la franchise absolue fut « appliqué, n'ont jamais à aucune époque été, ni dû être « au point de vue du tarif d'entrée rangées dans cette « *catégorie*. Il s'agit ici d'une question qui a beaucoup de « *gravité et* qui importe très sérieusement à l'industrie

« française dont l'intérêt en pareille matière doit tenir sa « place autant au moins que celui des arts. Si nos fabri- « cants ne se trouvent que faiblement touchés par l'intro- « duction d'objets anciens d'autre nature qui ne sont pas « à proprement parler des objets de commerce, qui ne « peuvent trouver place que dans des collections ou des « Musées et dont l'importation est généralement restreinte, « il n'en est pas de même en ce qui concerne les porce- « laines dont l'utilité est constante, dont l'usage même, « lorsqu'il s'agit de vieilles porcelaines, s'est répandu et « se répand encore dans les habitudes ordinaires de cer- « taines classes de la société, et qui pourraient ainsi faire « une concurrence dommageable aux produits similaires « français. Aussi a-t-on cru donner une satisfaction suffi- « sante au goût des porcelaines chinoises, et concilier sage- « ment les intérêts de l'industrie et ceux des arts en assi- « milant les *vieilles porcelaines* aux meubles qui aux ter- « mes de la loi ne sont passibles que du droit de 15 % de « leur valeur.

« J'estime en conséquence, Monsieur le comte, que ce « côté de vos observations a reçu d'avance par cette dispo- « sition exceptionelle du tarif tout l'apaisement qu'il est « prudemment possible de leur accorder.

« Agréez, Monsieur le comte, l'assurance de ma con- « sidération la plus distinguée.

« Le conseiller d'Etat :
« Directeur général Gréterin. »

Je répondrai à cette lettre dans laquelle me semblent mal compris les vrais principes.

MARDI 19 OCTOBRE.

Je rentre aujourd'hui à Paris et je quitte non sans regrets ma petite retraite de Port Marly où j'ai passé trois mois au milieu de tout ce qui procure un repos heureux.

Il se confirme que Lord Stratford de Redclif a pour mission à Constantinople d'obtenir du Sultan non seulement la location pour cinquante ans de l'île Périm, mais encore celle de quelques autres places sur le littoral de la Mer Rouge, où elle établirait des forts et des stations navales.

C'est la fable de *la lice et de sa compagne,* qui donc dans cinquante ans, et lorsque l'Angleterre bien fortifiée sur tous ces points, en aura encore mieux qu'aujourd'hui reconnu l'avantage, entreprendra de la déposséder ?

D'un autre côté, l'Angleterre voudrait bien intervenir dans l'affaire du Portugal, sachant que trois bâtiments de guerre français sont dans le Tage, elle y a dépêché trois vaisseaux anglais pour mettre le bon accord entre la France et l'Angleterre.

LUNDI 23 OCTOBRE.

Le différent avec le Portugal est arrangé ; cette puissence nous rend notre vaisseau, relâche son capitaine et accepte le chiffre de l'indemnité réclamée.

Nous allons voir maintenant ce qu'il adviendra de la mission de Lord Stratford à Constantinople et des prétentions de l'Angleterre à se faire céder par la Porte les points les plus importants de la Mer Rouge, ainsi que l'île de Périm.

Le préfet de la Seine travaille activement à se faire autoriser à transformer en maison de banque la caisse de l'Hôtel de Ville; il exécuterait alors sans l'assistance des compagnies financières les grands travaux proposés, et le maniement des fonds considérables qu'il pourrait tripoter lui serait plus avantageux personnellement que les pots de vin qu'il se fait octroyer sur chaque affaire.

Le boulevard du prince Eugène n'est point encore accordé par suite de cette nouvelle combinaison, quoiqu'on ait accédé à la demande de Monsieur Haussmann qui prétendait pour sa part à *six cent mille francs !*

Les grands travaux à exécuter à Marseille échappent à Mirès. Le conseil municipal de cette ville ne veut pas traiter avec le *grand* banquier, il a mandé M. de Chambine pour lui demander de se charger de cette grande entreprise.

Il n'y aurait point de voyage à Compiègne cette année si ce que l'on dit est vrai. Il paraît que les travaux commencés l'année dernière dans les appartements du château ne sont pas terminés.

Hier, la Princesse Mathilde a beaucoup parlé devant les Giraud d'Alexandre Dumas, et elle a déclaré qu'il était devenu tout à fait impossible, qu'elle l'avait d'ailleurs toujours regardé comme un *pantin* amusant et qu'elle avait aimé à l'attirer chez elle comme *pantin*.

A peine ce mot était-il lâché qu'E. Giraud laisse percer une véritable indignation ; alors la Princesse explique son mot *pantin*.

« Je ne pouvais pas inviter Dumas parce qu'il était « homme de grande naissance, puisque c'est un bâtard à « moitié nègre. Je ne pouvais pas l'attirer pour les grands « emplois qu'il occupe, car il n'est rien. C'était donc « son esprit et rien que son esprit qui me le faisait « rechercher.

« Je voulais de lui son esprit pour amuser le mien, « sa verve inépuisable pour animer mes réunions intimes, « et si je le nomme mon *pantin*, c'est que je donne ce « nom à tout ce qui m'amuse. »

E. Giraud est resté très froissé de cette définition et m'a dit le soir en remontant dans sa chambre :

« *Nous autres artistes nous sommes tous des pantins* « *pour la Princesse.* »

La Princesse Mathilde, mal conseillée, a eu selon moi le grand tort de mettre des artistes dans son intimité ; elle ne les connaît pas moralement, les artistes loin d'être flattés de se trouver dans les salons des grands seigneurs, s'y trouvent très malheureux ; leur caractère ombrageux les rend moroses, ils sont jaloux de toute supériorité, ils y prennent en haine les distinctions sociales qui ne les établissent pas au premier rang, et devant eux la conversation devient fort difficile, parce que chaque mot d'une personne du monde leur paraît l'indice d'une intention blessante pour eux.

Les artistes n'admettent pas qu'un *homme du monde puisse être* un véritable artiste, mais ils ne savent pas

pourquoi eux artistes ne seraient pas de vrais hommes du monde.

Ils ne veulent pas s'avouer que ce qui les a introduits dans une société à laquelle ils n'appartiennent pas par leur naissance, c'est leur talent, et que s'ils se dépouillent de l'expression de leur génie ou de leur talent, en un mot de leur originalité, ils n'ont plus de raison de s'y trouver, et ils tombent au-dessous du dernier des membres de cette société.

L'artiste veut aller dans le monde et y installer son *aristocratie* dénigrante, y être honoré et respecté parce qu'il est artiste, sans cependant faire aucun frais pour contribuer aux agréments de ce monde.

Le monde doit recevoir les artistes les jours d'apparat, mais dans les intimités restreintes, c'est un tort.

Les dernières nouvelles de l'Inde sont peu favorables aux Anglais. Les insurrections que l'on croit éteintes renaissent, et malgré les renforts qui ne cessent de partir d'Angleterre l'armée anglaise dans les Indes n'est pas en état d'entreprendre de grandes choses. Le climat dévore les hommes, et ceux qui survivent après six mois de campagne, n'ont plus que le désir de revoir l'Angleterre avec le fruit de leurs pillages, car l'Anglais qui, dit-il, veut pacifier l'Inde, a soin de la bien piller avant. A la prise de Delhi les officiers et les soldats ont enlevé de cette malheureuse ville pour cinquante millions de butin.

JEUDI 28 OCTOBRE.

Hier, Chaumont Quitry, chambellan de l'Empereur, chargé d'aller à St-Gratien inviter la Princesse Mathilde de la part de l'Empereur à passer douze jours à Compiègne, est venu me prendre au Louvre pour l'accompagner, et nous sommes partis par la poste particulière de Sa Majesté.

Le voyage de Compiègne a lieu malgré le peu de désir qu'en avait l'Empereur, il a cédé aux instances de l'Impératrice et les listes ont été dressées.

Ces listes sont comme toutes les autres années fort étranges ; il semblerait en les lisant que la reine d'Angleterre les ait faites pour un séjour à Windsor et que sa gracieuseté ait bien voulu y admettre quelques français.

Les Anglais y dominent, il paraît que nous ne sommes pas d'assez bonne compagnie pour l'Impératrice.

Cependant, et comme honorable exception, Messieurs Mérimée, Violet Leduc et Edouard Delessert sont chargés de représenter la France à Compiègne.

La Princesse Mathilde nous a reçus avec sa bienveillance habituelle, nous sommes restés à dîner et ne sommes repartis qu'à onze heures.

Dans la soirée, Nieuwerkerke, le général Bougenel, Vimercati se sont mis à jouer dans un premier salon. La Princesse, Quitry et moi nous sommes retirés dans le *salon* où a eu lieu la conversation suivante que je vais *essayer de* rapporter.

Nous avions avec nous Madame Vimercati et la Baronne de Fly, lectrice de la Princesse, mais ces deux personnages muets, ne témoignaient pas même par un hochement de tête prendre une part quelconque à la conversation.

Il a d'abord été question d'un nouvel acte de népotisme de Monsieur Magne qui vient de nommer d'emblée son fils orné de vingt-deux printemps à une place de receveur général !

Puis, la Princesse a dit combien elle regrettait dans l'intérêt de Walewski la publicité donnée au cadeau que l'Empereur lui a fait d'une terre rapportant cent mille francs dans le département des Landes. Ce cadeau, a ajouté la Princesse, rend Walewski presque impossible, je reçois d'Allemagne des lettres qui témoignent du discrédit dans lequel il est tombé depuis qu'on le suppose payé comme mari de la favorite, et Dieu sait qu'il ne se doute pas de l'infidélité de sa femme. Marianne est une véritable petite rouée qui a su tout en couchant avec l'Empereur se faire l'amie de l'Impératrice, mais elle a une peur bleue de son mari, et je mettrais ma main au feu que Walewski ignore tout.

Chaumont Quitry n'a pas été de cet avis; il a répondu à la Princesse:

« Votre Altesse Impériale est, je crois, dans l'erreur la plus complète; l'ignorance de Walewski est une comédie; je l'ai vu, de mes deux yeux vu dans le parc de Villeneuve, tourner la tête et rebrousser chemin lorsqu'il entrevoyait dans une allée l'Empereur et sa femme. Mais j'ai vu mieux que cela cette année à Cherbourg.

Un matin, Walewski et moi, nous nous trouvions dans une pièce qui précédait la chambre de l'Empereur. Mocquard arrive pour parler à son souverain, il ouvre la porte sans frapper, puis recule stupéfait et tombe dans mes bras ; par la porte ouverte j'avais pu voir Madame Walewska aux bras de l'Empereur, et Walewski placé à côté de moi, a dû voir tout ce que j'ai vu.

La Princesse Mathilde malgré cela ne peut croire Walewski assez dégradé pour supporter le déshonneur *payé.*

Je sais, a-t-elle repris, que l'Empereur est très imprudent, qu'il ne se gène guère et que l'année dernière à Compiègne comme nous étions tous en chemin de fer dans le wagon impérial divisé en deux compartiments, M[me] Hamelin et moi avons été témoins des entraînements amoureux de Sa Majesté pour Marianne Walewska.

M[me] Hamelin et moi étions assises contre la porte battante qui sépare les deux compartiments. L'Empereur était seul d'un côté avec Marianne ; l'Impératrice, Walewski, tout le monde enfin se trouvait dans l'autre compartiment. La porte battait par le mouvement même du wagon et nous a permis de voir mon très cher cousin à cheval sur les genoux de Marianne, l'embrassant sur la bouche et plongeant une main dans son sein.

D'ailleurs l'Empereur ne dissimule pas beaucoup, il n'est point tout à fait indiscret, ainsi il ne parle jamais le premier de ses bonnes fortunes, mais si on l'interroge il répond franchement. L'année dernière à un bal des Tuileries je le voyais soucieux et je lui en demandai la cause. *J'ai fort mal à la tête,* me dit-il, *et de plus je suis poursuivi par trois femmes.*

Comment, lui répondis-je, pouvez-vous vous donner ce tracas, trois femmes, c'est une folie !

J'ai, voyez-vous, reprit l'Empereur, *la blonde du rez-de-chaussée dont je cherche à me défaire* (Mme de la Bedollière).

J'ai ensuite la dame du premier (la comtesse Castiglione) *qui est sans doute fort belle, mais elle est insignifiante et insipide, elle m'assomme.*

J'ai encore la blonde du second (Mme Walewska) *qui celle-là est en chasse de moi et me poursuit.*

Mais l'Impératrice ? objectai-je.

L'Impératrice, me dit l'Empereur, *je lui ai été fidèle pendant les six premiers mois de notre union, mais j'ai besoin de petites distractions et je reviens toujours à elle avec plaisir.*

Le soir après cette conversation, en revenant à Paris, Quitry me disait qu'il avait quelquefois surpris l'Empereur en bonne fortune que dans ces cas là, l'Empereur le salue et tire sa moustache, que lui en fait autant sans rire, tous deux avec la gravité des chantres entonnant l'Epître et que tout est dit.

Cette petite intrigante de Madame Walewska est une si rouée putain, a ajouté Quitry, que je l'ai surprise un jour à deux pouces d'une langue fourrée avec Fould.

Soyez certain que malgré tout ce que peut penser la Princesse sur l'honorabilité de Walewski il est complice de sa femme. Il était presque démoli, il y a deux ans, par Persigny. Fould le détestait ; d'un autre côté Madame Walewska avait des dettes criardes ; aujourd'hui la position de Walewski est raffermie, et les dettes criardes de Ma-

dame Walewska sont éteintes; tout n'est-il pas pour le mieux?

J'oubliais de dire que dans l'opinion de la Princesse l'Empereur a dû faciliter les *voies* du mariage au duc de Malakof.

De onze heures à minuit, dans notre coupé de poste et sur la grande route, nous avons parlé de la délicatesse en affaires d'argent, de bon nombre de gens en crédit. Il y a bien des saletés à faire lever le cœur parmi tous ces gens là.

VENDREDI 29 OCTOBRE.

Le *Moniteur* contient ce matin un rapport fort bien fait du prince Napoléon sur l'organisation des pouvoirs et administrations en Algérie; plusieurs décrets de l'Empereur accompagnent ce rapport dont ils adoptent les vues.

Une plus grande extension du pouvoir civil, et dans un grand nombre de cas pour la meilleure expédition des affaires une sage décentralisation; le pouvoir des préfets augmenté, etc. Enfin le rapport est bon et avantageux à notre colonie.

Le procureur impérial près le tribunal de la Seine a fait saisir le journal *Le Correspondant* à propos d'un article de M. de Montalembert qui a pour titre: *Un débat sur l'Inde au Parlement anglais.* L'éditeur du journal et l'auteur de l'article sont également poursuivis.

J'ai vu hier au Cercle Impérial La Valette qui arrive *d'Angleterre*; il m'a dit que l'indignation contre Walewski

y est extrême. On lui reprochait d'avoir fait une alliance russe et on lui en voulait de ce que la nation anglaise nomme une trahison envers l'alliance anglaise; mais quand le *Monitenr* est venu annoncer qu'il recevait une terre considérable en récompense de ses services, dans les Trois Royaumes on a été fort aise d'avoir un sujet de mépriser notre ministre des Affaires Etrangères et on a dit :

« Le comte Walewski n'est plus un gentleman, c'est un « maquereau ! »

Je dois ajouter que personne ici ne croit comme la Princesse Mathilde à l'innocente ignorance de Walewski.

VENDREDI 5 NOVEMBRE.

Le *Times* prend parti contre nous dans l'affaire portugaise ; toute l'opposition anglaise fait chorus et prépare sur ce thème, sa prochaine campagne contre le ministère Derby. Le ministère Derby de son côté pour parer à l'attaque qu'il prévoit nous fait blâmer par ses journaux.

Quant au canal de Suez dont les travaux vont commencer, l'Angleterre aurait obtenu, dit-on, non seulement la cession de l'île Périm, mais encore de plusieurs points importants du littoral de la Mer Rouge.

Le général d'Orgoni qui, rappelé par l'Empereur des Birmans, veut repasser dans l'Inde, ne peut obtenir passage sur un des vaisseaux de l'Etat, et d'un autre côté il est menacé d'arrestation par le ministère anglais, s'il est rencontré en mer.

Walewski ne répond rien lorsque le général lui dit: « Vous m'avez fait venir en France, vous devez me « remettre en sûreté chez moi. »

Nous avons, il faut en convenir, une misérable attitude vis-à-vis de l'Angleterre.

La Birmanie s'offre à notre influence, à notre commerce, à notre religion, mais nous repoussons tout, tant nous avons peur de déplaire à l'Angleterre. Nous la servons en Chine, elle nous éreinte en Europe, et lorsqu'il s'agit de l'Inde, il nous est interdit de nous en mêler.

Monsieur de Montalembert, pour critiquer notre système de gouvernement, se voue à l'apologie quand même de la constitution et du gouvernement anglais; lui, l'ancien défenseur de la Pologne et le Don Quichotte de tous les opprimés, il a enfin découvert que l'Inde n'a jamais été opprimée par l'Angleterre, que les Hindoux ont toujours été traités avec une grande loyauté et une grande mansuétude; il ne peut pas nier l'histoire de la torture comme moyen coercitif pour le prélèvement des impôts, mais la torture était exercée par des indigènes collecteurs. Ces collecteurs relevaient bien de la *Compagnie des Indes*, on ne le peut nier, mais la Compagnie laissait faire parce que la torture avait toujours été employée dans l'Inde.

Voilà la bonne foi et la justice de Monsieur de Montalembert.

Malakof passe à l'état de Croquemitaine risible, il est impoli, grossier, et ses subordonnés même l'envoient faire f... parlant à sa personne. Il est de plus méchant et médisant quand il n'est pas calomniateur.

Dernièrement, à dîner chez la Princesse Mathilde, il *soutenait que* le général Blanchard feignait d'avoir été

blessé devant Sébastopol. Reiset, pour l'arrêter, fut obligé de lui dire très net :

« Vous êtes dans l'erreur, Monsieur le maréchal, Blan-« chard qui est mon cousin, est incapable de feindre une « blessure, et d'ailleurs je l'ai soigné et j'ai vu sa blessure. »

Monsieur le duc de Malakof est le *lion* du moment pour la grossièreté de sa conversation ; voici ce que l'on raconte de nouveau de lui :

La reine d'Angleterre lui témoignait le regret qu'elle éprouve de voir le maréchal Bosquet si vite enlevé à la carrière active par les fatigues de ses campagnes en Afrique et en dernier lieu en Crimée.

« Les fatigues de la guerre ne sont pour rien dans les « maux dont il souffre, » répondit Malakof, « Bosquet est « une *cuisse folle* et voilà tout. »

La reine Victoria, ne comprenant pas, demanda l'explication de *cuisse folle* au prince Albert qui, nous l'espérons, aura pu la lui donner.

Voilà l'homme qui nous représente à Londres.

Techener va publier une petite édition de ma notice sur la reine Marie-Antoinette, pour l'opposer aux infâmes mémoires de Lauzun qu'on réédite, et à de prétendus mémoires inédits du comte de Lamothe (collier) dont on annonce la prochaine publication.

Fronsac Baroche vient de manquer, assure-t-on, un très beau mariage par suite d'une précaution économique de Monsieur son père.

Lorsque cet intéressant jeune homme parut au moment de la conscription devant le conseil, Madame sa mère et Monsieur son père, aimèrent mieux le faire déclarer atteint de dartres incurables que de lui payer un rem-

plaçant. Aujourd'hui il se trouve une jeune fille qui ne veut pas d'un *Fronsac dartreux* quoique Baroche. Je ne sais pas jusqu'à quel point un tribunal ne se croirait pas obligé de déclarer ce refus attentoire à la dignité d'un grand dignitaire et de son auguste famille.

Tous ces Baroche sont de fort laides grenouilles qui sont en train de se faire vilains bœufs.

Les frais d'installation du Ministère confié au prince Napoléon s'élèvent à deux ou trois millions; ils sont ordonnancés; la Chambre décidera après coup.

SAMEDI 6 NOVEMBRE.

Nieuwerkerke arrive de Compiègne où il a pu enfin avoir avec l'Impératrice une explication qu'il désirait depuis longtemps. Il s'était aperçu d'une froideur marquée. L'Impératrice ne lui parlait plus et évitait même de rencontrer son regard, et il savait depuis deux jours que cette froideur provenait de ce qu'il avait été assister à la toilette et au supplice de l'assassin de l'archevêque de Paris, du nommé Verger.

Il s'en est expliqué et a prouvé à l'Impératrice qu'il avait agi dans un but moral et religieux.

L'Impératrice est alors revenue de ses préventions et elle s'est montrée gaie et bienveillante.

Peu après, la cour a joué *aux petits jeux*. Un qui paraît très apprécié consiste à choisir un nom d'arbre et quand on jette un mouchoir à cet arbre, il est obligé de *répondre par* un proverbe.

Nieuwerkerke a eu la présence d'esprit de répondre à l'Impératrice qui lui jetait le mouchoir:

« *A tous péchés miséricorde.* »

L'Impératrice a trouvé l'apropos charmant, et le dernier verglas de sa froideur a disparu.

Dans le courant de la soirée l'Impératrice a demandé à Nieuwerkerke de lui indiquer des proverbes, car elle n'en avait plus dans la mémoire.

Nieuwerkerke s'est souvenu d'un proverbe de ma façon :

« *L'amour est un joli métier,*
On peut le faire sans soulier »

et le lui a indiqué.

L'Impératrice a déclaré qu'elle n'oserait jamais le dire cependant cinq minutes après, comme on lui lançait le mouchoir, elle a dit avec embarras:

« *Je connais un métier*
Qu'on peut faire sans soulier. »

Tout le monde s'est mis à rire, et le jeu a continué gaiement.

Voilà ce qu'est la faveur de la cour, aujourd'hui vous êtes au pinacle, demain vous êtes à peine regardé.

Moi aussi, j'ai eu mon jour de faveur, et je suis en disgrâce sans savoir pourquoi; j'ai peut-être assisté sans m'en douter à l'exécution d'un Verger. Il est vrai que de Laborde est en faveur et qu'il doit me déchirer à belles dents.

Le malheur des souverains est de se laisser circonvenir par des intrigants; si la fortune changeait, ils connaîtraient leur faute, mais ce serait inutilement.

Je vis fort bien malgré tout sans faveur, d'ailleurs la cour est si singulièrement composée qu'elle ne saurait m'offrir de grands attraits.

Ce n'est pas que les raisins soient trop verts et bons pour des goujats, mais c'est que véritablement je me sens trop bête pour me placer à la hauteur d'esprit de messieurs les courtisans.

Je n'ai jamais su imiter le soleil et la lune, ni le chant du coq, ni celui de la poule dinde!

MERCREDI 10 NOVEMBRE.

Nieuwerkerke est reparti pour Compiègne lundi soir; il y va en vertu de son bouton de chasse; mais il n'est point invité au château; il veut exploiter sa rentrée en grâce auprès de l'Impératrice, mais il fait une maladresse, c'est d'arriver à Compiègne le jour même où S. A. I. la Princesse Mathilde s'y rend par invitation.

Notre expédition en Cochinchine s'est emparée sans éprouver de pertes, d'une ville du littoral.

On parle du Ministère des Travaux Publics pour Monsieur le préfet de Paris, Haussmann; on doit bien cette récompense au plus grand voleur de l'époque.

Monsieur Holstein, protégé d'un autre voleur nommé Monsieur Mocquard, secrétaire de l'Empereur, vient d'obtenir pour la troisième fois en quelques années un privilège de théâtre.

Cette fois c'est le Cirque, quoique le titulaire ait encore quinze mois de concession, c'est s'y prendre à l'avance.

La société Holstein et Mocquard doit faire de beaux bénéfices.

Par le temps présent on ne demande aux voleurs que de ne pas se laisser prendre la main dans la poche du voisin.

MARDI 23 NOVEMBRE.

Rien de bien nouveau en politique, l'affaire du Danemark est en voie d'arrangement.

Nous sommes établis en Cochinchine.

L'Espagne a envoyé une expédition contre le Mexique, et les Anglais dans l'Inde sont toujours à la veille de triompher définitivement, mais la fidélité des Sicks est ébranlée, déjà un régiment s'est insurgé, et ils craignent d'avoir bientôt contre eux toute l'armée Sick forte de 80,000 hommes.

Mazzini regorge d'argent en ce moment ; d'où lui vient-il ?

La maréchale Magnan vient de mourir et elle est regrettée.

Boulay de la Meurthe, ancien vice-président de la République, se meurt, la gangrène est dans ses jambes.

Lefuel l'architecte, cet insolent drôle qui a construit le nouveau Louvre avec si peu d'intelligence, commence à déchoir dans l'opinion du ministre d'Etat.

Nos petits-fils s'ébahiront un jour de l'ineptie de ce Lefuel dont je suis encore à m'expliquer la soudaine faveur. Tout le monde le portait aux nues et maintenant tout le monde le porte sur ses épaules.

MERCREDI 24 NOVEMBRE.

Les grands dignitaires de l'Empire ne sont pas heureux par leurs enfants.

Fould le ministre d'Etat a deux fils ; l'aîné fait de l'opposition orléaniste et ne veut pas paraître aux Tuileries. Le second qui est à Londres, après avoir enlevé une actrice du Théâtre français, menace d'ouvrir boutique de marchand de vin et d'inscrire sur sa porte :

Fould, fils du ministre d'Etat.

Baroche fils, autrement dit *Fronsac Baroche,* a suivi en Angleterre le convoi de la duchesse d'Orléans et a visité tous les membres de la famille.

De retour en France, il s'est rendu à Biarritz pendant le séjour qu'y a fait cet été l'Impératrice et il s'est trouvé fort surpris de n'être pas invité à un bal donné dans sa résidence impériale ; il a même fait demander la cause de cette exclusion. L'Impératrice a répondu qu'elle n'avait pas invité Baroche fils, parce qu'elle le supposait encore en deuil de la duchesse d'Orléans.

On prétend que la question italienne s'agrave chaque jour et que la guerre contre l'Autriche pourrait bien être prochaine.

JEUDI 25 NOVEMBRE.

Hier, Montalembert s'est donné le plaisir de se faire condamner à six mois de prison et trois mille francs d'amende pour un article inséré dans le journal *Le Correspondant* et dans lequel il attaque vivement le gouvernement de la France par une comparaison avec celui de l'Angleterre.

Montalembert avait besoin d'attirer de nouveau l'attention sur lui, il entre dans le calendrier des martyrs, il doit être satisfait.

MARDI 30 NOVEMBRE.

Je dînais dimanche dernier chez S. A. I. la Princesse Mathilde avec le maréchal Canrobert, Thouvenel notre ambassadeur à Constantinople et plusieurs autres personnages.

Il a été fort question de Lord Stratford de Redclif de son étrange caractère, de sa haine contre la France et du peu d'accord qu'il y avait dans ces derniers temps entre Bulwer et lui.

Thouvenel nous a parlé aussi des dettes criardes que laisse cet ambassadeur à Constantinople.

Lord Stratford voulait que le sultan lui donnât sous le nom de sa femme une magnifique propriété évaluée à

douze millions de piastres, mais il n'a pu obtenir qu'une propriété valant à peu près un million de francs. Il a dit qu'il voulait y établir une sorte d'hôpital pour ses compatriotes. Cependant une fois la donation faite par le sultan Lady Stratford n'a pas laissé écouler un longtemps sans la mettre en vente!

Les dettes du sultan se montent à douze cent millions de piastres, c'est-à-dire à trois cent millions de francs.

Le prince Napoléon tient à faire parler de lui.

Les journaux du soir annonçaient hier que parmi les membres du Comité Supérieur de l'Algérie, on verrait bientôt paraître au *Moniteur* les noms de Messieurs Emile de Girardin, Gervais (de Cæn), le général Trochu, le duc de Valmy, Victor Fouché, le docteur Lévy.

Tous ces gens sont ou des ennemis du gouvernement, ou des intrigants de haute volée.

Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience?

VENDREDI 3 DÉCEMBRE.

Monsieur de Montalembert, condamné ces jours derniers pour délit de presse, a été grâcié par l'Empereur hier; mais Monsieur de Montalembert interjette appel du jugement qui le condamne, repousse la grâce qui lui est accordée et se fonde sur ce qu'on ne peut grâcier qu'un coupable atteint d'une condamnation définitive.

L'Empereur a été mal conseillé en accordant cette grâce, et le camouflet qu'il reçoit devrait lui servir de leçon.

Sur un rapport du prince Napoléon, l'Empereur a grâcié un marchand de bois d'Amiens, transporté politique en Algérie. C'est un mauvais gueux de plus en France.

Il serait temps cependant d'en finir avec ce système de grâces; les condamnés politiques qui reçoivent l'autorisation de rentrer en France y reviennent aigris et plus disposés aux conspirations qu'avant leur départ. La condamnation qu'ils ont subie les désigne avec leur titre de victimes à leurs corréligionnaires politiques comme chefs pour l'avenir. Tous ces transportés grâciés agitent les communes dans lesquelles ils reviennent.

L'Empereur est comme Louis XVI, il croit trop que les conspirateurs n'attaquent que sa cause personnelle; il ignore donc, comme Louis XVI, que la cause du pouvoir est la cause de l'ordre et de la société toute entière.

Louis XVI, au 10 août, voulait épargner le sang en interdisant aux Suisses de se défendre; la Convention victorieuse par le 10 août en a fait répandre des torrents.

Louis Philippe voulut également épargner le sang le 24 février 1848, et pour avoir respecté les jours de quelques centaines de mauvais émeutiers, nous avons eu la République et la bataille de juin, dans laquelle outre les simples officiers et les soldats il périt sept généraux et l'archevêque de Paris.

JEUDI 9 DÉCEMBRE.

Le nouveau Ministère des Colonies, ses tendances et ses commissions n'inspirent pas une grande confiance. Les colons se refusent plus que jamais à l'Algérie, le prix des propriétés y baisse, et le militaire y est mécontent: les nominations de fonctionnaires ne sont pas heureuses, enfin le prince Napoléon désorganisera, comme on l'avait prévu ce qui n'était déjà que trop peu organisé.

Les colonies militaires des Romains étaient un bo exemple à suivre, mais pour cela même nous ne le suivrons pas.

Il y a quelque agitation sourde en Italie.

Hier, je dînais au Cercle Impérial avec le maréch Canrobert et Villemain le conseiller d'Etat qui nous a raconté le fait suivant:

Le 5 avril 1848, Lamartine vint prévenir le généra Duvivier commandant la garde mobile que le lendemain une manifestation populaire, partie du Champ de Mars et précédée de six cents assassins, devait venir égorger le gouvernement provisoire. Duvivier fit venir des canons de Vincennes, rassembla 4000 hommes et le lendemain 16, il repoussa l'attroupement. Les journaux et les écrits du temps attribuèrent ce fait à Changarnier. Duvivier d mentit publiquement leur allégation et cependant les historiens ont continué de faire honneur à Changarnier de cette affaire.

DIMANCHE 26 DÉCEMBRE.

Montalembert est condamné de nouveau par la cour d'Appel. Mais l'Empereur s'est prononcé, la grâce qu'il avait accordée subsiste.

Berryer a été assez malveillant dans sa plaidoierie et dans sa péroraison, il s'est écrié :

« Moi je suis aussi allé au château de Ham pour y « porter des consolations ! »

A ce propos rapporté à l'Empereur, il a souri, est entré dans son cabinet dont il est revenu au bout de quelques minutes, alors il a dit :

« Monsieur Berryer m'a donné dans ma prison de Ham pour première consolation le plaisir de lui payer trente mille francs le plaidoyer qu'il a prononcé pour « moi devant la Chambre des Pairs ; puis l'année suivante, « il m'a encore donné la consolation de recevoir de lui la « lettre que voici. »

La lettre de Berryer, lue par l'Empereur, sollicitait un secours de dix mille francs ; Berryer en avait un pressant besoin pour la fin du mois et il disait au prince Louis Napoléon :

« Je m'adresse à vous, prince, car tous mes amis m'ont abandonné. »

Le prince fit remettre dix mille francs à Berryer qui les a très bien empochés !

La Russie et la France resserrent les liens d'affection et de politique qui se sont noués entre elles.

Le grand-duc Constantin est venu de Nice passer trois jours à Paris.

L'Angleterre est moins occupée en ce moment du procès Montalembert et du soin d'injurier la France et son gouvernement; ses affaires intérieures et extérieures lui mettent martel en tête.

D'une part, les loges révolutionnaires découvertes en Irlande et dont les tentatives devaient être appuyées par un régiment irlandais des Etats-Unis qui devait venir en corps, et commandé par ses officiers rendre visite à la verte Erin!

D'autre part, la grande croisade réformiste et socialiste de Monsieur Bright.

Le grand message annuel du président des Etats-Unis contient de curieux enseignements pour les cabinets européens.

L'Amérique n'admet pas l'intruction des gouvernements européens dans les affaires de l'Amérique centrale, aux Etats-Unis seuls appartient le droit de s'emparer de ces immenses continents. Les Etats-Unis doivent aussi acquérir ou conquérir Cuba parce que cette île est à leur convenance.

Telle est en substance la morale politique exprimée par le message de Monsieur Buchanan.

MERCREDI 29 DÉCEMBRE.

Le *Moniteur* d'hier annonçait que l'Empereur, renouvelant sa première décision, a fait remise à Monsieur le

comte de Montalembert des peines définitivement prononcées contre lui par l'arrêt de la Cour Impériale de Paris du 21 décembre dernier.

Remise est également faite à Monsieur Donniol, gérant du *Correspondant*, de la peine d'emprisonnement qu'il a encourue.

La marine anglaise arrête sur les côtes de Nicaragua les bâtiments américains suspects de transport de flibustiers. Voici donc un premier avertissement donné à la politique peu scrupuleuse de messieurs les Américains et un démenti à Monsieur Buchanan qui affirme dans son dernier message que l'Angleterre a renoncé à tout droit de visite et qu'il est sur le point de s'entendre avec elle pour le centre de l'Amérique.

Voici une petite historiette à joindre aux histoires scandaleuses de la maison du prince Jérôme.

Parmi tous les mariages vrais ou faux de l'ex-roi de Westphalie, il en est un auquel il a voulu faire croire, il y a deux ou trois ans, et auquel nous avons cru nous-mêmes. Nous avons parlé en son temps de cette marquise italienne qu'il présentait à Paris comme une Maintenon de sa royauté.

Le prince ou roi Jérôme, s'il a contracté beaucoup de mariages ou s'il a fait croire à leur consommation authentique, a contracté un bien plus grand nombre d'unions illégitimes dont il reste *des fruits.* Or le petit-fils du peintre David est un de ces fruits, et ce David bien reçu, bien vu et choyé par son royal père, était même un officier militaire de la maison du prince Napoléon. Tout cela allait le mieux du monde, lorsque le débonnaire Jérôme

apprit un beau jour que le David de son affection, ne trouvant rien de mieux à imiter que son très honoré père, couchait avec la marquise italienne et cocufiait l'auteur de ses jours.

Cela a produit d'abord quelque scandale et a fort irrité le Sardanapale du Palais Royal, mais comme la marquise disgrâciée est retournée en Italie, et que Mme de Plancy réchauffe à sa place le lit du vieux frère de Napoléon Ier, David a été pardonné.

Les *cercles* ou *clubs* de Paris sont fort remués par des affaires de jeu. Quelques jeunes fous et quelques vieux fous ont perdu dernièrement leur fortune ; quelques prudents flibustiers de tapis vert ne veulent pas payer leurs dettes de jeu.

Achille Delamare et Daru, ruinés.

Le duc de Grammont Caderousse et le comte de Jobal mis à portion congrue.

Les joueurs qui ne paient point sont nombreux ; les *clubs* prennent des mesures pour les expulser.

Le vicomte de Lauriston, petit mauvais sujet qui tout jeune avait débuté par voler l'argenterie de sa mère, a plumé vigoureusement ce pigeon de Caderousse dont il s'était fait l'assidu. Après l'avoir dépouillé de quelques centaines de mille francs, il a, dit-on, accepté pour dernier paiement dix-huit mille francs de rente viagère.

Monsieur de Fontenille, autre godelureau, ne perd qu'une trentaine de mille francs.

Ces jours derniers, dans un salon du monde, un homme de la bonne compagnie et plus agé que lui, lui fit un reproche amical d'avoir négligé le matin même de le saluer *à la promenade.*

Fontenille pensant dire une jolie chose lui répondit d'un *ton régence.*

« Je suis trop grand seigneur, mon cher, pour recon-
« naître personne, et je ne salue qui que ce soit. »

L'homme du monde, justement offensé, lui répartit sévèrement :

« Vous n'êtes pas trop grand seigneur, vous vous
« trompez, vous êtes seulement grossier et ridiculement
« mal appris. »

Le Fontenille tourna sur ses talons et empocha le compliment sans sourciller.

(Fin de l'année 1858.)


B


B



Stanford University Libraries
3 6105 013 532 143

